

DE L'INFLUENCE

DES

AFFECTIONS DE L'AME

DANS LES MALADIES NERVEUSES

DES FEMMES.

DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES,

AVEC LE TRAITEMENT QUI CONVIENT A CES MALADIES.

Par M. DE BEAUCHENE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin de MONSIEUR, *Frère du* ROI.

NOUVELLE ÉDITION, revue, & augmentée du Traitement des Maux de Nerfs des Femmes enceintes.

. . . . . Juvat integros accedere fontes,
Atque haurire. . . . .



A AMSTERDAM,

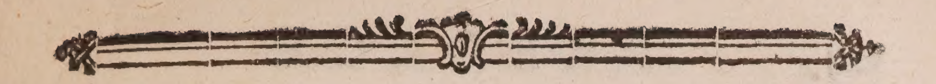
Et se trouve A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXIII.







PRÉFACE.

L'INDULGENCE avec laquelle le Public a accueilli la première édition de cet ouvrage, m'engage à le remettre ſous preſſe, & me fait un devoir d'employer tous les ſoins qui dépendent de moi à le perfectionner.

On peut faire des ouvrages beaucoup plus étendus & beaucoup plus ſavans ſur les Maladies nerveuſes : c'eſt une partie de la Médecine qu'on ne ſauroit trop approfondir, & dont l'étude a juſqu'à préſent été trop négligée. Mais je n'ai pas eu pour objet de faire un traité abſolu ſur ce genre de maladies ; j'ai cru qu'il étoit d'abord plus utile de mettre entre les mains de tout le monde un ouvrage qui pût avertir des cauſes & des effets du

dérangement dans le fyftême nerveux, & fervir à le prévenir.

Il n'en eft pas des ouvrages de Médecine, comme de la plupart des autres livres qui n'influent que fur les opinions, & dont l'utilité ou l'erreur ne peut être fentie qu'après un grand nombre d'années. Mille caufes peuvent faire qu'un Médecin fe trompe dans la pratique : mais il ne peut fe tromper dans les traitemens qu'il indique par la voie de l'impreffion, fans exciter auffitôt les réclamations des autres Médecins. Au contraire, en enfeignant au Public des précautions & des remèdes dont le fuccès ne peut pas être contefté, fon ouvrage devient utile au moment même où il eft répandu; & quand il ne ferviroit à guérir qu'une feule perfonne, ce feroit une récompenfe affez flatteufe de fon travail.

La Médecine n'eſt plus aujourd'hui une ſcience myſtérieuſe, comme il y a trois ſiècles ; elle ne s'exprimoit alors que dans des langues inconnues au vulgaire : mais ce préjugé a été détruit, à proportion que la phyſique & les ſciences qui en dépendent ſont devenues l'objet de l'étude générale. Il y a peu de gens du monde qui n'aient pas quelques connoiſſances de phyſiologie & de chimie, qui les mettent à portée de participer aux lumières de la Médecine *.

C'eût été rendre un moins bon office,

* J'ai eu pluſieurs fois la ſatisfaction de voir que des Dames attaquées, depuis pluſieurs années, de vapeurs, de maux de tête & de langueurs d'eſtomac, ſont parvenues à s'en délivrer ſans employer d'autre médecin que mon livre, ni d'autre méthode que le traitement qu'il indique.

particulièrement aux femmes, que de leur offrir un livre d'une lecture savante & pénible, qu'elles auroient compris avec plus de difficulté : car, pour persuader, il faut se faire bien entendre. Presque toutes les sciences seroient plus généralement répandues, si les savans daignoient se mettre à la portée du Public, éviter les formules scientifiques, toutes les fois qu'elles ne sont pas indispensables, & sacrifier quelque chose à l'élégance & à la clarté.

J'ai divisé les affections nerveuses en différentes classes, afin que chacune des personnes qui en sont attaquées puisse reconnoître la véritable espèce de ses maux, & profiter par elle-même des différens moyens préservatifs ou curatifs que j'indique.

Les maladies des nerfs exigent beau-

coup plus d'attention, de régime & de ſoins, que de remèdes énergiques : il faudroit par conſéquent que le Médecin n'abandonnât jamais, pour ainſi dire, ſon malade. Quel ſervice plus grand peut-on rendre à ce dernier, que de le mettre à portée d'être lui-même ſon médecin dans tous les momens où celui à qui il a donné ſa confiance ne peut le ſecourir ni l'aſſiſter de ſes conſeils ?

C'eſt par les mêmes motifs que j'ai ajouté à cette nouvelle édition quelques avis aux femmes enceintes ſur les affections nerveuſes qu'elles éprouvent ſouvent dans leur groſſeſſe. Ces accès accidentels, & qui proviennent d'une cauſe paſſagère, n'ont rien de dangereux; mais il eſt important que celles qui y ſont ſujettes puiſſent les prévenir par les moyens que j'indique, ou les calmer par

des remèdes faciles lorſqu'elles n'ont pu s'en préſerver, ou qu'elles ont négligé de le faire.

Trop occupé des devoirs de mon état, j'ai peu le temps d'écrire. Les maladies chroniques, devenues ſi générales, ont été le principal objet de mon application; & je voudrois pouvoir faire part de mes recherches à tous ceux que je ne puis voir, afin qu'ils puſſent raiſonner leur traitement ſur les principes que je me ſuis formés, & auxquels je dois tous mes ſuccès dans le traitement de ces maladies.

J'applaudis au zèle de mes Confrères qui s'appliquent à la guériſon de la maladie la plus redoutée, & malheureuſement la plus commune: mais je deſirerois qu'un plus grand nombre d'entre eux travaillât à rétablir les tempéramens

épuiſés par cette maladie affreuſe, & par l'erreur des nouvelles découvertes que l'on a prétendu faire dans le traitement de ces maladies. Je me propoſois de publier à ce ſujet quelques-unes des obſervations que j'ai faites ; les circonſtances me forcent de remettre cet ouvrage à un autre temps.

J'aurois écrit pareillement ſur les Maladies de la peau, & particulièrement ſur le traitement des dartres qui proviennent de tant de cauſes diverſes, & ſont répandues en ſi grande quantité parmi les habitans des grandes villes. Mais, tandis que je conſerverai les forces & l'activité de la jeuneſſe, je dois me livrer aux fatigues de ma profeſſion, & n'en éviter aucune ; & j'attendrai, pour laiſſer au Public les fruits de mon expérience, le temps où l'âge viendra mûrir mes ré-

flexions, & me condamner au repos. Heureux si, par cet emploi de ma vie, je puis recueillir l'estime de mes concitoyens, & jouir à la fin de mes jours de la reconnoissance de ceux dont j'aurai adouci ou prolongé la vie!



TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DE L'INFLUENCE



DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME, DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES.

INTRODUCTION.

L'EXCESSIVE ſenſibilité de l'ame, & la foibleſſe des organes, ont rendu la plupart des femmes qui habitent les grandes villes ſujettes aux vapeurs : les femmes qui vivent à la campagne, qui ſont habituées à de longues marches, ou qui

ſupportent de grands travaux, en ſont rarement attaquées. L'activité de leur vie, en même temps qu'elle donne une force plus grande à leur tempérament, & développe toutes leurs facultés organiques, diſtrait leur imagination de toutes les affections qui pourroient s'en emparer trop vivement, & acquérir trop de puiſſance ſur elles-mêmes. Interrogez une femme de la campagne, vous lui trouverez peu d'idées abſtraites & métaphyſiques : ſa croyance & ſes devoirs moraux, voilà tout ce qu'elle ſait, tout ce qui remplit ſa mémoire, & ce ſont des idées ſuggérées, ſur leſquelles il eſt rare qu'elle ſe ſoit permis de réfléchir; elle s'écarte peu de ce qu'elles lui preſcrivent, elle ne connoît rien au-delà : jamais elle ne s'égare, incertaine, dans le cercle ſans bornes de nos penſées & de nos deſirs; ſans ceſſe occupée à ſatisfaire les premiers beſoins de la nature, ils lui procurent toujours des plaiſirs variés, toujours renaiſſans. Il eſt rare qu'elle s'arrête par préférence ſur l'un de ces plaiſirs, qu'elle

en jouiſſe avec excès; la nature fait tout, l'imagination eſt muette.

La révolution des ans, celle des ſaiſons, les gradations des mois, la pluie, les vents, le ſoleil ou l'orage, les fêtes, & la diſtribution des jours, le matin, le midi, le ſoir; toutes ces différences, qui n'en ſont point pour nous, dirigent toutes ſes actions, & promènent ſans ceſſe ſon attention ſur des tableaux variés, que les tréſors de notre imagination, nos arts & nos plaiſirs, ne remplacent peut-être qu'avec déſavantage.

Elle n'eſt jamais oiſive, elle n'a jamais le temps de former des deſirs; après le travail elle a beſoin de repos, après le repos vient le beſoin du travail; & le travail eſt un plaiſir pour les hommes robuſtes: au travail ſuccède l'appétit; & après les repas, qu'il rend délicieux, de nouveaux exercices rendent la digeſtion facile. Les jours de repos, à la campagne, ſeroient des jours de fatigue pour les habitantes de nos villes. Le matin, des devoirs appellent au village; le ſoir,

il faut danſer dans la grange ou ſous un ormeau.

L'homme a reçu de la nature un penchant invincible vers le mouvement & l'activité ; l'uſage, ce tyran des grandes villes, contrarie ce penchant, en condamnant les femmes à ne vivre que pour ce que l'on appelle le *plaiſir*, & ce plaiſir n'en eſt plus un, lorſqu'il eſt ſéparé des travaux journaliers ; il devient habitude, fatigue, lorſqu'il ceſſe d'être un beſoin, & les femmes ſont réduites à en chercher de nouveaux dans les reſſources inépuiſables de l'imagination. Plus l'imagination travaille, plus elle devient féconde, mais plus elle affoiblit auſſi les organes qu'elle maîtriſe ; elle leur donne quelquefois de ſi violentes ſecouſſes, qu'ils ſuccombent, ne pouvant ſupporter les efforts qu'elle leur occaſionne.

Il y a dans la nature, & des biens & des maux ; mais la ſomme des maux n'eſt pas aſſurément auſſi conſidérable dans nos climats, que les biens qu'elle nous offre ; le plus grand de tous ces maux eſt ſans

contredit la crainte que nous en avons, & qui nous conduit ſouvent à abuſer des biens dont elle a voulu nous faire jouir: il réſulte de cet abus des ſouffrances intolérables; mais ce n'eſt pas à la nature qu'il faut les attribuer.

L'imagination a, comme la nature, ſes maux & ſes plaiſirs; c'eſt un miroir où toutes ſortes d'objets & de fantômes paſſent ſans ceſſe en revue; tout eſt de ſon reſſort; & comme ſi nous n'avions jamais trop à ſouffrir, elle nous tourmente par le ſouvenir, par la crainte, par le preſſentiment; elle embraſſe, elle définit tout; elle enfante les ſuperſtitions, les vices; c'eſt elle ſeule qui crée ce qu'on appelle le *malheur*: il eſt vrai qu'elle nous offre en dédommagement des ſpectacles charmans, des rêves délicieux; qu'elle embellit nos diſcours; qu'elle a fait de l'amour une affaire, un travail, un plaiſir composé de mille autres plaiſirs, une occupation dans laquelle nos femmes font conſiſter le bonheur de leur vie: enfin, elle forme nos paſſions qui donnent à

l'actìvité de notre ame autant d'alimens qu'elle peut en desirer, mais qui fatiguent le tempérament & les nerfs, en enflammant tout-à-coup nos sens, & en les plongeant ensuite dans un état de léthargie pour lequel ils ne sont pas faits.

Il ne faut pas croire que les femmes soient seules sujettes aux vapeurs, dans les villes où nous vivons entassés ; les hommes qui ne se livrent qu'à l'oisiveté & aux plaisirs du luxe, en sont quelquefois tourmentés : mais, comme leur tempérament est naturellement plus robuste que celui des femmes, qu'ils ont plus de sujets de dissipation, & qu'il est rare d'en trouver qui ne soient adonnés à des exercices qui diminuent les accès vaporeux ; la mauvaise disposition de leurs nerfs ne peut faire l'objet d'un traitement aussi sérieux, ni mériter une attention aussi particulière, que les maladies nerveuses des femmes.

Il n'en est pas de même des maladies vaporeuses du sexe ; elles sont devenues si générales, si graves dans les grandes

villes, & ſur-tout à Paris, qu'elles influent preſque toujours conſidérablement ſur la durée de leur vie, & ſur la guériſon des maladies accidentelles dont elles ſont attaquées. *

Je pourrois dire aux hommes : bâtiſſez autrement vos maiſons, changez votre habitude de vivre, aſſurez les mœurs & la félicité de vos femmes, en les occupant d'une manière agréable & utile, en ne leur laiſſant pas le temps de former des deſirs ; détruiſez vos ſpectacles, ou chaſſez-en du moins les drames, les tragédies modernes ; brûlez tous ces petits romans, où l'affectation du ſtyle, l'invraiſemblance du fond, & l'exagération des ſentimens, ſont les moindres défauts ; appelez ſans ceſſe vos enfans ſur les pas de leur mère : ſon affection pour eux deviendra bientôt la plus vive de ſes affections ; & ce ſentiment ſi pur ne lui cauſera jamais de migraine, de vapeurs, ni de mélancolie.

---

* Sydenham a remarqué qu'elles engendroient la moitié des maladies chroniques.

Rappelez-lui ces temps heureux, où une mère se glorifioit de sa fécondité; où le plus agréable des spectacles pour elle, étoit une nombreuse famille qu'elle se plaisoit à former pour la vertu.

Je pourrois développer ces préceptes, & en démontrer tous les avantages; mais ces leçons du bon sens & de la philosophie, ne me réussiroient pas mieux qu'aux hommes célèbres qui les ont employées avant moi. Ils pourroient, tout au plus, servir à diriger la génération future: c'est la génération présente que mon état m'oblige de soulager & de guérir.

On a peu de bons livres sur les maladies vaporeuses: si l'on excepte les ouvrages de Boerhaave, de Whitt & de M. Lorry, tous ceux que nous avons sur cette matière importante, ne méritent pas de grands éloges. Après m'être rempli des idées de ces grands hommes, j'ai compris que l'objet n'étoit point épuisé, & qu'on pouvoit y faire de nouvelles découvertes.

La raiſon en eſt ſimple, c'eſt que ces maladies ſont nouvelles ; leurs progrès ont ſuivi ceux du luxe, ceux de l'immenſe population de Paris. Je ſais cependant que des obſervateurs habiles, des maîtres éclairés dans l'art que je profeſſe, ont étudié & connu les maladies vaporeuſes, & les moyens de les guérir ; mais, trop occupés pour avoir le temps d'écrire, ils n'ont pas toujours recueilli leurs obſervations ; ils ſe ſeroient reproché les momens qu'ils auroient enlevés à l'humanité ſouffrante, dont ils entendoient la voix les appeler de tous côtés : venu après eux dans la même carrière, j'ai profité de leurs lumières, je leur ai dérobé le feu ſacré : je ne crains pas qu'ils me ſachent mauvais gré de ce larcin ; c'eſt pour rendre ſervice à ceux qu'ils ne peuvent guérir eux-mêmes, que j'entreprends un ouvrage dont, ſans doute, ils ont connu l'utilité avant moi.

Pas plus maître de mon temps qu'ils ne le ſont du leur, mais animé du même zèle, j'ai obſervé, j'ai vu comme eux,

& j'ai écrit à meſure que je voyois ; je n'ai rien négligé pour m'aſſurer du ſuccès des traitemens que je propoſe : ils ont produit l'effet que j'en attendois, toutes les fois que je les ai mis en uſage ; & il n'en eſt pas un ſur lequel je ne puiſſe dire, *Experientia docuit.*





PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS PREMIER.

Des Vapeurs en général.

DANS l'âge où les paſſions germent ordinairement dans le cœur des femmes, elles n'ont point de vapeurs; mais, quand ces paſſions ſe développent & s'exaltent, les maladies nerveuſes font les plus grands ravages dans leur tempérament. Les tranſports violens qui agitent les ſens, leur communiquent un reſſort dont les mouvemens trop rapides détruiſent l'équilibre dans la conſtitution matérielle.

L'organiſation délicate des femmes, leur procure cette ſenſibilité que la nature a placée en elles pour faire notre bonheur; & cependant, telle eſt leur diſpoſition phyſique, que, malgré la délicateſſe de leurs organes, la nature donne à leurs paſſions, à leur ſenſibilité, une énergie, une force expanſive, dont

l'homme n'eſt pas capable ; leurs idées naiſſent avec la rapidité de l'éclair, & conſervent ſans ceſſe l'activité du feu qui les produit.

La conſtitution phyſique de la femme, eſt en tout différente de celle de l'homme, quoique au premier regard elle paroiſſe n'en différer que par quelques points foibles & iſolés, dans l'enſemble de la ſtature humaine. On s'eſt même efforcé de chercher des analogies dans tous les organes des deux ſexes ; & le même eſprit de ſyſtême qui engageoit à ces recherches, a cru découvrir ces analogies dans les organes mêmes que la nature a marqués par une ſéparation immenſe, & ſans doute néceſſaire à ſes vues.

C'eſt cette néceſſité qui a produit l'uniformité dans le plan qu'elle a ſuivi pour la formation & le développement des individus dans les deux ſexes.

La différence d'un ſexe à l'autre, eſt caractériſée dans tous les individus, par des nuances plus ou moins fortes, mais toujours ſubſiſtantes & toujours ſenſibles.

Les femmes ont les organes d'un tiſſu beaucoup plus délié, les muſcles moins fortement prononcés ; les fibres qui les compoſent, moins rapprochées : ce qui les rend ſuſceptibles de contractions plus vives & plus rapides que celles des hommes *. Plus il y a de diviſions entre les fibres des organes, plus leur mouvement eſt rapide ; par conſéquent les contractions des fibres nerveuſes, chez les femmes, doivent avoir plus de rapidité que chez les hommes, où tous les mouvemens organiques ſont naturellement plus lents & plus ſolidement réglés. L'impreſſion qui réſulte de ces mouvemens dans toute leur conſtitution, eſt moins forte, moins vive & plus durable. La colère d'une femme s'allume au moindre ſujet ; & il arrive ſouvent que ſes tranſports ſont ſuivis de vapeurs. La colère d'un homme

---

* Le mouvement d'un organe quelconque, eſt toujours en raiſon compoſée de la diviſion de ſes molécules élémentaires, ou en raiſon inverſe du carré de leur diſtance.

Voyez LOKE, *Eſſais ſur l'Entendement humain.*

eſt ordinairement ſuivie d'une profonde mélancolie.

Une femme a-t-elle vu périr l'objet de ſa paſſion, les vapeurs s'emparent d'elle, s'arrêtent & ſe ſuccèdent rapidement : on la croiroit inſenſée ; elle verſe des torrens de larmes : bientôt une inſenſibilité abſolue vient interrompre ſes ſanglots ; le moment d'après, le calme, la gaieté ſemblent renaître en elle ; mais le moindre objet qui lui rappelle le ſujet de ſa douleur, la replonge dans ſon premier état ; les convulſions s'emparent d'elle au milieu de la joie, parce qu'elle aura vu quelqu'un qui reſſembloit à l'objet de ſes regrets. L'homme, au contraire, s'eſt-il vu trahir par le faux ami qui avoit gagné ſa confiance, a-t-il perdu dans la frénéſie du jeu les ſommes qu'il deſtinoit à l'entretien de ſa famille, eſt-il accuſé, traîné dans les priſons ; un profond ſilence, le calme de ſes organes extérieurs, ſont les ſignes de ſon déſeſpoir : ſi l'impatience & la douleur lui font proférer quelques mots, ce ſont toujours les accens d'un chagrin raiſonné : il

ſera furieux, & n'aura point de vapeurs. Huit jours conſoleront la femme la plus affligée ; la douleur de l'homme s'affoiblit avec le temps, mais elle dure des années entières : il eſt même des hommes qui vivent dans une triſteſſe habituelle, parce qu'ils ont été malheureux une ſeule fois.

D'après ces obſervations, il n'eſt pas difficile d'en induire, que plus les femmes ont ſenti la molleſſe, plus elles ont acquis de facultés voluptueuſes ; que plus leurs organes ont acquis, dans la volupté, de ſoupleſſe, de délicateſſe & de rapidité, plus ils ſont ſuſceptibles d'irritation * ; qu'enfin, en perfectionnant la fineſſe de

* Avant que les Romains euſſent fait la conquête de l'Aſie, les dames Romaines n'étoient point ſujettes aux vapeurs ; mais à cette époque, la vie molle & voluptueuſe des Aſiatiques s'introduiſit dans Rome, & les femmes devinrent vaporeuſes.

Ammien Marcellin rapporte que, ſous le règne de l'Empereur Julien, le luxe avoit tellement énervé les Romains, que, lorſqu'ils ſe promenoient ſur le Tybre, dans des gondoles où l'art avoit raſſemblé tous les beſoins propres à ſe concilier avec la molleſſe, s'il arrivoit qu'un rayon de ſoleil pénétrât juſqu'à eux, ils tomboient ſubitement en convulſion.

leurs ſens, elles augmentent la cauſe de leurs vapeurs.

Les molécules élémentaires qui compoſent la fibre muſculaire & la fibre nerveuſe des hommes, ſont au contraire d'une cohéſion beaucoup plus ferme, qui ſe conſolide & ſe règle encore par leur éducation & les exercices virils, tels que l'équitation, la paume; les attaches de leurs muſcles ſont plus fortes: enfin, toutes les formes préſentent en eux un caractère de force & de vigueur; de même que chez les femmes elles ont reçu ce tour heureux, qui caractériſe en elles la délicateſſe & les graces.

Leur conſtitution phyſique explique aſſez bien les variations de leur caractère*; la vivacité de leur eſprit, qui produit

* La nature, dit La Bruyère, a mis le caprice à côté de la beauté, pour en être le contre-poiſon; mais ne ſeroit-ce pas plutôt pour déconcerter l'eſpérance trop préſomptueuſe des hommes, qui ſe flattant d'une victoire prochaine, la voient fuir à l'inſtant qu'ils croient en jouir? C'eſt une eſpèce d'équilibre qu'elle a voulu établir entre la force & la foibleſſe.

duit ſans effort les images les plus riantes, & les anime des couleurs les plus ſéduiſantes ; les graces de l'eſprit, les ſaillies de l'imagination * ; le ſentiment exquis dont elles ſont douées, ſemble compenſer en elles ce qui leur manque du còté de la profondeur des idées, de la force de la raiſon, du génie créateur, qui ſont l'apanage de l'homme.

Ce principe ſurabondant de ſenſibilité dans les femmes, ſe communique quelquefois à différens organes, trop foibles pour en ſupporter l'effort ; il trouble l'équilibre de leurs mouvemens, & dérange leurs fonctions naturelles, pour leur en preſcrire d'autres qu'ils ne ſuffiſent point

* Ne pourroit-on pas expliquer cette grande activité de l'eſprit dans la plupart des femmes, & même une partie de l'énergie qu'elles montrent dans leurs paſſions, par une plus grande portion de fluide électrique ? Il en réſulte qu'elles peuvent élever leur ame au dernier degré de l'enthouſiaſme, & lui donner un reſſort indépendant de la vigueur du corps ; ce qui leur fait produire quelquefois des actions ſi belles, que les hommes les plus capables de vigueur & de grandeur d'ame, ſont obligés d'admirer leur courage & leur généroſité.

à remplir : alors on voit naître tous les désordres physiques connus sous la dénomination d'affections vaporeuses.

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes ; si elles sont quelquefois capables de vengeance, c'est parce que leur extrême sensibilité leur a rendu plus pénible l'outrage ou la douleur que lui a fait éprouver celui dont elles veulent se venger. Leurs passions primitives & naturelles, sont toutes affectueuses & douces. Ce sont les seules que la nature ait voulu faire agir habituellement sur des nerfs destinés à recevoir des impressions tendres & délicates, à porter dans leurs sens le feu de la volupté, à le faire briller dans leurs yeux, & à le répandre sur tout ce qui les environne *. Mais lorsque d'au-

* Quoique la nature ait mis entre les deux sexes des rapports qui les invitent à se rapprocher, il est néanmoins vrai qu'ils sont plus ou moins marqués, suivant les personnes de l'un & l'autre sexe. C'est ce qu'on a voulu désigner par la sympathie, qui fait une impression soudaine dans deux cœurs qu'elle unit des nœuds les plus étroits. Où la sympathie ne joue pas, les cœurs cessent d'être à l'unisson. On en a cherché

tres paſſions, uées la plupart de leur imagination, de l'abus de leur ſenſibilité, maîtriſent la nature, elles portent avec elles le ravage & les ſecouſſes violentes,

---

long-temps la cauſe, que je croirois volontiers être une impreſſion électrique, qui, à l'aſpect de deux perſonnes, excite en elles une commotion générale. Leurs ames ſemblent être unies par une eſpèce de contact, qui produit ce qu'on appelle proprement l'amour.

Cet effet n'eſt point, comme le croit le vulgaire, & comme le diſent quelques eſprits-forts, des naturaliſtes célèbres, & de prétendus philoſophes, un effet naturel du deſir, une opération groſſière de phyſiologie; c'eſt une véritable électricité : s'il n'en étoit pas ainſi, ſi les analogies qui ſe rencontrent entre le feu électrique qui vivifie le ſang des femmes, & les fibres nerveuſes des hommes, ne déterminoient pas les préférences de l'amour, pourquoi toutes les femmes également belles, ne feroient-elles pas toutes une impreſſion ſemblable ſur le même homme? Pourquoi préféreroit-il ſouvent une femme moins belle à celle qui l'eſt davantage? Pourquoi ne ſe trouveroit-il pas enfin des philoſophes de dix-huit ans, qui répéteroient, *en amour tout eſt bon, hors le moral;* & qui, d'après cette maxime fameuſe, ne ſentiroient jamais cette commotion vraiment électrique que l'on a juſqu'à préſent mal indiquée par le mot vague de ſentiment du cœur? Cette commotion précieuſe n'eſt pas inconnue aux gens de la campagne, à ces gens en qui l'imagination a ſi peu de pouvoir : c'eſt la nature, oui, c'eſt la nature ſeule qui la donne; mais elle eſt

qui renverſent l'économie de leur conſtitution.

La bienveillance, la compaſſion, l'attendriſſement, l'amour, ſont les ſentimens

---

moins grande, moins ſenſible pour eux que pour nous, parce que la circulation du ſang eſt moins vive dans les femmes de la campagne que dans celles de la ville; leurs fibres ſont plus compactes, ont un mouvement beaucoup moins rapide; & les nerfs des payſans s'animent auſſi plus difficilement que ceux des habitans des villes. Mais il reſte une queſtion à réſoudre. Sans doute, nous dira-t-on, l'action électrique des organes féminins ſur les nôtres, eſt facile à démontrer; mais n'exiſtera-t-il pas un mouvement réciproque qui leur fait reſſentir la même commotion qu'elles nous donnent? Je répondrai que je ne le crois pas, & qu'il m'a toujours paru que les préférences que les femmes ont en amour pour de certains objets, réſultent de leur imagination, de leurs réflexions ſur des avantages extérieurs ou corporels, qui les ont frappées; qu'enfin, ardentes quand elles rencontrent quelques obſtacles à leurs deſirs, elles ſont preſque toujours froides quand rien ne s'y oppoſe; ce qui eſt le ſigne le plus évident du pouvoir de l'imagination, qui maîtriſe la nature: de là vient que les femmes dont l'imagination eſt plus lente qu'il n'eſt ordinaire dans leur ſexe, manquent rarement à leurs devoirs conjugaux, ſi leurs maris ne leur en donnent eux-mêmes l'occaſion, ou par leur imprudence, ou par leur mauvaiſe conduite.

les plus naturels aux femmes, & les plus ſavorables à leur conſtitution ; mais le moindre excès dans l'un de ces ſentimens devient funeſte à leur tranquillité ; il met les ſouffrances à la place des plaiſirs, & il eſt difficile d'en modérer les effets ; on diroit que rien ne peut arrêter la marche rapide de leur ſenſibilité.

Les vues de la nature paroiſſent aſſez à découvert dans l'ouvrage qu'elle deſtinoit ſans doute pour ſon chef-d'œuvre, puiſqu'elle s'y eſt ſignalée dans le développement des facultés morales, & ſurpaſſée dans les contours heureux des formes qui conſtituent la beauté à laquelle elle a attaché un attrait irréſiſtible, deſtiné à remplir ſes intentions en perpétuant ſon plus bel ouvrage.

Si les paſſions de quelques femmes donnent à leur habitude morale une direction moins douce & moins heureuſe, contraire même en apparence à la ſenſibilité, indépendamment du vice de leur première éducation, que l'on doit très-ſouvent accuſer; il ne faut pas ſe diſſimuler que la nature s'eſt

quelquefois trompée en formant ces femmes hommaſſes, dont les os & les muſcles ſont ſaillans, les yeux durs & froids, en un mot, des monſtres de laideur. Ces êtres amphibies ſont heureuſement trop rares pour fournir aucune objection, ſoit au moral, ſoit au phyſique, contre ce que nous avons dit en général de la conſtitution des femmes.

Mais, parmi celles mêmes qui n'ont rien de défectueux dans leur enfance, des coutumes biſarres, une éducation aveugle & deſpotique nuit ſouvent à l'extenſion des facultés naturelles; elles croiſſent dans la gêne & la contrainte; la morale qu'on leur enſeigne n'eſt qu'un tiſſu de préjugés, qu'elles ſont trop heureuſes d'oublier dans le reſte de leur vie. C'eſt à des ſacrifices continuels que l'on donne le nom de vertu; on n'en donne aucun au courage, à la vigilance, à la douceur que la nature exige des mères de familles. On nourrit ſans ceſſe leur mémoire, leur imagination; rarement leur cœur, jamais leur expérience. Si l'on ſavoit diriger les premiers élans de leur

ſenſibilité, dans cet âge où les paſſions ne ſont qu'à leur aurore, on leur aſſureroit des jours ſereins ; leurs ſentimens n'auroient qu'une expanſion heureuſe ; jamais la nature ne ſe trouveroit forcée par leurs deſirs, & on leur épargneroit tous les combats intérieurs des ſens & de la raiſon, tous les tourmens qui choquent & tendent leurs organes juſqu'à cauſer en elles un ébranlement général.

On rencontre quelquefois parmi les hommes des individus dont la conſtitution phyſique & morale eſt plus rapprochée de celle des femmes, qu'il n'eſt ordinaire à leur ſexe : * c'eſt en eux qu'il faut obſerver le paſſage que la nature a ſuivi, pour arriver à la création d'un ſexe différent, & l'on y verra bientôt la vérité de nos

---

* J'ai connu un Officier de dragons, d'une ténuité d'organes ſi grande, & d'une délicateſſe nerveuſe ſi marquée, que, toutes les fois qu'il entendoit parler dans la ſociété d'une femme qui ſans doute l'intéreſſoit, ſi la converſation pouvoit allarmer ſes ſentimens pour cette dame, il en éprouvoit une telle

idées ſur la conſtitution des femmes & ſur les effets qui en réſultent ; on verra que, dans le traitement de toutes leurs maladies, & ſur-tout dans celui des maladies vaporeuſes, on ne ſauroit trop s'inſtruire de leurs affections & de leurs habitudes morales.

Oui, ſans doute, il avoit raiſon ce philoſophe qui prétendoit qu'il exiſtoit une médecine de l'eſprit, *medicina mentis*, que l'on devroit étudier, & qui ſouvent nous éclaireroit ſur les vrais principes des maladies, dont les cauſes matérielles ſont toujours d'autant moins faciles à découvrir, qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Dans ces maladies, ce n'eſt que par une heureuſe combinaiſon des ſecours moraux & des moyens phyſiques, que l'on pourra réuſſir. On les attribue

---

commotion, que la fièvre nerveuſe ſurvenoit, & le forçoit à garder le lit au moins vingt-quatre heures.

Cet orage dans le genre nerveux, n'étoit pas plutôt calmé, qu'il paroiſſoit jouir de toute la ſanté que permet une telle conſtitution.

trop ſouvent à une dépravation générale ou particulière des humeurs ; les remèdes n'agiront ſur ces humeurs dépravées, qu'autant que le calme & la ſérénité renaîtront dans l'ame du malade.

Telle eſt la force des affections graves & profondes de l'ame, qu'elles ont toujours beſoin d'un traitement combiné avec les ſecours qu'exigent les maux qu'elles ont produits, & qui leur ſont tout-à-fait ſubordonnés.

Il eſt quelques attaques de nerfs qui ne ſont point produites par les paſſions de l'ame, & l'obſcurité dans les cauſes matérielles de ces maladies, n'eſt pas aſſez profonde pour n'être point apperçue. Ce ſont les plus aiſées à guérir, mais ce ſont auſſi les moins communes ; elles proviennent des humeurs ſurabondantes, des ſucs digeſtifs mal élaborés, des léſions particulières dans les viſcères du bas-ventre, qui, en changeant le ſyſtême particulier d'un de ces organes, change ſa correſpondance avec les autres organes, & par-là détruit leur équilibre reſpectif : mais

les maladies vaporeuſes tirent plus ſouvent leur origine de l'efferveſcence des paſſions.

Dans ce ſiècle de matérialiſme, on objectera, peut-être, que l'obſcurité des cauſes matérielles dans les vapeurs, n'eſt point une raiſon de leur nullité; que, dans toutes les maladies, c'eſt l'irritation, la diſpoſition, l'excès ou le défaut de quelque organe qui produit les paſſions, & non pas les paſſions qui produiſent le ſoulèvement, la contraction des organes: mais en admettant ce ſyſtême, & quand il ſeroit vrai que les modifications particulières de l'ame ne ſeroient que l'effet des mouvemens organiques, il n'en ſeroit pas moins certain, que l'état des affections morales étant changé, il influe à ſon tour ſur la contraction des organes auxquels il rend les impreſſions que l'on ſuppoſe qu'il a lui-même reçues d'autres organes matériels, & que cet état des affections morales exige des remèdes purement moraux, tels que le régime, l'emploi des heures, les diſſipations, les exercices; remèdes qui doivent

concourir avec l'adminiſtration des traitemens matériels. Il reſte toujours certain que nous devons fixer nos recherches ſur les diſpoſitions morales de l'individu vaporeux, quand nous ne pouvons déterminer le vice phyſique, obſcur & incertain qui lui correſpond, ni par conſéquent les ſecours qui peuvent le détruire.

Quelquefois il eſt moins caché, & l'on peut dire que les cauſes matérielles agiſſent alors ſur les affections de l'ame, ſur la volonté, ſur les actions mêmes vicieuſes de l'individu vaporeux. Une affection particulière à la matrice, par exemple, peut changer l'ordre habituel de la ſenſibilité, & donner des directions particulières aux paſſions qui correſpondent à ce viſcère.

Des dégénérations particulières du ſang, dont les cauſes ſont ſouvent très-connues, impriment aux nerfs des irritations qui changent la ſérie de leurs mouvemens, & intervertiſſent l'ordre de la ſenſibilité dans tout l'individu.

Ces cauſes phyſiques, & beaucoup d'autres encore, peuvent propager le

trouble dans l'ame, & même dans la raison, & déranger leurs fonctions en même temps qu'elles portent le désordre dans le corps. C'est alors sur ces différens vices matériels que le médecin doit diriger ses premiers moyens, sans tout-à-fait négliger les secours moraux, dont l'usage est encore utile pour assurer un effet heureux à ses premiers remèdes.

Laissons aux philosophes le soin de découvrir l'agent intermédiaire qui transmet les sensations & les mouvemens du moral au physique, de saisir les points de contact & d'union par lesquels ils correspondent avec la rapidité de l'éclair : leur orgueil se brisera long-temps encore contre cette difficulté ; mais la tâche du médecin est remplie, quand il a trouvé les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques, à proportion de leurs facultés réciproques, & suivant l'ordre fixé par la nature : il n'y peut parvenir que par des secours moraux & des agens matériels. En vain voudroit-on entreprendre la guérison d'un homme

attaqué de folie, si l'on n'employoit pour y réussir que des moyens physiques; il faut régler la distribution de son temps, le moment, la durée des exercices proportionnés à son état; laisser d'abord quelques heures à la folie, les diminuer insensiblement pour en donner davantage à la raison: la musique, la conversation, quelques instans même de lecture, dans les momens où son délire est suspendu, tout enfin, jusqu'à la couleur de la tenture de sa chambre, peut influer sur sa guérison. Les remèdes matériels n'auroient jamais un succès complet, sans ces secours que l'esprit juste & sain doit donner à l'esprit foible & malade. Nos philosophes diront peut-être encore, que ces secours mêmes sont purement physiques; cela peut-être, nous ne disputerons pas sur des mots: mais, si nous nous exprimions ainsi, nous ne pourrions nous faire entendre; & indépendamment du matérialisme auquel nous sommes fort éloigné de croire, nous perdrions en définitions stériles le temps qui nous est nécessaire pour faire connoî-

tre & pour guérir les maladies les plus fréquentes, & les moins connues parmi nous.

Elles ne ſont pas encore à leur terme, ces maladies ſi générales dans nos villes; leurs progrès ſeront toujours en raiſon compoſée de la diminution des maladies aiguës : car celles-ci tiennent à une conſtitution phyſique tout-à-fait oppoſée à celle qui eſt ſuſceptible d'affection vaporeuſe ; & plus la nature, par des changemens dans la manière de vivre, ſe verra rapprochée de l'une de ces extrémités, plus les hommes ſeront ſujets aux maladies qui lui correſpondent *.

Le genre de vie que les femmes riches ont adopté dans les grandes villes, eſt conſacré à ce que l'on s'obſtine à appeler plai-

* Il eſt certain que les maladies aiguës ſont infiniment plus rares qu'autrefois. Quelques médecins attribuent les changemens ſurvenus dans notre conſtitution, à des révolutions dans notre globe, qui les ont amenés lentement; d'autres, avec plus de raiſon, les attribuent au changement de nos mœurs : mais un plus grand nombre adopte le ſyſtême ingénieux d'une correſpondance directe entre les révolutions du globe & les mœurs des nations.

ſir, & qui n'eſt qu'un ennui déguiſé pour celles qui ſe ſont rendues ſes eſclaves; c'eſt cet ennui qui marque l'uſage des inſtans.

Le moment où nos femmes ſe lèvent à Paris, ne ſuit que de très-loin celui que la nature a marqué; les plus belles heures du jour ſont écoulées, l'air le plus pur a diſparu, perſonne n'en a profité. Les vapeurs, les exhalaiſons mal-faiſantes, attirées par la chaleur du ſoleil, s'élèvent déja dans l'atmoſphère; & c'eſt l'heure que la beauté choiſit pour ſon lever. A peine une femme eſt parée, que, ſans avoir pris aucun exercice, l'uſage l'invite à ſe mettre à table. Les alimens ſont devenus bien néceſſaires, mais la digeſtion eſt pour l'ordinaire pénible; d'où il réſulte des anxiétés, des mal-aiſes, des accidens, légers d'abord, mais qui deviennent bientôt inſupportables pendant les inſtans de la digeſtion, & pendant ceux où le chyle s'amalgame avec le ſang.

Pour changer l'apathie de l'ame, qui réſulte de l'anxiété des organes, quels

moyens a-t-on inventés? Les ſpectacles! Il en eſt qui, ramenant le plaiſir & la gaieté, ne peuvent qu'influer utilement ſur les organes, où, montrant le danger des paſſions, & les combattant par le glaive tranchant du ridicule, ils amuſent en éclairant la raiſon: mais ce ne ſont pas ceux que l'on préfère; on court à ceux qui careſſent les paſſions, qui les enflamment & les exaltent.

Quand tous les genres de ſpectacles ſeroient également utiles à la ſanté de l'eſprit & du corps, ſeroit-ce au ſortir de la table que l'on devroit s'y renfermer? ne conviendroit-il pas mieux de ne s'y rendre qu'au moment où la digeſtion étant près de s'achever, elle ceſſe d'être laborieuſe?

Un autre inconvénient encore inſéparable de nos ſpectacles, c'eſt que les ſpectateurs vont ſe renfermer ſous les clefs de deux vieilles geolières, dans des eſpaces ſi reſſerrés, & pourtant ſi remplis, qu'il y reſte à peine aſſez d'air pour que la

respiration n'y ſoit pas entièrement impoſſible *.

Mais c'eſt peu d'un pareil danger. La ſenſibilité des femmes, dirigée ſur un petit nombre d'objets, y eſt miſe en jeu par toutes ſortes de moyens. L'ame eſt ſi fortement ébranlée, qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, paſſagère à la vérité, mais dont les ſuites ſont ordinairement graves; la privation momentanée de leurs ſens, les larmes qu'elles répandent à la repréſentation de nos modernes tragédies, ſont les moindres

* Nous nous croyons obligés de rapporter à ce ſujet le réſultat des expériences qui ont été faites ſur cet air, par un Phyſicien ſectateur de Prieſtley.

Ayant procédé d'abord avec l'air pris dans la Salle S. Charles, où l'on met les malades attaqués de fièvre putride, à l'Hôtel-Dieu, cet air s'eſt trouvé de deux degrés moins ſalubre que celui du Jardin du Roi, ſur lequel il avoit fait des recherches de comparaiſon. Sa ſeconde expérience a été ſur l'air pris dans la Salle de la Comédie Italienne, un jour de très-grande repréſentation; il a trouvé que cet air étoit de ſix degrés plus méphitique que celui de la Salle S. Charles, & il ne lui manquoit que deux degrés de plus pour être abſolument mortifère.

accidens qui puiſſent en réſulter. Obſervez-les pluſieurs mois après cette repréſentation, & vous ſerez bientôt aſſuré qu'elle a produit en elles une agitation bien difficile à calmer, & qui ſouvent même leur cauſera des douleurs de nerfs très-violentes. Celles mêmes ſur qui les effets de ce qu'elles ont vu au théâtre ne ſe manifeſtent pas promptement, conſervent dans leur ame une diſpoſition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui ſe renouvelleront ſpontanément & ſans aucune cauſe connue ; c'eſt à ces troubles de l'ame qu'il faut rapporter les pleurs que l'on voit répandre aux femmes du grand monde, ſans que rien d'apparent, ni même qu'elles puiſſent définir, les affecte ſenſiblement. Pourquoi pleurez-vous, Meſdames ? leur demanderoient en vain ceux qui les approchent ; ils n'en pourroient tirer d'autres réponſes que ces mots : ce n'eſt rien, cela va ſe paſſer, ce ſont des vapeurs. Et qui les cauſe, ces vapeurs ? ce ſont preſque toujours les commotions que certains

ſpectacles ont données à leurs nerfs délicats *.

En ſortant du ſpectacle, on cherche à repoſer ſon imagination ou à ſe déſennuyer par le jeu, & le jeu devient lui-même un principe d'affections nuiſibles. L'attention qu'il exige & les craintes qu'il inſpire, ne laiſſent aucune tranquillité à ceux qui s'en occupent.

On quitte le jeu pour la table, & déja la nuit eſt avancée: la foule des mets eſt le moindre danger à redouter pour les femmes; en général elles mangent peu, elles ſont très-ſobres; mais les vins recherchés, les deſſerts & les liqueurs font une grande impreſſion ſur leurs nerfs, & cependant elles en font leurs délices.

Leur corps n'étant fatigué pendant le jour par aucun exercice, une grande partie de la nuit ſe paſſe avant qu'elles aient

* Il eſt étonnant que J. J. Rouſſeau, qui connoiſſoit ſi bien les femmes, & ſur-tout celles des villes, en écrivant contre les ſpectacles, n'ait pas fortifié ſa cauſe de cette remarque, qui pouvoit fournir des argumens bien puiſſans à un homme tel que lui.

pensé à se procurer de repos. Heureuses enfin si la grande agitation de leur esprit, pendant qu'elles ont été éveillées, ne laisse pas des traces qui troublent encore le calme de leurs sens, lorsqu'elles desirent enfin le repos! Leur ame impatiente est toujours prête à se retracer les images dont elle a été affectée pendant le jour, & les moindres mouvemens analogues que les sens produiront spontanément, ramèneront dans l'ame la même série d'idées tumultueuses. Et si l'agitation des songes ne rompt point l'engourdissement des sens externes, cette agitation devient d'autant plus forte, que sa sphère d'activité est plus rétrécie; & la sensibilité intérieure, forcée de se replier continuellement sur elle-même, augmente la rapidité de ses mouvemens, au point que le réveil arrive au milieu des agitations les plus cruelles *.

* Ce que nous venons de dire des indispositions, des tourmens, des maladies mêmes qui résultent des agitations de l'esprit, n'est pas étranger aux hommes, même les plus robustes, lorsqu'ils se livrent trop aux travaux du cabinet. Tout Poète a l'imagination exal-

Un ſemblable ſommeil ne peut réparer les pertes faites pendant le jour; il en réſulte une plus grande irritation des nerfs, une vie remplie de ſouffrance & d'ennui, une vieilleſſe prématurée; & c'eſt ainſi que les plus belles fleurs que la nature ait produites pour l'ornement du monde, ſe flétriſſent avant la fin de la ſaiſon.

Les lectures des femmes ſont les romans; & ceux où les paſſions ſont le plus exaltées, leur plaiſent davantage. Dans les premiers ſiècles de la politeſſe & de la galanterie françoiſe, l'eſprit moins perfectionné des femmes, ſe contentoit de faits

tée; tout Orateur a les nerfs affectés: & ceux qui, ſans talens & ſans génie, voudroient les égaler à force de travail, deviendroient, ſans contredit, furieux ou imbécilles, avant d'y parvenir. Les mêmes dangers ſont moins imminens pour ceux qui ſe bornent à l'exercice d'une profeſſion qui n'exige pas une attention d'eſprit continuelle, mais ils exiſtent; & quiconque a de l'expérience, ne doute pas qu'un manouvrier ſtupide ne ſoit plus heureux & plus robuſte, qu'un homme de mérite à la ville: mais un homme de mérite ſeroit au comble du malheur s'il devenoit manouvrier; ſon imagination ſeroit le flambeau des furies.

& d'évènemens aussi merveilleux qu'incroyables ; elles veulent maintenant des faits vraisemblables, mais des sentimens si merveilleux, que les leurs en soient entièrement troublés & confondus : elles cherchent ensuite, dans tout ce qui les environne, à réaliser les merveilles dont elles sont enchantées ; mais tout leur paroît sans sentiment & sans vie, parce qu'elles veulent trouver ce qui n'est pas dans la nature.

Au milieu de ces occupations, de ces idées, au milieu de ce genre de vie, si quelques passions les saisissent, leur sang est tout en feu ; c'est du salpêtre, c'est du vitriol qui coule dans leurs veines, à la place du lait salutaire que la nature y avoit mis ; leurs nerfs sont tendus au plus haut degré, & dès le premier instant où la passion leur commande quelque effort, les vapeurs surviennent. Ce ne sont plus alors ces vapeurs passagères & supportables qu'elles ne prenoient pas même le soin de dissiper par les exercices du corps, & que des promenades à la campagne

& des alimens ſalubres auroient peut-être guéris : ce ſont des contractions affreuſes de tout le genre nerveux ; la raiſon ſe perd, les ſens s'affaiſſent & s'émouſſent ; elles ne les reprennent que pour jeter d'épouvantables cris & s'arracher les cheveux. Bientôt à ces tranſports furieux ſuccèdent de profonds gémiſſemens & des torrens de larmes, qui ſont interrompus à leur tour par des grincemens de dents, par de nouveaux hurlemens, & par des convulſions générales. Venez, femmes aimables & ſenſuelles, venez contempler ce ſpectacle, s'il en eſt temps encore ; & ſi ſon ſeul aſpect n'eſt pas capable de vous plonger dans de pareils accès, fuyez déſormais les dangers des faux plaiſirs, des paſſions fougueuſes, de l'inaction & de la molleſſe ; ſuivez vos jeunes époux dans les campagnes, dans les voyages ; défiez-les à la courſe ſur l'herbe tendre & parée de fleurs ; revenez à Paris donner à vos compagnes l'exemple des exercices & des travaux convenables à votre ſexe ; aimez, élevez ſur-tout vos enfans : vous ſaurez

bientôt combien ce plaisir est au dessus des autres, & quel est le bonheur que la nature vous a destiné : vous vieillirez lentement lorsque votre vie sera pure. Que dis-je ? vous ne vieillirez point, car vous ne cesserez pas d'être utiles & chères à votre famille jusqu'à vos derniers momens ; & à mesure que les progrès de l'âge vous enlèveront une jouissance, elle sera remplacée par une autre d'un ordre supérieur ; vous n'aurez besoin de terminer votre carrière, ni dans la pruderie, ni dans l'intrigue ou le jeu ; vous serez mères de familles ; & vous verrez se multiplier autour de vous les bénédictions de vos enfans, & les éloges mêmes de ceux qui n'auroient pas le courage d'imiter vos vertus.



DISCOURS SECOND.

Sur la nature des Maladies nerveuſes.

Nous avons, en général, parlé des maladies vaporeuſes ; nous en avons indiqué les différentes origines : il nous reſte à caractériſer ces maladies, & à les définir d'une manière qui puiſſe éclairer ſur leurs diverſes eſpèces, & ſur leurs dangers. Nous analyſerons enſuite leurs cauſes & leurs progrès ; & d'après cette analyſe, on marchera, avec une ſorte de ſûreté, dans le traitement de ces maladies. Tout Médecin inſtruit, confirmera par la pratique mes obſervations, ou en découvrira le vice. S'il trouve les mêmes réſultats, ſon témoignage ajoutera aux raiſons ſur leſquelles j'appuie la curation des maux de nerfs : ſi ſes réſultats ſont différens, il rectifiera mes erreurs, & j'aurai du moins fait un nouveau pas vers la vérité. J'aurai ainſi la ſatisfaction d'avoir épargné du travail à mes jeunes confrères. Ce n'eſt que par ce commerce réciproque de travaux &

de lumières que la ſcience s'établit & ſe fortifie en faveur de l'humanité *.

Les ſymptômes nerveux accompagnent preſque toutes les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, & ſe multiplient en raiſon de la conſtitution particulière des nerfs. Les douleurs, les ſpaſmes, les convulſions, les foibleſſes, ſont les effets de l'état malade des nerfs ; mais la cauſe qui les produit eſt ſouvent éphémère, & peut ſe rencontrer dans l'organe le moins nerveux. Une violente douleur de dents, une colique, des graviers dans les reins, ne ſont pas des maladies nerveuſes, quoique ces maladies ſoient accompagnées au plus haut degré de ſymptômes nerveux : ces

* De toutes les maladies, nulle claſſe n'eſt plus difficile à fixer que celle des maladies vaporeuſes, vu leur grande affinité avec les autres maladies, avec qui elles ſe mêlent & ſe confondent. Il eſt difficile de déterminer dans l'ordre des maladies, l'eſpace qu'elles occupent, le degré où elles commencent, & celui où elles finiſſent. Juſqu'ici on ne l'a point encore entrepris. Nous tâcherons d'y ſuppléer par notre attention & par nos remarques, & de jeter quelque lumière ſur le traitement de ces maladies.

ſymptômes ne tiennent point du vice des nerfs, & ne peuvent être comptés au rang des maladies nerveuſes, lorſque la cauſe qui les produit eſt accidentelle, & lorſqu'ils ceſſent avec elle.

Nous appellerons donc maladies nerveuſes ou vaporeuſes, celles qui ont leur cauſe dans une léſion particulière, & qui tient à l'origine des nerfs, ou à une portion de leur étendue; celles enfin qui produiſent des ſymptômes ſubordonnés à l'action des nerfs.

On entend par léſion particulière, cet état de foibleſſe, de mobilité & de ſenſibilité extrême, qui eſt, pour ainſi dire, l'apanage des conſtitutions foibles ou épuiſées.

La mobilité & la ſenſibilité extrême des nerfs, qui proviennent d'une foible conſtitution, peuvent être originelles & inhérentes au tempérament, ou bien acquiſes & dépendantes de cauſes plus prochaines. Dans l'un ou l'autre cas, les premières cauſes qui ont affoibli les nerfs, doivent ſervir à indiquer le traitement qui leur convient.

Nous appellerons encore maladies nerveuſes, toutes celles dans leſquelles l'état malade des nerfs peut être aſſez déterminé par les effets qui en réſultent, pour être aſſurés que les ſymptômes qu'il produit ſont étrangers aux maladies avec leſquelles ils ſe compliquent.

Par exemple, ſi dans une fièvre intermittente, on apperçoit, avec les effets qu'elle doit naturellement produire, des ſymptômes vaporeux qui s'y joignent, on peut conclure que la foibleſſe naturelle aux nerfs a donné naiſſance à ces ſymptômes, puiſqu'une perſonne dont le ſyſtême nerveux eût été plus ferme, n'auroit point éprouvé ces accidens, quoique la même cauſe ſtimulante eût agi ſur ſes nerfs.

Nous appellerons enfin maladies nerveuſes ſympathiques ou ſymptomatiques, celles où le vice d'un organe, produit par une cauſe phyſique ou morale quelconque, agit aſſez puiſſamment ſur les nerfs pour changer l'ordre de leur ſenſibilité ordinaire, & détruire d'une ma-

nière durable la série des mouvemens que la nature leur avoit imprimés.

Il est nécessaire de bien connoître l'intensité de la cause qui a déterminé les symptômes nerveux, pour apprécier leur valeur toujours d'autant plus forte, que la constitution nerveuse en général sera plus foible, & que cette cause portera sur des organes d'une sympathie plus étendue dans les produits de la sensibilité, sur les organes similaires. C'est encore à cette première cause morbifique qu'il faut avoir égard dans le traitement des maladies qu'elle fait naître, & que j'appelle maladies vaporeuses sympathiques.

Je n'entreprendrai pas de déterminer si les causes qui affectent primitivement ou sympathiquement les nerfs, agissent sur leurs enveloppes, sur leur substance médullaire, ou sur le prétendu fluide qui circule dans des cavités imaginaires. Les accidens sans nombre qui peuvent arriver à ces parties, seroient trop longs à détailler, & ne pourroient que nous égarer. Les ténèbres répandues sur les causes des maladies

qui agissent immédiatement sur les nerfs, ne laissent d'autres ressources que des hypothèses; je me garderai bien d'en augmenter le nombre. Mais, quelle que soit l'obscurité de ces causes, les effets se manifestent bien sensiblement, par le désordre qui survient aux facultés motrices & sensitives. Leurs fonctions peuvent être troublées par la foiblesse & l'inertie, & par trop de force & d'activité dans leurs mouvemens.

Le vice de ces facultés dépend de la résolution ou de la concentration des forces sensitives & motrices.

Dans le premier cas, la sensibilité étant trop émoussée, & la mobilité sans force, on éprouve des foiblesses, des langueurs, la pusillanimité, la terreur de la mort, &c. Les *stimulus* n'ont plus qu'une action foible sur les nerfs; tous les organes auxquels ils se distribuent, ne produisent que des mouvemens lents & pénibles; les sécrétions & les excrétions sont languissantes. La paralysie locale ou générale, complette ou incomplette, peut devenir le produit de

ce vice, ſuivant que la puiſſance motrice & ſenſitive, qui ſe diſtribue aux muſcles par le moyen des nerfs, ſera affectée, ou ſuivant encore que la mobilité ou la ſenſibilité ſeront plus ou moins léſées dans l'action particulière à chaque organe.

Il eſt facile d'appercevoir que ce genre de léſion des facultés motrices & ſenſitives, ſera le partage des maladies vaporeuſes, que j'ai définies être le produit d'une affection particulière & primitive à l'origine des nerfs, ou dans une portion de leur étendue.

Dans le ſecond cas, au contraire, on peut appercevoir que la concentration de ces mêmes forces productrices du ſentiment & du mouvement, doit donner les affections vaporeuſes que j'ai appelées ſympathiques.

La cauſe morbifique, quelle qu'elle ſoit, agiſſant ſur un organe, y établit un centre de ſenſibilité, dont la ſphère d'action ſera d'autant plus grande, que la cauſe ſtimulante ſera plus forte; ce qui produira un foyer d'irritabilité, d'où les mouve-

mens se dirigeront sur les organes les plus sympathiques avec celui qui est le centre de leur action: alors l'équilibre est détruit dans la distribution des forces sensitives & motrices, & les symptômes vaporeux naissent en foule.

La sensibilité exaltée dans les organes sympathiques, les expose à une irritabilité toujours prochaine à l'occasion du moindre *stimulus* ; les odeurs les plus foibles produisent les agitations les plus violentes. L'ame, toujours disposée à être remuée fortement, est livrée aux désordres les plus affreux, par la cause la plus légère. Les organes qui ne sont pas doués de la même sympathie, restent au contraire dans l'inertie & la foiblesse, parce qu'ils sont privés du principe de la sensibilité & de la mobilité. Par cette cause on expliquera pourquoi le spasme, la tension & le relâchement se rencontrent si souvent dans certaine partie des nerfs, dans le même temps, chez les personnes vaporeuses; on trouvera aussi la raison des mauvaises digestions, des vents & de la constipation.

Il

Il ſuffit de remarquer la foibleſſe des mouvemens périſtaltiques, pour reconnoître le défaut d'équilibre, qui les prive de la ſenſibilité & de la mobilité qui leur eſt néceſſaire. C'eſt encore à cet état particulier des nerfs, qu'il faut attribuer ces mouvemens de ſpaſmes & d'irritations qui ſe dirigent ſur un ou pluſieurs organes, tandis que d'autres ſont dans un affaiſſement complet. Les bouffées de chaleurs qui ſe portent vers la tête, la poitrine ou autres organes intérieurs, tandis que les extrémités ſont froides & languiſſantes, tiennent auſſi au même principe, qui ſervira à expliquer tous les phénomènes que l'on peut obſerver dans les maladies vaporeuſes.

Quelle que puiſſe être la cauſe irritante qui produit les ſymptômes vaporeux ſympathiques, elle peut avoir à-la-fois pluſieurs ſphères d'action, ou les changer; mais alors de nouveaux déſordres ſe feront remarquer; & leur ſiège, ainſi que leur caractère, ſerviront à indiquer les organes primitivement affectés par la cauſe ſtimulante.

Cette ſympathie nerveuſe s'obſerve d'une manière plus particulière & mieux marquée, entre certains organes : par exemple, le hoquet annonce une léſion au nerf diaphragmatique ; le ris ſardonique, au muſcle temporal ; la démangeaiſon du bout du nez, des vers dans les inteſtins ou l'eſtomac ; & les douleurs de tête, une mauvaiſe diſpoſition de l'eſtomac, &c.

Ces mouvemens ſympathiques des nerfs ſont très-nombreux, & paroiſſent dépendre de l'analogie qui exiſte entre les nerfs qui ont reçu l'impreſſion d'une cauſe ſtimulante quelconque, & ceux de l'organe où ils ont porté la ſenſibilité ſympathique, qui ne s'eſt communiquée qu'en raiſon de l'homogénéité des agens qui propagent ces ſortes de mouvemens.

L'expérience paroît confirmer cette opinion.

Les nerfs, dans tous les individus, ſont doués d'une ſenſibilité bien différente : ce qui irrite les uns, affecte agréablement les autres ; & dans le même individu, le même *ſtimulus* agit diverſement. Par

exemple, l'émétique eſt un irritant très-actif pour l'eſtomac, & ne produit aucun effet ſur la membrane pituitaire. Ne pourroit-on pas en conclure que la ſenſibilité qui ſe communique à un nerf, en ſe refuſant à un autre, n'eſt due qu'à une parfaite analogie dans la conſtitution intime de ces deux nerfs qui ont été mus par le même *ſtimulus*, & que la ſympathie ceſſe, lorſque cette analogie manque ?

Quoique les nerfs paroiſſent à l'examen parfaitement analogues, & qu'on en tire les mêmes principes dans l'analyſe chimique, il eſt très-vraiſemblable que la nature a mis entre eux des différences qui nous échappent, & par leſquelles elle nous cache ſes opérations.

Si les nerfs étoient parfaitement analogues, pourquoi ne recevroient-ils pas conſtamment les mêmes impreſſions du même *ſtimulus*, & pourquoi ne ſe les communiqueroient-ils pas indifféremment les uns aux autres ?

Quoique Willis & Vieuſſens aient expliqué la ſympathie par la continuité & la

connexion des nerfs entre eux ; quoique ce ſyſtême, qu'on retrouve dans Galien, ait été ſuivi par la plus grande partie des modernes ; les objections qu'il fait naître ſont néanmoins trop fortes pour qu'il en puiſſe ſoutenir le choc, & pour être univerſellement adopté.

La confuſion qui naîtroit dans les idées, ſi cette prétendue connexion étoit admiſe, eſt une objection puiſſante contre elle. Ce qui la confirme encore, c'eſt que les nerfs, à leur origine, ſuivent une direction particulière & preſque iſolée, juſqu'à l'organe où ils ſe terminent ; & c'eſt en vain qu'on a recours au *plexus* pour les réunir ; cette production de la nature eſt trop compliquée pour que l'on puiſſe y rien appercevoir de certain.

Je penſe donc qu'il eſt impoſſible d'expliquer tous les phénomènes de la ſympathie nerveuſe, par de ſimples moyens mécaniques, par le jeu des organes qui ſouvent n'ont d'autres liaiſons entre eux, que des connexions générales qui ſervent à unir une partie au tout dont elle émane.

Je penſe auſſi qu'il eſt poſſible que la ſenſation qui ſe perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impreſſion, ſoit l'effet d'une analogie parfaite entre les nerfs de ces deux organes; a peu près comme dans deux cordes d'un inſtrument, dont l'une ne réſonne point ſans exciter un frémiſſement dans l'autre. Cette analogie réſulte, ſoit des molécules élémentaires, ſoit de leur contexture. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la ſenſibilité ſe tranſmet dans certains organes de l'un à l'autre, ſans autre cauſe qu'une analogie qui ſemble les identifier, tandis que dans d'autres organes où la ſympathie ne joue pas, la ſenſibilité eſt nulle.

Le même phénomène arrive à peu près dans le mécaniſme des ſécrétions : le ſang roule avec lui toutes les différentes humeurs, il pénètre tous les viſcères; & il éprouve dans chacun d'eux une élaboration particulière, & un changement qui leur eſt propre.

J'ai dit ci-devant que les femmes étoient douées d'une plus grande ſenſibilité, en

raiſon d'une cohéſion moins forte dans les molécules conſtituantes de leurs muſcles. Pourquoi ce même arrangement de parties conſtituantes ne ſe trouveroit-il pas dans différens nerfs du même individu ; d'où il réſulteroit ſans doute un changement & un ordre relatif dans leurs mouvemens, ainſi que dans leur ſenſibilité ?

L'analogie des nerfs entre eux eſt originelle ou accidentelle. C'eſt ſans doute à cette dernière qu'il faut attribuer tous les mouvemens bruſques & paſſagers d'anxiétés, d'inquiétudes, & même de douleurs momentanées qu'éprouvent tous les jours les perſonnes vaporeuſes.



DISCOURS TROISIÈME.

Sur la Cause immédiate des Maladies nerveuses.

La marche inconſtante & bizarre des maladies vaporeuſes, la variété de leurs ſymptômes, les déſordres multipliés qu'elles occaſionnent, cachent les cauſes qui les produiſent ſous un nuage bien difficile à pénétrer. Les Anciens ont fait de grands efforts pour diſſiper ce nuage : mais, en voulant faire l'hiſtoire de la nature, ils n'en ont fait que le roman. Les Modernes, plus heureux dans leurs recherches, ont éclairé de quelques lumières le traitement des maladies vaporeuſes ; mais ils ſont reſtés au même point que les Anciens ſur les cauſes de ces maladies ; & toutes les hypothèſes qu'ils ont bâties pour y arriver, ſe réduiſent à des ſuppoſitions gratuites, démenties par l'expérience, & que la raiſon combat.

Inſtruit par les erreurs de ceux qui m'ont

précédé, je deviendrai ſage à leurs dépens, en m'abſtenant de vouloir pénétrer dans un ſanctuaire que la nature ſemble avoir fermé ; je mettrai un frein à mon imagination, de peur qu'elle ne m'égare ſur leurs traces ; & l'ombre de la vérité ne me tiendra jamais lieu d'elle. Je crois qu'il eſt plus ſage de fixer ſes recherches, dans l'étude de la nature, ſur les phénomènes qui nous conduiſent à d'autres phénomènes analogues, que de chercher des cauſes phyſiques que la nature a voilées à nos yeux, ſans nous laiſſer aucun eſpoir de jamais les découvrir. C'eſt dans la liaiſon & la ſérie d'un phénomène à un autre, dont la cauſe eſt déterminée, qu'on peut trouver la cauſe inconnue d'un effet phyſique analogue, puiſque les effets naturels du même genre indiquent une cauſe uniforme.

Nos connoiſſances ſe multiplient en raiſon des phénomènes que nous découvrons dans tout ce qui a des rapports à la ſenſibilité ; mais leurs cauſes ſont cachées pour nous ; & nous ne les trouvons que dans

la cauſe connue des phénomènes qui ſont analogues aux premiers. L'analogie nous conduit donc à ſuppoſer une même cauſe entre des effets ſemblables : tels ſont les limites de nos connoiſſances. Peut-être ſeront-elles franchies un jour par quelque obſervateur des grands travaux de la nature : peut-être trouvera-t-il la cauſe phyſique & l'explication des mouvemens dans tous les états de nos organes.

Autant que peuvent s'étendre nos conjectures, il paroît poſſible, par exemple, que le feu électrique, qui joue un rôle ſi intéreſſant dans toutes les grandes productions de la nature, influe aſſez puiſſamment ſur nos organes, pour leur communiquer une portion de ſenſibilité dans tous leurs états de vitalité.

Il eſt poſſible encore que les molécules élémentaires de nos nerfs, jouiſſent dans chaque organe d'un mouvement émané du feu électrique, qui les diſpoſe à recevoir plus fortement l'impreſſion des paſſions qui leur correſpondent.

Toutes ces poſſibilités acquerroient de

nouveaux degrés de vraiſemblance, ſi l'on venoit à bout de démontrer que le prétendu fluide nerveux n'eſt qu'un mode particulier du feu électrique, & que le principe de notre reproduction lui doit toute ſon énergie.

Mais aucune de ces ſuppoſitions n'étant démontrée, il ſeroit inutile de les ſubſtituer à d'autres ſyſtêmes, qui, ſans être plus probables ni plus prouvés, ont joui quelque temps d'une brillante vogue, & ſe ſont perdus depuis dans l'oubli.

Si l'on peut, en quelque ſorte, les pardonner aux ſavans, c'eſt qu'ils ont épargné à ceux qui leur ont ſuccédé, bien des erreurs par leſquelles il faut néceſſairement paſſer, avant d'arriver à la vérité.

Je ne donnerai pour cauſe immédiate de tous les ſymptômes nerveux, qu'un de ces produits dont la liaiſon avec la nature eſt aſſez intime pour mériter toute l'attention dans l'examen des phénomènes qui en réſultent. Enfin c'eſt au mouvement de la ſenſibilité & de la mobilité, dont l'équilibre eſt viſiblement interrompu dans dif-

férens organes, que j'attribue la cauſe immédiate de toutes les maladies vaporeuſes. Leur jeu eſt démontré & trop connu pour avoir beſoin de le démontrer encore. Il ne reſte donc plus qu'à examiner les modifications particulières qu'il donne à nos organes, & les diverſes impreſſions qu'il communique à l'ame. C'eſt ce que je ferai en traitant en particulier de chaque eſpèce de maladies nerveuſes : cette hiſtoire comprendra le détail de leur traitement.

On pourra m'objecter que la ſenſibilité & la mobilité ſont un mode particulier de nos organes, & par conſéquent ſoumiſes à une cauſe phyſique quelconque. Je ne ſerois point ſurpris qu'on la vît ici dans le fluide nerveux, dans les eſprits animaux, ou dans le principe vital ; mais je crois avoir déja répondu à cette objection, en diſant plus haut que le défaut de comparaiſon avec des phénomènes analogues, nous voiloit la découverte de la cauſe de celui qui fait l'objet de nos recherches. Or, ne pouvant meſurer la mobilité & la ſenſibilité des nerfs ſur rien qui leur cor-

reſponde en phyſique, il eſt donc impoſſible d'en démontrer la cauſe. Son effet deviendra lui-même, par ſa liaiſon étroite avec la cauſe première, une ſeconde cauſe qui ſervira à l'explication de tous les phénomènes qui dérivent d'elle, & de tous les mouvemens qu'elle communique.

La diviſion des maladies des nerfs eſt la condition la plus eſſentielle à leur traitement. La nature, dans le développement de chaque individu, a laiſſé des traces de ſa marche ; & c'eſt à ces mêmes traces que l'on peut reconnoître le tempérament qu'elle lui a donné.

Pour s'aſſurer davantage de ce travail ſecret, le meilleur moyen eſt d'étudier la conſtitution morale, & de la rapprocher de l'organiſation phyſique, afin de le faire cadrer avec elle. En approfondiſſant cette matière, je penſe qu'il ſeroit poſſible de découvrir les paſſions correſpondantes à chaque organe, dans tous les états de vitalité, après avoir trouvé celles qui correſpondent à chaque tempérament.

Enfin, en réfléchiſſant profondément ſur

le jeu des paſſions, dans une conſtitution donnée, on pourroit découvrir leur *ſtimulus* dans cette conſtitution particulière, & le germe des maladies qu'elles doivent produire.

Une ſuite d'obſervations analogues fourniroit un principe certain ſur lequel on appuieroit des conſéquences, des rapports & des liaiſons avec le vice particulier d'un organe, & l'état moral qui lui correſpond. On le trouveroit ſans doute ſubordonné à la conſtitution primitive du tempérament; mais il fourniroit une nuance qui découvriroit le paſſage de la nature pour arriver au développement d'un tempérament différent. Ces mêmes nuances ſeroient très-eſſentielles à ſaiſir, afin de calculer le traitement ſur le plus ou le moins de rapports qu'elles offriroient avec les deux tempéramens dont elles formeroient le milieu.

Par une ſuite de recherches analogues, on pourroit encore découvrir les maladies particulières à chaque tempérament & à chaque âge, comme on a obſervé les maladies endémiques aux différens climats &

aux différentes régions. Cette manière de voir les maladies, en même temps qu'elle répandroit de grandes lumières ſur leurs cauſes, offriroit des moyens de traitement beaucoup plus aſſurés.

Une telle révolution dans l'art de guérir, produiroit de très-grands avantages dans la pratique, ſi les hommes de génie qui éclairent leur ſiècle, dirigeoient leurs travaux ſur des tels principes. Ils réuſſiroient ſans doute à démontrer que chaque tempérament eſt, par la nature, aſſujetti à un genre de maladie qui ne peut pas attaquer tel autre tempérament. Cette théorie démontrée, il ne reſteroit plus qu'à donner les ſignes caractériſtiques des tempéramens, & des maladies qui leur correſpondent.

Quelques réflexions ſur les principes élémentaires des maladies, ſerviroient à faire connoître leurs rapports avec les tempéramens, & les dégénérations particulières auxquelles ils ſont ſujets. Il en réſulteroit une méthode nouvelle de claſſer les maladies, qui n'auroit d'autre principe

que leurs rapports avec les températmens.

L'avantage qu'en retireroit l'art de guérir, sans doute seroit immense; mais il ne seroit pas le seul que ces principes produiroient. En connoissant bien les tempéramens, & les maux, soit physiques, soit moraux, qui les menacent, il seroit possible de détourner les fléaux prêts à fondre sur la foible humanité. Il seroit peut-être possible encore de redresser un naturel pervers, en changeant la constitution de ses humeurs vicieuses; alors cette constitution fatigueroit moins son ame impatiente, dont les mouvemens toujours rapides livrent sans cesse l'homme aux efforts d'un tempérament violent, & le portent à des excès que la raison condamne, & ne sauroit empêcher.

Nous appercevons distinctement dans la pratique de la médecine, plusieurs espèces de maladies vaporeuses; & le succès de leur traitement consiste à les bien distinguer. Chaque espèce est soumise sans doute à un tempérament particulier, comme je l'ai observé ci-dessus.

Il eſt facile de diſcerner trois eſpèces de vapeurs, dont les liaiſons ſont aſſez éloignées, ſoit par les cauſes, ſoit par leur produit.

Pour remarquer la ſéparation que la nature a miſe entre elles, nous appellerons la première eſpèce, affection nerveuſe avec matière & léſion organique.

La deuxième, affection nerveuſe hyſtérique.

La troiſième, affection nerveuſe avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.



LE



DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME, DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

C'EST dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, que les affections de l'ame pro-

duiſent le moins d'effet ; leur influence eſt plutôt ſymptomatique qu'eſſentielle à la maladie.

Un tempérament bilieux, flegmatique en eſt la cauſe éloignée ; & c'eſt le germe dont le développement produit toutes les cauſes ſubſéquentes, dont voici les principales.

Des amas de matières bilieuſes dans l'eſtomac, les inteſtins, le foie, la rate & les autres viſcères du bas-ventre ; des engorgemens, des concrétions pierreuſes dans ces organes ; la ſuppreſſion des règles ou des hémorroïdes, des vers dans les inteſtins, &c. &c.

La cauſe immédiate de toutes les eſpèces de maladies nerveuſes, eſt toujours une diſtribution inégale du principe de la vie ; & c'eſt cette diſtribution vicieuſe qui, rompant l'équilibre dans la ſenſibilité reſpective des organes, détruit la chaîne des mouvemens, qui aſſuroit la régularité de leurs fonctions.

Symptômes des Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

LES premiers ſymptômes de ce genre de maladies nerveuſes, ſe déclarent dans les organes digeſtifs : l'appétit eſt foible & bizarre ; on éprouve après les repas, des rapports nidoreux ou acides ; les vents tourmentent beaucoup : les douleurs ou les mal-aiſes ſont très-fréquens dans l'eſtomac & le bas-ventre ; on vomit des matières bilieuſes ou glaireuſes : les digeſtions ſont irrégulières.

Il ſe lève des bouffées de chaleur qui portent à la tête ou ſur d'autres organes. L'impreſſion d'un froid gênant eſt quelquefois auſſi rapide : on reſſent des douleurs vagues dans différentes parties du corps. Les urines ſont ordinairement pâles & limpides : le pouls eſt plein & aſſez fort, ſouvent irrégulier, & pour l'ordinaire plus concentré du côté droit que du gauche.

Les ſymptômes de ce genre de maladie doivent ſe raſſembler ſur les organes de la

digeſtion, ou dans les viſcères du bas-ventre, puiſqu'ils ſont le ſiège de la maladie.

Les humeurs que la nature a deſtinées à faire la digeſtion, n'ayant pas la force néceſſaire pour accomplir ce travail, n'impriment aux alimens qu'un changement imparfait; ils ſont dès-lors abandonnés à la fermentation qui leur eſt propre. De-là des rapports nidoreux ou acides après les repas : des vents qui tourmentent & fatiguent beaucoup parce que les alimens ne pouvant être aſſez élaborés, ou, pour ainſi dire, animaliſés par les ſucs digeſtifs, fermentent plus long-temps dans les premières voies, & développent une plus grande quantité d'air. Les anxiétés, les mal-aiſes tiennent à la même cauſe : une digeſtion laborieuſe donne aux nerfs un tâche trop pénible, & les efforts impuiſſans nuiſent à leur ſenſibilité naturelle.

Le chyle qui n'a pas été aſſez complétement animaliſé dans les premières voies, pour s'aſſimiler à nos humeurs & réparer nos pertes, occaſionne de nouveaux dé-

ſordres en paſſant dans la maſſe du ſang, auquel il ne ſe mêle qu'avec peine, & pour perpétuer la cauſe des mêmes accidens.

Du même principe des mauvaiſes digeſtions, viennent les vomiſſemens & les diarrhées; elles forment, avec le temps, des amas de matières bilieuſes dans l'eſtomac, dans les inteſtins ou dans les viſcères.

Les bouffées de chaleur, & le froid ſubit que les malades reſſentent, ſont l'effet d'une circulation irrégulière.

Les dégoûts & les appétits bizarres, dépendent des différentes altérations des ſucs digeſtifs, ou bien des diſpoſitions particulières du genre nerveux.

Les douleurs vagues, qui ſe font ſentir d'une manière plus ou moins fixe dans différentes parties du corps, viennent des ſpaſmes reproduits dans des parties éloignées des nerfs qui ſouffrent une irritation locale, ou à leur origine, ou dans une portion de leur étendue, mais plus ſouvent dans le canal inteſtinal. La ſeule ſympathie peut reproduire ces douleurs dans

des parties éloignées du centre de l'affection primitive, par une analogie dans la ſenſibilité des organes ſimilaires.

Les nerfs de l'eſtomac étant irrités par des matières âcres; les inteſtins, par des vents ou des vers; les viſcères qui les avoiſinent, par des cauſes irritantes quelconques, les ſenſations douloureuſes qu'éprouvent ces organes, ſe font reſſentir dans les parties éloignées, ſympathiques, & particulièrement à la tête.

Les urines pâles & limpides viennent d'une irritation dans les nerfs des reins, & très-ſouvent elles ſont le ſignal d'un orage dans tout le genre nerveux.

Les battemens plus concentrés de l'artère du bras droit, ſont l'effet de la circulation pénible qui ſe fait dans le foie, lorſque ce viſcère eſt affecté. Ce ſymptôme eſt conſtant dans preſque toutes les maladies de cet organe; & ſouvent il peut éclairer ſur le ſiège, les progrès & le développement d'une maladie dont la marche ſeroit obſcure.

L'ennui, la triſteſſe & toutes les affec-

tions de l'ame, dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, ſont preſque toujours ſubordonnés aux cauſes phyſiques, qui lui impriment des idées dont la teinte eſt à peu près analogue aux humeurs qui portent le trouble dans la conſtitution matérielle.

Les inquiétudes, le poids que les malades reſſentent ſur la poitrine, le refroidiſſement des extrémités, leur engourdiſſement, les tiraillemens, les palpitations de cœur, les bourdonnemens dans les oreilles, les vertiges, les foibleſſes ſont les ſymptômes qui précèdent les ſyncopes qui arrivent ſouvent avec ſpaſmes & convulſions, & quelquefois ſans ces préliminaires.

On peut expliquer tous ces ſymptômes, par les différentes modifications de la cauſe immédiate de toutes ces maladies.

Dans toutes les eſpèces de maladies nerveuſes, les différens ſymptômes qui les caractériſent, ſe confondent en raiſon de l'analogie & de la liaiſon qui ſe trouvent dans les tempéramens, ou des cauſes deſquelles elles réſultent.

Traitement des Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

Il offre quatre indications principales.

La première, c'eſt de corriger ou d'évacuer les humeurs qui gênent l'action des organes digeſtifs, & autres viſcères.

La ſeconde, c'eſt d'avoir égard à la léſion de ces organes.

La troiſième conſiſte à combattre l'état nerveux de ces mêmes organes, & ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs.

La quatrième ſe rapporte aux affections de l'ame, & à leur correſpondance avec les déſordres matériels.

La nature, dont on ne peut calculer les moyens pour la ſolution des maladies aiguës, n'a que de très-foibles reſſources pour la guériſon des maladies chroniques, & ſur-tout des maladies nerveuſes. C'eſt pourquoi il faut, en général, peu compter ſur ſes efforts pour la guériſon de ces maladies. On a cependant remarqué quelquefois, qu'elle en a opéré la cure par des évacuations ſpontanées de dépôts cri-

tiques, comme des varices aux jambes: mais il eſt moins rare & plus naturel de voir la ſolution de ces maladies par le flux hémorrhoïdal, & ſur-tout par des hémorrhoïdes blanches, des diarrhées, des dyſſenteries, des vomiſſemens bilieux, comme l'a obſervé *Piquer*. On les a vues encore ſe terminer par un crachement continuel, ou même par un vomiſſement de pituite.

Nous obſerverons qu'un vomiſſement de pituite & de glaires, peut beaucoup ſoulager; & qu'en vomiſſant ſouvent de pareilles matières, il ſeroit même poſſible d'être guéri radicalement.

Cette cure, au premier coup-d'œil, ne paroît que palliative; mais, ſi l'on conſidère que ce vomiſſement & cette ſputation ne peuvent ſe faire ſans beaucoup agiter & ſtimuler l'eſtomac & les organes voiſins, on ſentira que leur impreſſion doit produire une nouvelle chaîne de mouvemens ſans doute plus avantageuſe que celle dont ils étoient affectés, & par-là remonter, pour ainſi dire, les organes digeſtifs au ton qui leur eſt propre.

L'équilibre une fois détruit, on ne peut eſpérer de le rétablir qu'en imitant le procédé de la nature, qui excite dans le genre nerveux des ſecouſſes plus ou moins fortes, des mouvemens plus ou moins rapides, afin de ramener à leur mobilité & leur ſenſibilité conſtitutive, les organes qui en étoient éloignés.

Ces criſes complettes par le vomiſſement bilieux, glaireux, &c. ces *ſputations* pituiteuſes prouvent la vérité de ce que nous venons d'avancer.

Boerrhaave dit que cette ſputation pituiteuſe ruine les forces des mélancoliques, cauſe ce deſſéchement & cet état de conſomption auquel ils ſont ſujets ; & dans cette vue il aſſure qu'ils feroient mieux d'avaler leur ſalive que de la cracher : mais ce conſeil me paroît pernicieux, ſurtout à l'égard des femmes.

Piquer a obſervé que les malades qui avaloient leur ſalive étoient ſujets aux langueurs, aux défaillances, aux peſanteurs d'eſtomac & aux vertiges.

Il faut donc s'attacher à corriger le vice

des organes de la digeſtion, qui eſt le ſymptôme dominant ; & rien ne paroît plus utile, pour y remédier, que cette ſputation de ſalive muqueuſe ou pituiteuſe.

Ces ſolutions ſpontanées ſont trop rares pour que l'on puiſſe y compter, & dans cet eſpoir, abandonner la nature à elle-même ; il faut au contraire l'aider, en dirigeant ſes moyens ſur les principes que j'ai établis ci-deſſus pour le traitement de cette eſpèce de maladie nerveuſe.

1°. Les humeurs qui ſéjournent dans l'eſtomac, le foie, la rate, ou autres viſcères, peuvent gêner leurs mouvemens, & imprimer aux nerfs de ces organes des ſenſations vicieuſes, ou par leur quantité ou par leur nature, & le plus ſouvent par l'une & l'autre.

Dans le premier cas, les remèdes évacuans ſont les plus eſſentiels ; dans le ſecond, les correctifs ; & dans l'un & dans l'autre, la combinaiſon de ces deux moyens réunis produit l'effet que l'on doit deſirer.

Les évacuans doivent être choiſis dans

une classe de purgatifs dont on n'ait point à redouter l'action irritante *. Les sels neutres, par exemple, sont ceux qui conviennent davantage : ils sont à-la-fois correctifs & évacuans ; ce sont les remèdes les plus propres dans les cas d'empâtement

* Il est cependant quelquefois nécessaire d'employer dans le cours du traitement, les purgatifs drastiques ; tels que la scammonée, le jalap, la rhubarbe : l'usage de l'aloès est aussi quelquefois utile, en procurant des évacuations sanguines (les hémorrhoïdes, les règles.) Les poudres d'Ailhaud, qui ne sont qu'un mélange de purgatifs résineux altérés, ont souvent produit de bons effets, dans le cas où une pituite épaisse tapisse l'estomac & les intestins, & sur-tout s'il y a complication d'humeurs laiteuses.

En général, les purgatifs conviennent peu dans les maladies nerveuses ; les vomitifs produisent de meilleurs effets ; &, leur action terminée, les malades ressentent une légéreté & une alacrité bien opposées à la foiblesse & à la mélancolie qu'ils éprouvent après l'usage des purgatifs. C'est de tous les remèdes évacuans, celui que les vaporeux supportent le mieux.

J'ai connu deux femmes vaporeuses qui vomissoient sans danger & sans douleur ; & quand il falloit les purger, j'étois obligé de les faire mettre dans le bain. Le séjour plus long d'un remède irritant sur les parties nerveuses, & d'une très-grande surface (les intestins), donnent l'explication de ce phénomène.

d'humeurs bilieuſes : ils détruiſent leur fixité.

Il faut les donner à petite doſe, & les répéter pluſieurs fois dans la journée.

On aide leur action par des lavemens émolliens & quelquefois purgatifs, & des décoctions de plantes nitreuſes, priſes intérieurement.

Quand l'humeur a commencé à ſe frayer une route par le conduit inteſtinal, on peut employer des purgatifs plus énergiques.

Les eaux minérales ont alors un aſſez bon effet ; on ne doit plus redouter leur action ſur des humeurs trop fixées dans l'eſtomac, les inteſtins ou les viſcères du bas-ventre.

Les purgatifs violens ne conviennent, en général, que pour exciter une forte agitation, & dans l'eſpoir qu'elle ſera ſuivie d'un calme heureux, en dénaturant la cauſe qui a porté le trouble dans le genre nerveux. Les véſicatoires peuvent procurer le même avantage, & ajouter celui d'une dérivation ou d'une révulſion ſalutaire.

Quelques Auteurs, qui ont reconnu les bons effets de la ſalivation, ont recommandé, pour imiter ce procédé de la nature, de donner des frictions mercurielles, pour exciter cette excrétion ; mais ce moyen pourroit devenir dangereux, & l'utilité n'en eſt pas prouvée.

Les fruits mûrs & fondans conviennent beaucoup. Les alimens doivent être choiſis de préférence parmi les végétaux. L'état des organes de la digeſtion, & la nature des ſucs digeſtifs ne les diſpoſe que trop à la fermentation putride, qu'il faut diminuer par un régime végétal.

Les œufs ſont encore plus dangereux ; ils donnent une digeſtion bilieuſe, qui augmente la cauſe de maladie ; de même qu'on les voit, dans les fièvres intermittentes, redoubler la force de l'accès ſuivant, ou ramener la fièvre ſi elle n'eſt paſſée que depuis peu.

Les ſaignées ſont tout-à-fait contraires dans ce genre de maladies nerveuſes ; s'il y a retard ou ſuppreſſion de flux périodique, c'eſt moins la pléthore qui en eſt

la caufe, que la dépravation des humeurs, & le plus fouvent l'engorgement glaireux de la matrice; & dans ces cas, la faignée eft dangereufe.

Elle ne peut que diminuer la quantité du fang, mais jamais rétablir l'équilibre dans fes principes conftituans.

L'évacuation fanguine ne peut être indiquée que lorfqu'après une fuppreffion de règles ou d'hémorrhoïdes, on voit les fymptômes nerveux augmenter fenfiblement ; l'expérience apprend qu'alors la manière la plus heureufe de tirer du fang, eft d'appliquer des fangfues à l'anus.

Le dérangement dans les règles ne doit être regardé que comme l'effet de la maladie, & non comme fa caufe.

OBSERVATION.

Une demoifelle d'environ vingt ans, d'un tempérament bilieux, phlegmatique, dont le flux périodique fe faifoit très-irrégulièrement depuis long-temps, & qui éprouvoit toujours quelques incommodités à cette époque, fouvent pénible à paf-

ſer, eut une ſuppreſſion ſubite, occaſionnée par quelques contrariétés qu'on lui fit éprouver, & qui l'affectèrent beaucoup. Deux heures après la ſuppreſſion, elle reſſentit une douleur vive au côté droit; quelques inſtans après, une grande difficulté de reſpirer, avec une oppreſſion conſidérable.

Des femmes dont le zèle ſurpaſſoit les lumières, offrirent leurs ſervices, & s'empreſſèrent de fricaſſer de l'avoine avec du vinaigre, pour appliquer ſur le côté malade; elles employèrent en même temps l'infuſion de méliſſe & de ſafran.

Le ſuccès ne ſuivit point leurs eſpérances, & la malade ſentoit ſes douleurs s'accroître de plus en plus, avec la fièvre & des douleurs de reins. Les ſpaſmes & les convulſions ſe firent ſentir à leur tour, & les vents la tourmentoient conſidérablement.

La malade étoit dans cet état, lorſque je fus appelé. On m'inſtruiſit qu'elle étoit ſujette à des commotions nerveuſes, que

l'on regardoit comme des vapeurs, & que c'étoit ſur-tout à l'époque de ſes règles, que ces accidens avoient lieu. On m'apprit auſſi qu'elle ſe plaignoit ſouvent d'une ſenſation douloureuſe au creux de l'eſtomac; qu'elle avoit beaucoup de vents & ſouvent des coliques. Tout ce détail, joint à l'état dans lequel ſe trouvoit la malade, me perſuadèrent que le genre de ſes vapeurs tenoit à l'eſpèce que j'appelle maladies nerveuſes avec matière.

Je me décidai en conſéquence à lui faire prendre d'heure en heure, des poudres compoſées avec le tartre vitriolé, le nitre & le quinquina, mais ce dernier à très-petites doſes; je lui fis boire beaucoup de petit-lait, & lui ordonnai des lavemens avec la graine de lin, le nitre & l'huile de camomille romaine.

Six heures après que la malade eut fait uſage de ces remèdes, les évacuations bilieuſes commencèrent, tous les accidens ſe calmèrent; & vingt-quatre henres après la première priſe, elle fut totalement guérie, les règles ayant reparu.

J'ai eu occaſion de remarquer depuis, que tous les remèdes anti-hyſtériques, pris dans les huiles eſſentielles & les teintures ſpiritueuſes, faiſoient le plus grand mal à cette même perſonne, & augmentoient tous les ſymptômes vaporeux auxquels elle étoit ſujette.

2°. La léſion organique doit être combattue ſuivant l'organe affecté & le genre d'affection, des obſtructions, des ſkirres, des concrétions pierreuſes, des ulcères, des oſſifications, des anévriſmes, des polypes, &c.

Toutes ces cauſes peuvent produire des ſymptômes vaporeux aſſez forts & aſſez ſuivis pour en impoſer ſur leur principe; mais il n'échappera pas à la ſagacité d'un Médecin éclairé, & il faut abandonner à ſa prudence le traitement qui leur convient: il exigeroit trop de détails & des modifications trop multipliées, pour trouver place dans le plan de cet ouvrage.

Je ne citerai qu'un ſeul exemple de ceux que m'a fournis la pratique; il deviendra intéreſſant par ſa rareté, & par les vues

qu'il pourra fournir dans des circonſtances obſcures & incertaines.

OBSERVATION.

Une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, avoit épuiſé une très-grande partie des reſſources de l'art, pour trouver du ſoulagement à une maladie nerveuſe dont les ſymptômes la fatiguoient étonnamment; elle étoit d'un tempérament bilieux décidé, & reſſentoit depuis long-temps tous les accidens qui caractériſent un tel tempérament.

Les différens traitemens auxquels elle fut ſucceſſivement ſoumiſe, annonçoient que l'on regardoit ſa maladie comme dépendante immédiatement de l'irritabilité générale des nerfs; mais on avoit négligé de rechercher la cauſe première de cette irritabilité.

La maladie avoit fait de grands progrès; la fièvre, que juſqu'alors on avoit enviſagée comme fièvre nerveuſe ſimple, prit un caractère plus dangereux.

Le ventre ſe gonfla beaucoup, la région

du foie étoit tendue & douloureuſe ; les ſpaſmes, les convulſions, prirent une marche très-rapide, & le cerveau ſe dérangea.

Je fus appelé à cette époque, & mes premières réflexions portèrent ſur le tempérament de la malade. Il fut facile à reconnoître ; la nature l'avoit trop bien marqué pour qu'on s'y méprît.

Ce fut cette connoiſſance, jointe à l'état du pouls du bras droit, dont les battemens étoient plus rapprochés, mais plus profonds & plus durs que de l'autre côté, qui me donnèrent les premiers ſoupçons ſur la véritable cauſe de la maladie ; & ils m'engagèrent à diriger les premiers ſecours ſur l'état actuel du foie, qui me ſembloit dans un grand déſordre.

Je me déterminai en conſéquence à faire appliquer, ſur la région de ce viſcère, des linges imbibés dans une décoction chaude de quinquina, où l'on avoit fait diſſoudre du ſel ammoniac & de l'huile de camomille romaine.

J'ordonnai intérieurement le jus de limon, avec l'huile d'amandes douces, &

la liqueur d'Hoffmann, pour calmer les convulſions de l'eſtomac.

Pour diſſoudre & faire couler la bile, j'employai le tartre vitriolé avec le nitre.

Je me ſervis encore de lavemens faits avec une décoction très-forte de piſſenlit, à laquelle j'ajoutai le tartre ſoluble & le nitre, à haute doſe.

La boiſſon ordinaire étoit une décoction de piſſenlit, ou bien de la limonade.

Quand la bile commença à couler, ce qui arriva après vingt-quatre heures de traitement, j'employai, avec les premiers remèdes, l'huile de camomille romaine, intérieurement.

Alors le ventre s'affaiſſa, les convulſions finirent, & les évacuations ſe ſoutinrent. La bile étoit très-noire : elle entraîna pluſieurs pierres bilieuſes de la groſſeur d'un pois. Les mêmes évacuations durèrent pluſieurs jours, & ajoutèrent à chaque inſtant à la guériſon, en diminuant la cauſe de la maladie.

Tous les grands accidens ayant ceſſé, après que la cauſe en fut détruite, il ne

reſta plus qu'à rétablir les forces qu'une longue maladie avoit totalement anéanties, & à rendre aux nerfs plus de fixité dans leurs mouvemens ; ils avoient perdu leur ſenſibilité naturelle, par les grandes commotions qui les avoient très-long-temps agités.

3°. Pour combattre l'état nerveux des viſcères affectés, & détruire ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs,

1°. Il faut détruire les cauſes qui impriment une ſenſibilité vicieuſe aux organes malades ;

2°. On doit remédier à la conſtitution trop mobile & irritable de tout le genre nerveux.

Dans le premier cas, les moyens que l'on doit employer ſont ceux dont j'ai fait mention ci-deſſus, en parlant des différentes cauſes morbifiques qui peuvent affecter les viſcères ; & leur uſage influera puiſſamment ſur la mobilité & l'irritabilité générale des nerfs.

L'obſervation ſuivante en eſt la preuve.

OBSERVATION.

Une demoiselle de trente-cinq à trente-six ans, éprouvoit, depuis plusieurs années, un dérangement considérable dans sa santé ; ses nerfs paroissoient très-malades, & les secousses violentes qu'ils éprouvoient l'avoient fort allarmée. Elle avoit consulté plusieurs personnes de l'art, qui prescrivirent beaucoup de remèdes ; mais ils produisirent peu d'effet.

Cette malade étoit d'un tempérament bilieux phlegmatique ; elle étoit mal réglée ; souvent elle avoit mal à la gorge : elle crachoit une pituite claire ; son appétit étoit bizarre : la digestion étoit prompte, mais suivie de vents qui l'incommodoient beaucoup : la région du ventre étoit très-sensible, elle étoit gonflée & souvent douloureuse. Les maux de gorge étoient presque habituels. La malade avoit le teint pâle; elle sembloit peu vivace : elle n'éprouvoit pas de plus grands accidens dans l'intervalle des accès, dont elle sentoit l'approche par une foiblesse générale, de légers

ſpaſmes dans les muſcles des parties ſupérieures, & ſur-tout par une abondance de larmes qui couloient malgré elle, ſans que rien pût l'affliger que la conſcience ou l'inſtinct qui lui apprenoit la ſcène dont elle étoit menacée.

Ces allarmes n'étoient point menſongères ; elle éprouvoit bientôt après des contractions générales dans tout le genre nerveux, des convulſions affreuſes : tous ſes organes extérieurs paroiſſoient à peu près également agités par cette horrible tempête.

La raiſon s'égaroit ; & après quelques minutes de cette poſition, elle paroiſſoit dans un calme profond, qui n'étoit que l'effet d'un accablement total. Le ſommeil ſurvenoit pour l'ordinaire, & à ſon réveil elle n'avoit conſervé de ſes maux paſſés que le ſouvenir néceſſaire pour empoiſonner le reſte de ſa vie.

Ces accès revenoient à peu près toutes les ſemaines, ſans qu'aucune circonſtance morale parût les hâter, ni les retarder. Le régime n'avoit pas une influence plus

marquée ſur la marche de cette maladie.

Après avoir rapproché toutes les circonſtances de cette maladie, après avoir réfléchi ſur leur liaiſon & calculé leur correſpondance, après avoir peſé les plus légers ſymptômes dont le détail ſeroit trop long, je me perſuadai que le ſiège du mal étoit dans le conduit inteſtinal, & que probablement des vers en étoient la cauſe.

Je me diſpoſai en conſéquence à faire prendre à la malade des bols compoſés avec l'aſſa-fœtida, le camphre, le fiel de bœuf, & l'extrait de grande ciguë.

Elle commença l'uſage de ces remèdes à petite doſe, mais je l'augmentois journellement ; & quand elle fut parvenue à prendre à peu près un gros & demi de ciguë par jour, elle rendit deux vers par l'effet d'un ſimple lavement : ils étoient longs d'un pied, de la groſſeur d'une plume à écrire ; ils avoient le corps tout rouge, & la tête armée de poils longs de pluſieurs lignes, & roides comme du crin.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'elle fit uſage des pilules ci-deſſus, juſ-

qu'à l'époque où elle rendit les deux vers, elle essuya trois accès; mais les deux derniers furent beaucoup plus foibles, & j'avois trouvé les moyens de les arrêter très-promptement, en faisant donner deux lavemens avec l'eau à la glace.

Je fis continuer l'usage des mêmes bols, toujours en augmentant la dose : ils lui firent rendre encore trois vers semblables aux premiers. Lorsque la malade fut parvenue à prendre deux gros de cigüe par jour, elle éprouva un phénomène bien singulier.

Un jour qu'elle étoit environnée de plusieurs personnes, elles s'apperçurent que sa raison s'égaroit, par les propos sans suite qu'elle leur tenoit; ses yeux se troublèrent; &, sans aucune espèce de convulsions, elle se promenoit à grands pas dans la chambre en criant qu'elle alloit se noyer, & elle retroussoit ses jupons, en levant ses pieds fort haut, comme si elle eût été dans une rivière. On m'envoya chercher; j'arrivai, & lui fis prendre sur le champ du jus de citron, qui lui rendit toute sa raison en fort peu de temps.

Alors je diminuai la doſe des bols de moitié; &, en l'augmentant dans la même proportion qu'auparavant, je la fis encore monter juſqu'à deux gros: à cette époque, la malade rendit deux vers comme les premiers, mais beaucoup plus gros. Le même phénomène arriva encore avec les mêmes ſymptômes, qui furent diſſipés de même par le jus de citron. Je fis continuer encore pendant quelque temps les bols, mais en les diminuant tous les jours. Les accès ne revinrent plus, & il y avoit déja long-temps qu'ils étoient abſolument paſſés.

Les autres ſymptômes s'étoient ſucceſſivement diſſipés; & cette cruelle maladie, qui reſſembloit beaucoup à l'épilepſie, fut ainſi radicalement guérie. Il ne reſta plus qu'à rétablir les forces, qui avoient été ruinées & par la maladie, & par les remèdes.

Dans le ſecond cas, il faut avoir recours aux remèdes calmans & anti-ſpaſmodiques.

Le premier des remèdes calmans, c'eſt

le bain: il arrête le desséchement des fibres nerveuses & musculeuses, si commun dans les constitutions vaporeuses. Il rend aux fibres leur humidité élémentaire propre à empêcher la consomption des mélancoliques; mais il faut prendre garde de les donner trop chauds, de crainte qu'ils n'occasionnent ou n'augmentent la congestion des humeurs sur le cerveau.

L'eau de poulet, les émulsions, les gommes étendues dans l'eau, le petit-lait, &c. tous ces moyens sont propres à détruire la trop grande irritabilité des nerfs.

L'usage du *laudanum* exige beaucoup plus de ménagemens: il éteint, il est vrai, une partie de la sensibilité & de l'irritabilité, & par-là diminue les douleurs, les spasmes & les convulsions; mais il occasionne des reflux d'humeurs vers le cerveau, & en facilite la congestion sur ses membranes. Il agit puissamment sur le principe de la vie; il occasionne des foiblesses, des langueurs, des défaillances; en un mot, ce n'est que dans un cas extrême qu'il faut y avoir recours.

Sydenham a beaucoup vanté ſon *laudanum* liquide. Il eſt bien vrai que de toutes les préparations d'opium (ſi l'on en excepte celle de Rouſſeau), elle eſt la moins à rejetter ; non par une des raiſons qu'en rapporte Sydenham , qui eſt ſa plus grande ſolubilité. Cette vertu eſt tout-à-fait indifférente, car il eſt prouvé que l'opium agit ſans être diſſous ; mais ſa plus grande vertu tient à ce qu'il ne cauſe pas de vomiſſemens comme l'opium ſec *.

Les demi-bains, les lavemens, les bains de pieds, ſont des calmans très-convenables. Mais on ne peut, en général, compter ſur l'effet de tous ces remèdes , qu'autant qu'on leur reconnoîtra une vertu décidée pour corriger , changer ou détruire la cauſe des mouvemens vicieux des nerfs , que l'on trouve le plus ſouvent dans la conſtitution élémentaire des humeurs dont l'équilibre eſt détruit.

S'il y a atonie , foibleſſe dans toute

---

* Voyez un Mémoire auſſi ſavant qu'ingénieux, lu par M. Lorry à la Société royale de Médecine, l'année dernière.

la conſtitution, ce qui facilite en général la congeſtion des humeurs, & en particulier leur *raptur* ſur quelque organe; il faut avoir recours aux amers, aux préparations de fer, au quinquina, & en général aux analeptiques.

Ces derniers accidens donneroient beaucoup d'analogie & de rapport entre cette eſpèce de maladie nerveuſe, & celle que j'ai appelée maladie nerveuſe avec relâchement des ſolides, &c. Auſſi en parlerai-je d'une manière détaillée dans le traiment de cette eſpèce particulière.

4°. Des affections de l'ame.

Je l'ai déja dit, l'organe immédiat de la penſée, dans ce genre de maladie nerveuſe, n'eſt affecté que ſymptomatiquement; & quand on aura détruit, par les moyens que j'ai preſcrits, le vice qui règne dans les organes de la digeſtion, ou les autres viſcères, on verra bientôt renaître le calme & la ſérénité dans les facultés morales.

Il faut rétablir l'harmonie dans les fonctions de chaque organe, puiſque de leur

cercle conſtant & bien meſuré, dépendent les bonnes opérations de l'ame.

Meibomius rapporte qu'ayant purgé un mélancolique qui avoit l'imagination très-affectée, & lui ayant donné immédiatement après des diaphorétiques, la nature, ſans doute vivement excitée par l'action de ces deux remèdes en ſens contraire, forma aux cuiſſes un abcès qui dégéra en ulcère : il ne ſe preſſa pas de le conſolider, & il parvint par-là à épuiſer le foyer de la maladie ; il guérit radicalement l'ame de ſon malade, au grand étonnement des autres Médecins.

OBSERVATION.

J'ai connu un jeune homme d'environ trente ans ; il étoit d'un tempérament bilieux, mélancolique ; il avoit l'eſprit vif & pénétrant, beaucoup d'aſſiduité au travail ; il éprouvoit très-ſouvent une ſenſation pénible & un peu douloureuſe du côté droit, dans la région du foie. Ses appétits étoient bizarres, & ſes digeſtions irrégulières ; les vents l'incommodoient

beaucoup ; il étoit constipé ou il avoit la diarrhée ; le plus léger mouvement inattendu produisoit des commotions & des secousses très-fortes dans ses nerfs : mais, ce que je trouvai de plus remarquable dans sa situation, c'étoit une forte disposition & une tendance continuelle à la colère, quand cette douleur au côté se renouvelloit. Elle n'étoit pas plutôt dissipée, par l'usage des décoctions des plantes nitreuses ou leurs sucs, le petit-lait, la limonade, les sels neutres, ou la crême de tartre avec le nitre, dont je lui conseillai l'usage, qu'il étoit rendu à sa tranquillité ordinaire. Mais si quelques fautes dans le régime lui ramenoient ces douleurs, il retrouvoit avec elles la colère & la fureur auxquelles il ne pouvoit résister, quand la plus légère contrariété heurtoit ses opinions ou ses goûts.

Je pourrois rapporter une infinité d'exemples, qui prouveroient invinciblement la forte influence des lésions organiques sur la direction de nos pensées : mais personne ne peut douter qu'il n'y ait

une

une harmonie conſtante entre les cauſes intérieures ou extérieures qui agiſſent ſur nos nerfs, & les ſenſations qu'elles communiquent à l'ame.

L'ame ſe détermine en faveur de tel objet, ſuivant l'impreſſion que cet objet a produite ſur elle. S'il ne produit pas une impreſſion convenable, alors l'harmonie eſt détruite; & c'eſt principalement dans l'état malade des nerfs qu'il faut en chercher la cauſe.

Les hypocondriaques ſont pour l'ordinaire attaqués d'un dégout ſi conſidérable pour la vie, qu'ils ſont vivement ſollicités au ſuicide *. Il eſt bien difficile d'accorder ce dégoût de la vie avec la foibleſſe qu'ils laiſſent paroître aux approches de la mort,

* Ce phénomène pourroit s'expliquer par la plus grande ſenſibilité des nerfs qui ſe diſtribuent aux viſcères du bas-ventre, ou leur plus grande influence ſur des penſées ſombres & mélancoliques: ce qui eſt aſſez probable, puiſque les phthiſiques ne craignent pas la mort, à laquelle ils touchent; & que les vaporeux la redoutent beaucoup, quoiqu'elle ne les menace pas.

& la terreur que ſon ombre ſeule leur occaſionne.

C'eſt dans ce genre de maladies nerveuſes que rentrent les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, qui n'en ſont éloignées que par quelques modifications qui ſont dues à une conſtitution matérielle que la nature a en général trop différenciée de celle des femmes, pour que nous puiſſions jamais y appercevoir des analogies & des rapports parfaits.



SECTION SECONDE.

Maladies nerveuſes hyſtériques.

J'ENTENDS ſous la dénomination de vapeurs hyſtériques, ſeulement celles dont la cauſe eſt inhérente à la matrice. Les Auteurs qui ont attribué toutes les affections nerveuſes des femmes au vice particulier de la matrice, ſe ſont trompés. Il eſt complétement prouvé, par l'expérience journalière, que le plus grand nombre des femmes qui ont des vapeurs, n'ont aucune affection ou léſion particulière à la matrice, qui puiſſe leur occaſionner cette maladie, dont on découvre au contraire la cauſe dans d'autres organes qui n'ont même que très-peu ou point du tout de ſympathie avec ce viſcère.

Les cauſes éloignées des maladies vaporeuſes hyſtériques, ſont un tempérament bilieux-mélancolique, quelquefois ſanguin-bilieux ; & les accidens auxquels ils donnent lieu, deviennent de nouvelles

causes qui produisent l'état vaporeux : des règles peu abondantes ou irrégulières, une vie sans activité, des lectures lascives, la masturbation, des passions malheureuses, le veuvage, &c.

Les causes plus prochaines sont la suppression des règles, différens vices des humeurs, des engorgemens, des skirrhes, des polypes ou des ulcères à la matrice ; une tendance particulière d'humeurs dégénérées sur cet organe, tel qu'un lait répandu, un vice dartreux ou arthritique.

La cause immédiate est toujours la distribution vicieuse du principe de la sensibilité & de la mobilité dans le systême général des nerfs.

Symptômes des Maladies nerveuses hystériques.

LES plus fréquens symptômes des vapeurs hystériques, sont une douleur sourde, & quelquefois aiguë, dans la région du bas-ventre & dans les reins ; des vomissemens de bile, ou quelquefois de matières semblables au marc du café ; des bâille-

mens fréquens ; des éternuemens ; une douleur fixe à la tête ou le clou hystérique ; des pesanteurs, des engourdissemens dans les membres ; des tensions fatigantes & douloureuses dans le bas-ventre, des contractions à la bouche, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des apparitions subites de différens objets, des étourdissemens, une quantité de vents dans les intestins & l'estomac, quelquefois dans la matrice ; ce qui produit des especes de rots, &c. &c.

Le pouls est ordinairement plein, le visage rouge & animé ; tous les traits prennent une expression qui n'est plus celle de la pudeur ; les yeux sont gonflés & ardens, le regard farouche & hardi.

Quelques-uns de ces symptômes précèdent toujours ceux qui caractérisent les affections hystériques décidées. Tels sont les suivans.

Il est des femmes qui tombent en convulsion en faisant de grands cris, d'autres sans se plaindre ; il en est qui tombent subitement dans une syncope alarmante,

qui ne ſe manifeſte que par de fauſſes apparences d'un ſommeil tranquille. Les convulſions, & même les ſyncopes ſuccèdent quelquefois aux ris auxquels on ne connoît point de cauſes: d'autres fois, c'eſt aux pleurs dont les motifs ne ſont pas plus raiſonnables.

Ces foibleſſes ou ſyncopes durent pluſieurs inſtans, quelquefois des heures & même des jours entiers, avec une privation totale de mouvemens & de ſentimens. Ces malades ne donnent aucuns ſignes de vie, lors même qu'on leur fait des bleſſures; & elles ne recouvrent ſouvent l'uſage de leurs ſens, qu'en laiſſant paroître une raiſon égarée qui les livre à beaucoup d'excès.

On ne peut pas être trop ſur ſes gardes pour juger de la mort des perſonnes qui ont été ſujettes à ces attaques. Les livres fourmillent d'obſervations qui conſtatent les funeſtes erreurs dans leſquelles on eſt tombé à ce ſujet.

Il n'eſt poſſible d'expliquer ces différens ſymptômes, que par la grande irritabilité

de tout le genre nerveux, qui les dispose à entrer en convulsion au moindre *stimulus*.

La matrice est le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation, & leurs directions diverses produisent des accidens différens.

La vitalité de ce viscère est si fort exaltée, que sa réaction sur les organes sympathiques leur communique un excès de vie qui détruit leur sensibilité naturelle. La même cause mettant trop souvent & trop fortement en jeu des ressorts qui n'étoient pas destinés à des mouvemens aussi rapides, détruit leur action; & dès-lors l'équilibre général & particulier est rompu.

De-là les douleurs, les spasmes, les convulsions, en un mot, tous les symptômes que nous venons de décrire.

Ce genre de maladies nerveuses attaque presque toujours les femmes du tempérament auquel j'ai dit que correspondoit cette espèce de vapeurs.

Cependant on y remarque quelquefois des symptômes qui semblent les rapprocher de l'espèce que j'ai décrite dans la

Section précédente, ou de celle que je décrirai dans la ſuivante. Mais ces différens ſymptômes ne ſont que le produit de quelques modifications particulières du tempérament ; & il reſte aux maladies nerveuſes hyſtériques une empreinte & un caractère ineffaçables, qui ſerviront toujours à les faire reconnoître des autres eſpèces de maux de nerfs.

Quoique dans ma diviſion des maladies nerveuſes, j'en établiſſe trois eſpèces diſtinctes & ſéparées, il eſt cependant des nuances intermédiaires qui peuvent les rapprocher & ſouvent les confondre.

La ligne de démarcation que la nature a établie entre elles, ſemble alors, pour ainſi dire, effacée ; mais elle reſtera cependant toujours ſenſible pour le Médecin accoutumé à reconnoître la marche bizarre & incertaine des maux de nerfs, & la mobilité de leurs ſymptômes ; il trouvera l'explication des divers mouvemens organiques, & l'obſcurité de leurs cauſes n'échappera pas à ſa ſagacité. C'eſt ſur-tout dans les maladies nerveuſes que l'on eſt

environné de cette obſcurité qu'il n'eſt poſſible d'écarter qu'à la faveur d'une connoiſſance intime de la métaphyſique de l'ame, ou, ſi l'on veut, du travail de l'imagination, qui régit preſque tous les mouvemens organiques chez les femmes, & ſur-tout parmi celles dont la conſtitution délicate & ſenſible donne plus d'empire à leur ame, par la foible réſiſtance que leurs organes oppoſent à ſes volontés.

Traitement des Maladies nerveuſes hyſtériques.

IL ſe rapporte, 1°. à l'âcreté des humeurs bilieuſes, qui irritent le *plexus* nerval de la matrice, & qui ont dénaturé la vitalité de ce viſcère.

2°. Au vice particulier qui affecte cet organe.

3°. A la ſenſibilité & à l'irritabilité générale & particulière des nerfs, & à ſon influence ſur les paſſions de l'ame.

1°. Pour remédier aux déſordres que produiſent les humeurs qui ſe portent ſur la matrice, il faut changer leurs qualités

nuiſibles, ou détruire leur tendance ſur ce viſcère, afin d'y rétablir la ſenſibilité dans ſon équilibre conſtitutif.

On ne peut changer leurs qualités nuiſibles, qu'en introduiſant dans le ſang des remèdes auxquels on reconnoiſſe la vertu de dénaturer l'humeur vicieuſe, ſoit en s'amalgamant avec elle, & produiſant un nouveau compoſé, dont le réſultat n'aura plus les mêmes propriétés; ſoit en agiſſant ſur leurs principes, & les combinant différemment; ſoit enfin en évacuant ſes humeurs vicieuſes.

Les remèdes évacuans quelconques, n'ont, dans ces cas, qu'un effet douteux, & ſouvent dangereux, s'ils ne ſont pas correctifs des humeurs viciées. La bile très-âcre qui domine dans le ſang, n'eſt pas évacuée par privilège aux autres humeurs, quand l'effet d'un purgatif irritant produit une ſécrétion plus abondante dans le canal inteſtinal; je crois, au contraire, qu'un purgatif donné dans de pareilles circonſtances, ne peut que nuire beaucoup, en occaſionnant une irritabilité

marquée dans le voiſinage de la matrice.

Cette irritabilité étant excitée dans la ſphère d'action des mouvemens ſimilaires dont la matrice eſt le point de réunion, elle ne peut qu'augmenter le déſordre qui règne dans ce viſcère.

La ſaignée pourroit être enviſagée ſous un aſpect plus favorable ; en conſidérant la révolution qu'elle introduit dans tous les mouvemens, on pourroit eſpérer qu'elle changeroit la chaîne vicieuſe de ceux qui ſe dirigent conſtamment ſur la matrice. Mais cette vraiſemblance ne peut ſéduire qu'un moment ; car, ſi l'on conſidère que cette ſuite de mouvemens contraires n'eſt produite que par la nature des humeurs, on ſera forcé d'avouer que ce vice des humeurs eſt l'indication principale à ſuivre dans le traitement, puiſque tous les accidens nerveux lui ſont ſubordonnés, & n'en ſont que les réſultats.

Rondelet défend la ſaignée, quand l'atrabile produit l'affection vaporeuſe. Sans doute il avoit raiſon, & je l'ai toujours vue produire les plus mauvais effets dans les

affections hystériques: la suppression des règles qui les accompagne, détermine, pour l'ordinaire, à ce genre de moyen; mais en réfléchissant sur la constitution élémentaire de cette espèce d'affection vaporeuse, on découvre aisément que la suppression des règles n'est que l'effet de la maladie, & non sa cause; on la trouvera dans l'âcreté de la bile qui abonde dans le sang, & qui détruit l'équilibre de ses principes.

C'est cette même bile qui, se portant sur les nerfs de la matrice, empêche l'écoulement périodique, de se faire, par l'irritation & les constrictions spasmodiques qu'elle produit dans ce viscère.

Les saignées ne peuvent, dans ce cas, que diminuer la masse du sang, mais elles ne changent rien à sa combinaison; aussi les emploie-t-on toujours en vain: les sangsues mêmes, dont l'utilité paroît plus marquée, en raison du voisinage, soit qu'on les applique à l'anus ou au vagin, ne produisent que de très-foibles avantages & peu constans; à moins que la sup-

ſpreſſion des hémorrhoïdes n'ait déterminé l'affection hyſtérique.

Les dépuratifs ou ſudorifiques ne méritent pas de préférence ſur les autres évacuans ; leur uſage ſeroit au moins auſſi ſuſpect.

La bile qui abonde dans le ſang, a trop d'âcreté pour être évacuée par la voie de la tranſpiration ou de la ſueur ; elle ne peut arriver aux extrémités des vaiſſeaux capillaires : leur diamètre ſeroit trop reſſerré par l'âcreté de cette humeur, qui ne peut être évacuée que par les ſelles ou les urines.

Mais rien ne convient mieux que les délayans, les adouciſſans, les calmans & les fondans, & ſur-tout le régime végétal.

Les bains tiédes, le petit-lait, les boiſſons légérement nitrées, les farineux légers, les mucilagineux, la gomme arabique ou adragant, le ſucre de lait, le ſel de Sedlitz, les lavemens, l'eau de riz, de gruau ou d'orge mondé, les eaux de Vals, de Sedlitz, en un mot, tous les médica-

mens délayans-adouciſſans, & légérement fondans, conviennent.

On ne peut trop inſiſter ſur les fondans végétaux, tels que les fruits mûrs.

Ils diſſolvent les ſels fixes répandus dans le ſang ; ils corrigent la bile âcre & réſineuſe qui domine dans les humeurs, & en facilitent l'évacuation.

Les ſels neutres réuſſiſſent à merveille ; ils déterminent une fonte de bile ; & ils dépurent la maſſe des humeurs, en même temps qu'ils rétabliſſent le calme dans le genre nerveux, en diſſolvant une bile tenace fixée dans les viſcères, & dominante dans le ſang.

Cette fonte doit être ſoutenue par les purgatifs que l'on donnera en petites doſes, & toujours avec des correctifs, tels que les gommeux & le ſucre de lait, dont l'action eſt néceſſaire pour défendre les nerfs de l'irritation que les purgatifs pourroient occaſionner.

Les purgatifs actifs deviennent mieux indiqués quand la bile noire commence à couler ; c'eſt alors que leur utilité eſt mar-

quée, & que l'on peut compter ſur une guériſon prochaine.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, mariée depuis peu, d'un tempérament exceſſivement bilieux, étoit ſujette, depuis quatre ou cinq ans, à des attaques de nerfs, dont les ſymptômes étoient allarmans. La famille de cette jeune perſonne avoit eſpéré que le mariage opéreroit ſa guériſon, & n'avoit employé juſque-là, que les moyens les plus ſimples pour arrêter les progrès d'une maladie dont on ne ſoupçonnoit pas la véritable cauſe.

Le calcul fut faux; le mariage ne guérit rien, & les attaques devinrent plus fortes & plus fréquentes: elles s'annonçoient par des bâillemens réitérés; les convulſions ſurvenoient alors bruſquement; elles agitoient tout le corps, & finiſſoient par laiſſer la malade dans une ſyncope qui duroit pluſieurs heures, & quelquefois un jour entier.

L'accès fini, la malade ne ſe plaignoit point; elle diſoit même ne reſſentir aucun

mal : mais ces secousses physiques avoient tellement ébranlé sa raison, qu'elle n'avoit plus aucune justesse dans les idées, ni décence dans les sentimens. Elle se livroit à des excès de haine & d'amour, qui n'annonçoient que trop l'agitation de ses sens, & le désordre de sa raison.

Tout ce qui lui devoit être le plus cher dans la nature, étoit devenu l'objet de sa haine; & ces tendres élans d'une ame délicate & sensible, qui l'attire doucement vers celui qui a mérité son choix, ne paroissoit en elle qu'un appétit grossier qui l'entraînoit rapidement vers le premier objet dont elle étoit frappée; souvent même son imagination séduite, lui choisissoit des fantômes auxquels elle se livroit dans le tumulte de ses sens.

Ces espèces de crises se répétoient plusieurs fois dans la journée, & laissoient constamment la malade dans un état de stupeur & d'accablement.

Les accidens physiques paroissoient beaucoup moins considérables que le désordre moral.

La

La malade ſe plaignoit quelquefois de tenſions fatigantes, mais peu douloureuſes, dans le bas-ventre. Les urines étoient claires & limpides; le pouls très-dur & plein, le regard étoit farouche & hardi; le viſage preſque toujours animé; l'appétit étoit foible, le ſommeil agité & ſouvent interrompu.

On avoit employé déja beaucoup de remèdes contre cette maladie, lorſque je fus conſulté.

Les bains tièdes, les bains froids, les douches avec l'eau à la glace, les ſaignées, les narcotiques & les véſicatoires, étoient les principaux remèdes que l'on avoit mis en uſage.

Après avoir réfléchi profondément ſur cette maladie, je me décidai à ſuivre une méthode de curation différente, & je me propoſai de remplir les trois indications ſuivantes.

La première, de dépurer la maſſe du ſang des humeurs bilieuſes exceſſivement âcres qui y dominoient.

La ſeconde, de détruire leur direction

ſur la matrice, & de donner des modifications plus heureuſes aux paſſions correſpondantes à ce viſcère.

La troiſième, de calmer la grande agitation de tout le genre nerveux.

J'employai, pour remplir la première indication, des poudres compoſées avec le ſucre de lait, le tartre vitriolé, & un peu de gomme arabique; la malade prenoit de cette poudre à petites doſes, mais ſouvent : je lui fis faire uſage en même temps de jus de piſſenlit, & d'une décoction de ſaponaire.

Pour remplir la ſeconde indication, j'employai des purgatifs à petites doſes, tous les deux ou trois jours : je les joignois à la poudre ci-deſſus.

J'employai encore le camphre combiné avec le nitre.

Pour ſuivre la troiſième indication, je fis prendre tous les jours à la malade, des bains de bouillons de tripes.

Après un mois d'uſage de ces remèdes combinés, les évacuations bilieuſes commencèrent à s'établir. Je les entretins avec

les mêmes remèdes, en y ajoutant le fiel de bœuf à hautes doses; après quinze jours de son usage, les évacuations devinrent noirâtres, se soutinrent pendant plus d'un mois de la même qualité, à l'exception des jours que je suspendois l'usage des purgatifs : à cette époque, elles devinrent jaunâtres. Je cherchai encore à les entretenir, en diminuant cependant la dose de tous les médicamens, & sur-tout des purgatifs.

La maladie avoit bien changé de face : les convulsions étoient absolument cessées; mais l'ame sembloit fixée dans un état d'étonnement qui avoit pris la place de tous les excès auxquels elle s'étoit livrée. Après quelques semaines, ses sentimens naturels se ranimèrent par degrés, & lui rendirent bientôt toute son énergie. Enfin la nature triompha, & rentra dans tous ses droits.

2°. Pour détruire les différens vices qui affectent la matrice :

Les saignées, les sétons, les ventouses, les vésicatoires & les cautères, sont les moyens sur lesquels on compte peut-être trop; ce n'est que dans des cas d'inflam-

mation, de fluxion ou d'engorgement considérable ſur ce viſcère, qu'il faut y avoir recours, comme dans celui où l'on craindroit les ulcères, les obſtructions, les skirhes, ou bien quand ces maux ſont déja formés: alors ces moyens peuvent convenir pour arrêter leurs progrès, en faiſant révulſion des humeurs, & en établiſſant une évacuation avantageuſe.

Le plus grand inconvénient des véſicatoires dans ces ſortes de maladies, c'eſt que les ſels âcres & cauſtiques des cantharides, étant diſſous dans le ſang, augmentent encore l'âcreté des humeurs, & ſur-tout leur impriment une tendance ſur des organes* qui ne ſont que trop diſpoſés à l'irritation.

Les vices que je viens de nommer ſont quelquefois la cauſe des affections nerveuſes hyſtériques; leur traitement eſt toujours fort difficile, & le ſuccès très-incertain. Les modifications auxquelles il eſt ſoumis, étant trop nombreuſes pour

* Je veux dire les organes de la génération.

établir & détailler les principes qui doivent les éclairer, nous ne pourrions nous livrer à ces recherches qu'en ſortant du plan que nous nous ſommes formé.

La grande irritabilité de la matrice, empêche ſouvent le flux menſtruel; & le ſéjour du ſang dans ce viſcère, occaſionne des convulſions hyſtériques auxquelles on remédiera par les moyens que nous avons indiqués.

Il arrive auſſi quelquefois qu'une conformation vicieuſe de la matrice, empêche l'évacuation périodique de ſe faire auſſi complétement qu'il eſt néceſſaire pour la ſanté : alors il faut avoir recours à des moyens chirurgicaux.

Il arrive ſouvent encore, & ſur-tout aux jeunes filles, quoique bien conſtituées, que leurs règles ſont incertaines; & quelquefois elles n'ont pas encore paru, quoique l'âge où elles devoient naturellement paroître ſoit déja paſſé. Les Auteurs qui ont traité du chloroſe, ont, pour la plupart, attribué ſa cauſe au developpement encore imparfait de la ma-

trice, & de tout l'individu ; regardant le flux menſtruel, comme le ſurplus & l'excédent des moyens que la nature emploie pour achever & entretenir ſon ouvrage. Sans vouloir contrarier ce ſyſtême, il faut avouer de bonne foi qu'on peut lui oppoſer les objections les plus fortes.

1°. Il a exiſté beaucoup de femmes qui ont eu pluſieurs enfans, qui ont joui de la meilleure ſanté, & qui n'ont jamais été réglées. J'en ai connu qui ne l'ont été que pendant le temps de leur groſſeſſe.

2°. Les plus délicates & les plus foibles ſont preſque toujours celles qui perdent plus abondamment.

Il me ſemble que la nature a toujours tenu une marche trop incertaine dans l'éruption des règles, pour que l'on puiſſe expliquer cette évacuation par quelques-unes de ſes lois générales.

Je crois donc qu'il eſt beaucoup plus naturel de chercher cette cauſe dans l'action même de la matrice, dans la conſtitution élémentaire des humeurs, dans l'impulſion du principe qui vivifiera ce viſ-

cère, & retardera ou changera ſa vitalité, à l'époque où la nature dirige toutes ſes forces ſur cet organe. Dans ces momens de criſe, ſi elle n'achève pas ſon travail, ſi ſes efforts ſont impuiſſans, ils préparent ſourdement le germe de toutes les maladies qui dans la ſuite affecteront ce viſcère, & dont l'influence s'étendra ſur tous les organes, & particulièrement ſur ceux dont la ſympathie eſt plus marquée avec la matrice.

OBSERVATION.

Une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, étoit attaquée depuis dix ans, d'une maladie dont la cauſe n'avoit pas été connue. Les ſymptômes de cette maladie étoient graves, & lui donnoient tout le caractère d'une maladie vaporeuſe hyſtérique.

Les ſpaſmes & les convulſions attaquoient ſucceſſivement différens organes extérieurs; les viſcères n'étoient point à l'abri de ces ſecouſſes: la région du bas-ventre ſembloit être le foyer où ſe for-

moient & s'entretenoient tous ces orages dans le genre nerveux.

La poitrine éprouvoit un ſerrement conſidérable ; les palpitations de cœur étoient fréquentes : il arrivoit très-ſouvent que le cou ſembloit reſſerré par une eſpèce de cordon.

La tête étoit affectée ; cet organe éprouvoit des ſueurs fréquentes & des douleurs très-aiguës ; les idées ſe troubloient, & la raiſon s'égaroit totalement : l'ame étoit alors livrée à beaucoup de déſordres qui annonçoient la grande agitation des ſens ; mais leur équilibre n'étoit pas plutôt rétabli, que l'ame rentroit dans ſon calme ordinaire, ayant perdu juſqu'à la conſcience de ſes propres erreurs.

Une ſueur générale annonçoit toujours la fin de ces criſes qui duroient des heures entières, & qui ſe répétoient irrégulièrement pluſieurs fois dans la ſemaine.

La malade étoit alors rendue à un état plus heureux, mais elle ne jouiſſoit pas d'une ſanté complète. Dans l'intervalle des grandes attaques, elle étoit toujours trou-

blée par des douleurs vagues, des friſſons irréguliers, des ſpaſmes dans différens organes, & une douleur cuiſante conſtamment fixée ſur la matrice.

Le traitement que l'on avoit mis en uſage contre cette maladie, annonçoit qu'on la regardoit comme occaſionnée par un ulcère à la matrice ; on avoit, en conſéquence, employé beaucoup de ſaignées dans le principe : elles n'eurent pas plus de ſuccès que tous les autres remèdes dont on uſa dans la ſuite.

Enfin, après un très-long uſage de remèdes, je fus appelé pour voir cette femme. Après l'avoir bien examinée, & réfléchi ſur toutes les circonſtances de ſa maladie, je vis clairement qu'elle étoit produite par un vice du ſang, qui s'étoit jetté ſur les nerfs de la matrice.

Je cherchai à m'inſtruire de ſa nature ; mais toutes les queſtions que je pus faire à la malade, ne m'apprirent rien.

Dans cette obſcurité, j'ordonnai des remèdes dépuratifs & inciſifs, afin de déplacer le vice qui affectoit la matrice,

& de juger de ſa nature par ſes effets & ſa direction.

Les remèdes que je mis en uſage furent la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie, les préparations de fer, du jus de creſſon, & quelques doſes légères de quinquina.

Ces moyens me réuſſirent: après trois ſemaines, ou à peu près, la malade ſe plaignit de douleurs dans les jambes; je les fis mettre auſſi-tôt dans l'eau tiède, & après quelques jours, les articulations des pieds rougirent & ſe gonflèrent.

Les douleurs dans le bas-ventre ſe calmèrent, les criſes diminuèrent, & tous les accidens qui les précédoient ſuivirent la même marche.

Eclairé alors ſur la nature de la maladie, mais craignant de ne pouvoir fixer ſur les extrémités un vice qui avoit établi depuis long-temps ſon ſiège dans les viſcères, je me décidai à faire appliquer deux larges véſicatoires aux jambes, afin de changer le foyer de cette maladie, & de l'épuiſer par une évacuation ſalutaire.

J'interrompis à cette époque tous les remèdes internes, excepté le quinquina que je continuai à des doses très-légéres.

Après deux mois de l'effet des vésicatoires, je les supprimai, tous les symptômes de la maladie ayant été détruits successivement, & la malade ayant recouvré une tranquillité d'ame qu'elle avoit perdue depuis long-temps.

3°. La sensibilité générale des nerfs est portée à son plus haut degré d'énergie, dans l'affection hystérique. La grande sympathie de la matrice avec les nerfs de presque tous les organes les plus essentiels à la vie, les dispose à une irritabilité toujours prochaine, & à des commotions qui portent le trouble & le désordre dans leurs fonctions.

Les causes les plus légères y donnent lieu, sur-tout quand les femmes sont dans les jours destinés à l'évacuation menstruelle. Les suppressions sont très-faciles dans ce genre de maladie vaporeuse, & les désordres qui peuvent les suivre sont sans nombre. Les fluxions, las inflamma-

tions des viſcères, le clou hyſtérique, les vomiſſemens, les douleurs des reins, les convulſions, les ſyncopes, &c. ſont les maux que peuvent produire ces ſuppreſſions accidentelles.

Il n'eſt pas facile de remédier à tous ces accidens, & on ne peut le faire qu'en rétabliſſant l'équilibre qui a été rompu dans la ſenſibilité des nerfs, & dans le mouvement des fluides ; ce moyen ramènera certainemeut l'évacuation ſupprimée, & détruira ſes mauvais effets.

Rien ne réuſſit mieux dans ces ſortes d'accidens que les remèdes irritans, qu'il faut toujours appliquer dans les organes éloignés de ceux où ſe fait ſentir la concentration des mouvemens d'irritation, afin de faire révulſion de ces mêmes mouvemens, pour rétablir l'harmonie dans la direction des forces motrices & ſenſitives.

La ſaignée, que l'on emploie ſi ſouvent dans ces ſortes d'accidens, ne peut réuſſir que dans un petit nombre de cas. Par exemple, elle peut être employée, ſuivant les lois de la dérivation ou de la révulſion,

pour empêcher la rapidité des mouvemens du ſang qui ſe porte ſur quelque organe eſſentiel à la vie.

En diminuant la quantité de ce fluide, on en peut empêcher les directions nuiſibles quand on craint l'inflammation ; mais le ſoulagement qu'elle procure eſt de peu de durée : elle diminue beaucoup les forces du principe de la vie ; mais elle lui imprime rarement des directions plus avantageuſes pour l'économie animale *.

Les lavemens âcres, les demi-bains, les frictions avec la teinture de cantharides, les ligatures, les ventouſes ſcarifiées, les véſicatoires, ſont des moyens de révulſion bien plus ſûrs, & que l'on ne peut employer trop tôt dans les cas extrêmes.

Le déſordre qui règne dans les idées, dans la mémoire & même dans la raiſon, annonce aſſez la léſion des organes des ſens, & ſur-tout du cerveau ; mais le vice

* J'ai vu la ſaignée du bras, dans une ſuppreſſion, être ſuivie très-promptement d'une fluxion inflammatoire à la poitrine, qui fut très-grave.

qui paroît dans les nerfs de ce viſcère, eſt plutôt produit par la ſympathie de la matrice, qu'il n'eſt eſſentiel au cerveau.

Les moyens de le traiter rentrent donc dans le ſyſtême général du traitement des vapeurs hyſtériques; mais ils exigeront quelques modifications, ſi les nerfs du cerveau ſont primitivement affectés: modifications qui doivent être peu conſidérables, puiſque le vice qui aura porté le trouble dans la ſenſibilité des nerfs du cerveau, eſt, ſans doute, le même que celui qui aura détruit l'harmonie dans les mouvemens de la matrice.

OBSERVATION.

Une femme d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux-mélancolique, parvenue à l'époque du temps critique, étoit en proie depuis pluſieurs années à preſque tous les accidens que peut produire l'état nerveux-hyſtérique.

On lui avoit donné peu de remèdes; ſon état avoit toujours été enviſagé comme

l'effet préliminaire de la cessation des règles.

Les spasmes, les convulsions, les syncopes avoient souvent lieu, & elle restoit alors sans sentiment des journées entières.

Il régnoit une mobilité extrême dans tout le genre nerveux : le plus léger mouvement l'effrayoit ; l'appétit étoit très-irrégulier, le sommeil souvent interompu, les forces presque anéanties ; les coliques étoient fréquentes, les vents habituels, le pouls presque toujours serré & inégal.

Le moral étoit encore plus affecté que le physique, & la raison le plus souvent sans effet : l'étonnement ou la stupeur caractérisoit son état habituel ; enfin toutes ses facultés morales étoient dans un si grand désordre, qu'elle étoit absolument nulle dans la société, quand elle n'en étoit pas le fléau.

J'envisagei la cause de ces différens accidens, comme tenant profondément à sa constitution ; & je me persuadai qu'une bile très-âcre & alkaline abondoit dans

la maſſe des humeurs, & que leur pente étant plus décidée du côté de la matrice que de tout autre, avoit vicié la ſenſibilité de ce viſcère, & par ſympathie, détruit l'harmonie des mouvemens des nerfs du cerveau.

Je me décidai en conſéquence à employer conſtamment les moyens qui pouvoient changer la nature des humeurs, & en même temps leur direction ſur la matrice : cette ſeconde indication étoit d'autant plus eſſentielle à ſuivre, qu'à l'époque du temps critique, ce viſcère ne ſauroit être trop défendu contre l'action des humeurs.

Pour remplir cette double indication, je mis la malade à un régime abſolument végétal, lui faiſant faire uſage de beaucoup de fruits : une bière blanche très-légère étoit ſa boiſſon ordinaire : le jus de piſſenlit fut à peu près le ſeul remède dont elle fit uſage, à l'exception des eaux de Sedlitz, dont elle prenoit très-ſouvent, ou bien de l'eau de Vals ; c'étoit ainſi que je la purgeois : ces ſeuls moyens lui firent rendre

rendre des quantités énormes de bile noire; & après quelques mois de traitement, la conſtitution phyſique & morale a repris toute ſa force & ſon énergie.

Les affections de l'ame, les paſſions les plus violentes tiennent de près à ce genre de maladies nerveuſes; elles occaſionnent ſouvent les plus grands déſordres, & fourniſſent l'indication principale, pour établir une méthode ſage de curation: elles ſont quelquefois portées à un ſi haut degré, chez les femmes attaquées de vapeurs hyſtériques, qu'elles entraînent ſouvent les plus ſages & les plus honnêtes dans les écarts les plus codamnables.

S'il paroît un inſtant de calme, au milieu de ces affreuſes tempêtes, c'eſt alors que la vertu recueille toutes ſes forces, pour leur tenir tête quand elles ſurviennent. De combien d'efforts n'a-t-elle pas beſoin contre un tempérament fougueux, contre le ſoulèvement des ſens? La raiſon, il eſt vrai, doit venir à ſon ſecours; mais ſouvent auſſi elle eſt enchaînée par les paſſions qu'elle devoit maîtriſer. Si, dans

une circonſtance auſſi critique, des livres auſtères & de ſages conſeils ſont néceſſaires à une femme, en la rappelant à ſes devoirs par tous les moyens que peuvent ſuggérer la morale & la religion; il eſt également indiſpenſable de recourir aux Médecins, qui trouveront dans leur art les moyens de modérer ces paſſions fougueuſes qui la troublent, & de raméner le calme dans la nature, & la ſérénité dans l'ame. L'équilibre une fois rétabli entre le phyſique & le moral, la raiſon reprendra l'empire ſur les ſens, & la guériſon ſera parfaite.

Mais pour y parvenir, il eſt néceſſaire que les Moraliſtes & les Médecins ſoient d'accord, & qu'ils établiſſent des bornes qui doivent marquer à chacun d'eux ſon domaine.

L'union intime que le Créateur a établie entre les deux ſubſtances qui conſtituent l'homme, exige des réflexions & une étude approfondie, afin de ne pas trop s'écarter des vues de la nature; elle a des droits qu'elle réclame quelquefois avec force;

& c'eſt alors qu'il faut abandonner les paſſions à leur élan naturel, mais en dirigeant ſagement leurs efforts, & pour les enchaîner par le plus ſaint & le plus reſpectable de tous les nœuds.

L'ame voudroit-elle ſe détacher des ſens ; au moment où elle veut leur échapper, elle reconnoît la foibleſſe de ſes efforts, & ſe voit forcée de rentrer en commerce avec eux. C'eſt dans l'harmonie parfaite de l'ame & du corps que conſiſte la ſanté, ce bien ſi précieux à l'humanité.

J'ai ſouvent vu arriver de très-grands déſordres, pour avoir négligé de ſe conformer aux vues que je viens d'indiquer ; & c'eſt ſur-tout chez les femmes, dont l'imagination eſt facile à s'enflammer, par l'agacement qu'éprouvent leurs nerfs, que ces ſortes d'accidens ſont plus fréquens. Si la cauſe qui irrite leurs nerfs ſe porte ſur la matrice, elle excite les paſſions qui correſpondent à cet organe, de même qu'en ſe dirigeant ſur l'eſtomac, elle excite cet appétit exceſſif que l'on nomme faim canine.

Les calmans les plus énergiques, les bains, le camphre, le nénuphar, l'opium combiné avec le nitre, ſont les moyens que l'on doit employer les premiers, afin de calmer l'efferveſcence du ſang.

Le traitement doit être continué avec la combinaiſon des mêmes moyens, & l'emploi de ceux que nous avons preſcrits ci-deſſus, ſans négliger les ſecours moraux dont l'ame a beſoin pour moins préſenter d'oppoſition aux agens phyſiques qui doivent la rendre à des affections plus heureuſes.



SECTION TROISIÈME.

Des Maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

Cette eſpèce d'affection nerveuſe, eſt la plus commune. On peut lui aſſigner différentes cauſes, les unes éloignées, les autres occaſionnelles, d'autres enfin immédiates.

Parmi les premières, on peut compter un tempérament ſanguin, flegmatique, les affections profondes de l'ame, des paſſions malheureuſes, une longue ſuite de contrariétés, une vie molle & voluptueuſe, le défaut d'exercice, l'air épais que l'on reſpire dans les grandes villes, des ſaignées répétées, des jouiſſances amoureuſes trop multipliées, des groſſeſſes fatigantes, des couches laborieuſes, & les longs & pénibles traitemens qu'exigent ſouvent leurs ſuites, &c.

Les cauſes occaſionnelles ſont, la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, le vice de la tranſpiration inſenſible, la dégénération des humeurs.

La cauſe immédiate, eſt la diſtribution vicieuſe du principe de la vie dans différens organes, & le défaut d'équilibre dans leurs mouvemens *.

L'influence des paſſions de l'ame eſt aſſez prouvée par les déſordres qu'elles produiſent dans la conſtitution phyſique ; je crois inutile de rien ajouter à ce que j'ai dit à ce ſujet : on ne peut douter des ravages qu'elles produiſent, & l'expérience nous prouve que les femmes en reçoivent des commotions beaucoup plus vives. C'eſt dans le ſilence d'une vie tranquille & retirée, qu'elles ont le plus d'activité. L'ame conſtamment iſolée en elle-même, & privée de l'expanſion que produiroient des objets environnans, ſe replie & ſe déploie ſur un même genre d'actions, qui en reçoivent le plus haut degré d'énergie **.

* C'eſt dans cette eſpèce de maladie vaporeuſe que l'on obſerve une foibleſſe d'organes plus marquée, & une ſenſibilité plus grande dans l'ame.

** On pourroit ranger, je penſe, dans cette claſſe de maladies nerveuſes, le *splenn* des Anglois, cette mélancolie qui les fait périr d'une fièvre lente nerveuſe.

La fixité des idées imprime aux nerfs une action beaucoup plus forte & plus long-temps soutenue. L'organe immédiat de la pensée, en est plus profondément affecté. Il en résulte pour l'ame une disposition toujours prochaine à recevoir, à la moindre occasion, l'impulsion des mêmes idées, &, par conséquent, propre à mettre en jeu la sensibilité, & à rétablir la même série de mouvemens dans les nerfs, & le même désordre dans l'ame.

Si les femmes éprouvent des chagrins, leur imagination en est plus vivement tourmentée que celle des hommes, & produit

---

La situation de leur pays au milieu des eaux, la constitution de leur gouvernement, qui donne à tous les esprits la faculté de s'exercer sur des matières qui excitent & exhaltent les passions; l'usage du charbon de terre qui laisse évaporer une fumée épaisse & huileuse; toutes ces causes réunies doivent supprimer la transpiration, donner à leurs fluides un caractère de fixité, & rendre cette maladie plus commune parmi eux. A ces causes, ajoutez les liqueurs fortes, plus en vogue en Angleterre que par-tout ailleurs. Les distractions de l'esprit, les bains, les voyages, en guérissant cette maladie, répandent un nouveau jour sur sa cause.

d'autant plus de déſordres dans les mouvemens organiques, que les peines qu'elles auront à ſoutenir ſeront plus graves, & leurs corps plus délicatement conſtitués.

L'habitude du café au lait, & de toutes les boiſſons aqueuſes, eſt très-pernicieuſe aux femmes, & ſur-tout à celles qui vivent dans les grandes villes : ces eſpèces de breuvages relâchent les nerfs de l'eſtomac, affoibliſſent les ſucs digeſtifs, & préparent une longue ſuite de mauvaiſes digeſtions, qui détruiſent inſenſiblement la conſtitution, & multiplient les affections nerveuſes. Ces accidens ſont plus fréquens dans Paris, où l'on eſt toujours enveloppé d'un air épais, qui pénètre le ſang de molécules peu élaſtiques, & trop hétérogènes à ſes principes élémentaires, pour ne pas détruire l'harmonie conſtitutive du ſyſtême vaſculaire.

Symptômes des maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & degénération des humeurs.

ON remarque ordinairement dans ces

ſortes d'affections nerveuſes, un abattement, un découragement d'eſprit conſidérables ; une apathie pour le plaiſir, un ennui, un dégoût marqué de tout ce que l'on poſsède * ; une crainte affreuſe de la mort. On eſt ſans ceſſe tourmenté par de nouveaux deſirs, dont l'accompliſſement amène bientôt de nouveaux dégoûts.

On éprouve des langueurs, des foibleſſes, des reſſerremens de poitrine, des laſſitudes dans les membres, des douleurs vagues, des maux à la tête après le dîner ; la digeſtion eſt ſouvent troublée ou retardée, le ſang ſe porte à la tête ; on éprouve beaucoup de chaleur dans cet organe ; les fluxions ſont fréquentes, les maux d'eſtomac preſqu'habituels, les périodes mal réglées, & les fleurs-blanches très-communes ; des refroidiſſemens dans les entrailles, des friſſons irréguliers, des coliques ; le ventre fait mal ſes fonctions. Les maux de

* Le dégoût de ce qui eſt en notre pouvoir, ſouvent annonce le regret de ne pouvoir obtenir ce que nous deſirons.

reins ſont fréquens ; les urines ſont claires & peu cuites : en un mot, toutes les excrétions annoncent une nature foible & languiſſante, un ſang mal digéré, & dont les principes abondent en parties muqueuſes & flegmatiques. Les ſpaſmes, les convulſions ſont très-fréquentes, mais peu conſidérables ; la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, & ſur-tout la foibleſſe conſtitutive des tempéramens auxquels correſpond cette ſorte de maladie nerveuſe, en ſont la cauſe.

Voilà les principaux ſymptômes qui caractériſent ce genre de vapeurs ; les cauſes qui les produiſent, tiennent preſque toutes aux affections de l'ame.

L'abattement, le découragement de l'eſprit, ſont produits par des ſacrifices contraires à nos inclinations. Ils affectent l'ame au point qu'elle ne trouve plus de reſſource en elle-même pour ſortir de cet abattement ; le tempérament s'épuiſe ſous les efforts impuiſſans qu'elle fait pour s'affranchir de ces entraves. Un nuage de mélancolie ſe répand ſur toutes ſes opérations :

la conſtitution en eſt altérée, & inſenſiblement détruite.

Les foibleſſes & les langueurs tiennent à l'atonie de toute la conſtitution.

Les douleurs vagues ſont ſouvent occaſionnées par des vents; mais elles ſont quelquefois produites par des *raptus* d'humeurs ſur quelqu'organe, ou des irritations nerveuſes ſympathiques.

Les douleurs à la tête, l'ardeur & les couleurs vives dont ſe peint le viſage, ſont l'effet de la preſſion mécanique de l'eſtomac ſur l'aorte deſcendante, ou de l'irritation des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, pendant le travail de la digeſtion; quand ces organes ſouffrent, ils produiſent par ſympathie des ſenſations analogues dans d'autres organes.

Les fluxions dépendent toujours d'une atonie générale ou particulière.

Les fleurs-blanches reconnoiſſent la même cauſe, avec une dégénération muqueuſe du ſang.

Traitement des maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

Le traitement de cette maladie doit être conſidéré ſous trois points de vue.

Le premier, ſur les affections graves, & les paſſions fortement inhérentes à l'ame.

Le deuxième, ſur l'état d'atonie & de mobilité dominante dans toute la conſtitution, & ſur leurs rapports avec la dégénération des humeurs.

Le troiſième eſt de combattre la détermination très-fréquente & très-facile, par les cauſes les plus légères, ſoit de congeſtion des humeurs, ſoit de contraction des mouvemens nerveux ſur l'origine des nerfs.

1°. Nous ne connoiſſons pas de moyens ſûrs pour changer l'ordre des affections de l'ame. La raiſon ſeule peut s'oppoſer aux fortes paſſions, &, nous éclairant ſur les maux qui marchent à la ſuite des excès dans leſquels elles nous entraînent, elle peut faire naître en nous le deſir violent

de nous y soustraire. C'est ainsi qu'il est possible de guérir une passion par une autre passion, puisque l'accroissement de l'une ne peut être qu'en raison inverse de la diminutiou de l'autre. Cet art étoit celui des Stoïciens ; mais il ne fait souvent que substituer un vice à un autre vice, tant il est difficile que la raison exerce un empire absolu sur les passions !

Les observations suivantes prouvent combien les affections de l'ame ont de pouvoir sur les mouvemens matériels, & avec quelle rapidité elles peuvent changer leurs directions.

Ire OBSERVATION.

Une jeune Beauté renfermée dans le sérail du Grand-Seigneur, fut frappée, en bâillant, d'une attaque de catalepsie, comme d'un coup de foudre. On employa en vain tous les moyens que la Médecine a inventés pour guérir cette affreuse maladie ; les vésicatoires, les ventouses scarifiées, le feu même ne furent point épargnés. Enfin, au bout de deux journées de

cette cruelle ſituation, le Médecin du Sultan imagina qu'un remède moral produiroit un effet plus heureux que tous les remèdes phyſiques : mais pour le tenter, il falloit auparavant raſſurer l'imagination du Sultan, & lui perſuader qu'on ne pourroit réuſſir à guérir ſa favorite qu'en allarmant ſa pudeur. Le Sultan ayant conſenti à la témérité apparente, d'où dépendoit la guériſon, le Médecin feignit de porter une main hardie ſous la robe de la Sultane : la préſence du Sultan ajoutant encore à l'étonnement où elle fut jetée par une pareille ſcène, elle recouvra au même inſtant la ſanté.

IIe OBSERVATION.

On trouve dans *Tulpius* une obſervation analogue. Une Demoiſelle, qui avoit été promiſe en mariage à un jeune homme qui lui plaiſoit beaucoup, fut attaquée ſubitement de catalepſie; quand on lui apprit que ſon mariage étoit rompu. En vain on employa toutes ſortes de remèdes pour faire ceſſer ce cruel état. Enfin, au bout

de vingt-quatre heures on lui fit entendre, par le moyen d'un grand bruit, qu'elle seroit mariée; cette heureuse nouvelle lui rendit subitement la santé.

IIIe OBSERVATION.

Kau Boerhaave a guéri, dans l'hôpital de Harlem, plusieurs enfans attaqués d'épilepsie, en leur causant une très-grande frayeur. Tous les remèdes avoient manqué leur effet : il imagina de leur dire que rien n'ayant pu les guérir, il ne savoit plus qu'un moyen, qui étoit de brûler avec un fer rouge, le premier qui auroit une attaque : ayant fait préparer à leurs yeux l'appareil nécessaire, il produisit une si grande révolution sur ces enfans, qu'ils furent tous guéris radicalement, à l'exception d'un seul qui mourut à l'instant.

On ne peut pas plus conseiller la gaieté que la tristesse ; l'une & l'autre tiennent à un principe de sensibilité physique, dont les modifications nous sont tout-à-fait inconnues ; mais on peut bien conseiller aux femmes vaporeuses d'occuper leur esprit à

des lectures légères & agréables, d'éviter toutes celles dont les sujets sont sérieux, & qui exigent trop de contention d'esprit. Elles ne doivent s'arrêter fixement sur aucune idée. Il est important pour elles de chercher, dans une société douce & facile, une perpétuité de distractions. Qu'elles craignent sur-tout de prendre un intérêt trop vif aux choses environnantes.

L'exercice est très-avantageux, pris en voiture, & sur-tout à cheval ; il fortifie sans avoir l'inconvénient de fatiguer : les légers mouvemens d'oscillation qu'il produit dans tout le bas-ventre, occasionnent une circulation plus facile dans ses organes, & une atténuation plus parfaite des humeurs.

L'utilité de ce genre d'exercice est encore démontrée par l'expérience, & paroît dépendre de ce que l'ordre des mouvemens qu'il introduit dans tout le corps, est très-propre à affoiblir l'alternative vicieuse d'agitation & de calme, de chaud & de froid, que les femmes vaporeuses éprouvent

éprouvent après leurs repas, & à certaines heures de la journée.

Nous ne pouvons pas douter que la variété des objets qui se présentent à nos yeux, dans une promenade à cheval, ne change le mode des idées. Plus les mouvemens du corps sont rapides & variés, plus l'ame a peine à fixer son attention; elle ne reçoit plus que des idées fugitives, dont l'impression ne peut être durable. En partageant aussi ces sensations, on affoiblit les idées auxquelles elle se livroit, avec une imprudence funeste, mais malgré elle *.

L'opium peut être employé contre les idées sombres & inquiétantes; son impression sur les nerfs fixe leur mobilité, & empêche le retour des mêmes mouvemens à leur origine, à l'occasion desquels se renouveloient sans doute les mêmes idées de tristesse.

* Rien n'est plus contraire aux personnes qui sont portées à se livrer à une même idée, que le désœuvrement & l'inaction : elles ne peuvent éviter avec trop de soin l'abandon à elles-mêmes.

On a reconnu auſſi au ſafran la propriété de diſſiper les nuages de la mélancolie ; mais, ce qui n'eſt pas facile à détruire, c'eſt cette impreſſion forte que produiſent conſtamment les mêmes objets ſur les nerfs, & les ſenſations fâcheuſes que l'ame en reçoit.

J'ai connu une femme qui ne pouvoit appercevoir un chat, ni ſe trouver dans la même chambre (même ne le voyant pas) ſans avoir des convulſions & perdre totalement l'uſage de ſes ſens, juſqu'à ce que l'animal fût ſorti.

La vue d'une pêche occaſionnoit à peu près les mêmes accidens à une femme vaporeuſe que j'ai connue.

La rencontre d'un Capucin donnoit des terreurs, qui alloient juſqu'à la défaillance, à un Officier qui avoit fait ſes preuves de bravoure dans pluſieurs brtailles.

J'ai vu une femme, dans une maladie aiguë, très-longue & très-orageuſe, qui, ſur la fin de cette maladie, rêvoit toutes les nuits qu'un grand fantôme étoit au pied de ſon lit, & tout exprès pour l'entraîner

dans un précipice qui étoit à côté d'elle : elle ſe réveilloit dans une agitation affreuſe ; & ſa garde, qui ne la quittoit point, avoit beaucoup de peine à la calmer. Mais, ce qui m'a toujours paru très-ſingulier & inexplicable, c'eſt que toutes les fois qu'une perſonne de la maiſon, qui lui étoit attachée par la plus étroite amitié, étoit dans ſa chambre, elle repoſoit d'un ſommeil tranquille, ſans être effrayée par la vue d'aucun fantôme. Lors même que cette perſonne étoit dans ſa chambre ſans qu'elle le ſût, elle jouiſſoit de la même tranquillité.

2°. Pour détruire l'atonie dominante dans toute la conſtitution, les premiers remèdes ſont ſans doute les analeptiques, combinés avec les toniques ou les amers ; les préparations de fer, les teintures ſpiritueuſes, les huiles eſſentielles ; les eaux de Spa, de Barège, de Balaruc, coupées avec le lait ; le bon vin vieux ; l'eau à la glace & les bains froids.

Les analeptiques, dans une conſtitution épuiſée, donnent à l'eſtomac une tâche à

remplir au deſſus de ſes forces, s'ils ne ſont combinés avec les amers : c'eſt toujours ſur le degré de force de l'eſtomac, & ſur-tout ſur la nature des ſucs digeſtifs, que l'on doit meſurer la doſe & la qualité des alimens. La réparation ou l'entretien auxquels ils ſont deſtinés, ſont certainement incomplets, ſi l'on ne ſuit pas ce principe.

Parmi les amers, le fiel de bœuf, l'écorce d'orange amère, la racine de gentiane, les ſommités d'abſynthe & de centaurée, la camomille romaine, les feuilles d'oranger, le quinquina, ſont ceux qui réuſſiſſent le plus conſtamment. Ces remèdes fortifient les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, les diſpoſent à la ſenſibilité d'une manière plus heureuſe. Ils font d'autant plus de bien, que ſouvent les nerfs de ces organes ſont les plus affectés. Ils ont encore l'avantage de produire des digeſtions qui rétabliſſent inſenſiblement l'équilibre dans la maſſe du ſang, en y portant un chyle mieux élaboré; les humeurs muqueuſes & flegmatiques ſont changées par le même moyen.

Si ces ſubſtances échauffent trop, il faut les incorporer avec les gommeux, les extraits de plantes nitreuſes, ou y joindre des acides végétaux, même les minéraux: l'élixir de vitriol convient beaucoup dans ce cas.

Les préparations de fer ont la vertu fortifiante au plus haut degré : *Sydenham* préféroit la limaille de ce métal. Elle produit ſouvent de l'agitation dans les tempéramens très-irritables ; c'eſt pourquoi il y joignoit ſon *laudanum* liquide.

Les eaux minérales ferrugineuſes ſont d'un uſage très-heureux.

Le quinquina eſt le premier des remèdes toniques & fortifians ; c'eſt celui qui échauffe le moins, & dont l'uſage eſt le plus généralement reconnu pour accroître d'une manière durable les forces de toute la conſtitution ; il rend aux fibres muſculaires leur *tenor mediocris & conſtans.*

C'eſt ſans doute cette vertu qui le rend propre à combattre avec tant de ſuccès toutes les maladies dont la marche eſt marquée par des retours périodiques.

Les teintures ſpiritueuſes, les huiles & les baumes eſſentiels, ne conviennent pas dans tous les cas ; ils ne ſont utiles que quand il y a réſolution des forces dans les organes précordiaux ; ils rappellent la vie dans ces organes, & y rétabliſſent l'équilibre, en faiſant révulſion des forces concentrées dans des parties éloignées. Si l'atonie eſt générale, il faut éviter l'uſage de ces remèdes ; ils aggravent la foibleſſe conſtitutive, & laiſſent moins de reſſources pour y remédier.

Les eaux de Spa, de Barège, de Balaruc, ſont des toniques appropriés ; mais il faut en interrompre l'uſage quand ils portent les humeurs à la tête. M. Tiſſot a obſervé qu'elles enivroient quand on les prenoit mal-à-propos *.

---

* Cette ivreſſe doit être attribuée au gaz qui ſe détache de ces eaux, & qui ſe porte à la tête, comme celui du vin de Champagne. C'eſt ce gaz qui donne la vertu à la plupart des eaux minérales, par la volatilité que le tranſport fait ſouvent évaporer. C'eſt ce gaz enfin que l'on n'imitera jamais dans les fabriques d'eaux minérales artificielles.

Le bon vin eſt très-propre pour fortifier l'eſtomac ; mais M. Whytt remarque qu'il faut le prendre à jeun : il produit, dit-il, un effet plus marqué ; il facilite les opérations de l'eſprit, il diſpoſe l'eſtomac à de bonnes digeſtions, il communique une force expanſive dans tout le corps, dont l'effet ſe reſſent à l'inſtant ; enfin il peut tenir lieu de quinquina aux enfans, aux perſonnes d'un tempérament foible : mais le remède de M. Whytt, excellent en Angleterre, réuſſiroit moins généralement dans les climats tempérés, & produiroit, dans les pays chauds, un effet contraire à l'intention du Médecin.

L'eau à la glace eſt un tonique très-ſûr, & dont l'effet eſt reconnu dans les maladies aiguës comme dans les maladies chroniques ; mais c'eſt un ſtimulant trop actif, quand les nerfs ſont diſpoſés à une irritabilité trop prompte.

Le bain froid eſt le fortifiant le plus actif ; il agit ſur tout le ſyſtême vaſculaire & nerveux extérieur, avec une activité très-prompte, & communique de proche

en proche, une force tonique dans les vaiſſeaux, qui ſouvent porte le ſang à la tête, à la poitrine ou ſur d'autres organes inférieurs avec impétuoſité; mais on peut prévenir ces accidens en ſe faiſant faire ſur tout le corps, des frictions avec des linges imbibés d'eau-de-vie de lavande, ou bien en ſe livrant à l'exercice à l'inſtant même qu'on ſort du bain.

L'exercice eſt très-eſſentiel pour augmenter les forces, & faciliter les digeſtions; les frictions ſur les extrémités & ſur l'épine du dos, faites avec des linges ou des flanelles impregnés de vapeurs aromatiques, peuvent fortifier & ſuppléer à l'exercice *.

Les rapports entre les différentes dégénérations des humeurs, & l'état d'atonie & de mobilité dominante qu'elles amènent lentement dans toute la conſtitution, eſt ſubordonné à la nature, & au degré de la

* C'eſt pour ſuppléer à cet exercice que les Indiens indolens ſe font frotter & maſſer tout le corps par leurs eſclaves.

dégénération des humeurs ; & ce n'eſt qu'en entrant dans un détail profond ſur chaque vice en particulier, que l'on peut calculer ſon influence ſur les mouvemens vicieux des nerfs.

Trois obſervations que je vais rapporter ſuffiront pour prouver combien la dégénération des humeurs influe ſur le ſyſtême nerveux, & combien il faut s'éloigner quelquefois du traitement des maladies nerveuſes en général, pour détruire la cauſe qui les produit.

Ire OBSERVATION.

Une Demoiſelle de trente ans, ou à peu près, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au couvent, étoit ſujette, depuis long-temps, à des fièvres bilieuſes qui étoient accompagnées de ſpaſmes & de contractions nerveuſes générales. Les convulſions annonçoient chaque redoublement de cette fièvre, dont la marche étoit ſemblable à celle des fièvres bilieuſes ordinaires ; elle ſe terminoit par des évacuations bilieuſes très-abondantes.

Je la traitai d'une de ces fièvres, en lui faiſant prendre de l'orengeade pour boiſſon ordinaire, & du nitre avec la crême de tartre, à petites doſes, mais ſouvent répétées : la fièvre finit, mais les ſpaſmes & les contractions nerveuſes ne furent que peu diminuées : une foibleſſe générale accabloit la malade, une profonde mélancolie la dominoit ; elle avoit preſque toujours mal à la tête, un dégoût habituel, un fréquent mal de gorge, une ſoif continuelle. Je m'apperçus qu'elle avoit la bouche en mauvais état ; elle étoit très-échauffée, & ſes gencives étoient gonflées & livides. Quelques taches violettes qui parurent au cou, achevèrent de me convaincre qu'un vice ſcorbutique * étoit la cauſe de la maladie nerveuſe.

Je la traitai en conſéquence ; elle prit le

---

* Le vice ſcorbutique n'eſt peut-être qu'une dégénération alkaline de la bile. Ce ſyſtême ne ſeroit pas facile à prouver ; mais on pourroit au moins démontrer que les tempéramens bilieux ſont plus ſujets à cette maladie, & qu'ils en éprouvent des effets bien plus rapides.

jus des plantes anti-ſcorbutiques, & la décoction des bourgeons de ſapin de Ruſſie; je lui ordonnai un régime abſolument végétal, & elle fut radicalement guérie. Les ſymptômes vaporeux diminuèrent en proportion des ſymptômes ſcorbutiques; la mélancolie ſe diſſipa, & l'ame fut débarraſſée des idées noires qui l'avoient ſi longtemps fatiguée.

IIe OBSERVATION.

Une Demoiſelle de cinquante-huit à ſoixante ans, d'un tempérament bilieux, éprouvoit depuis plus de douze ans des douleurs très-vives qui ſe faiſoient reſſentir dans preſque tout le corps, mais ſur-tout dans les extrémités inférieures & à la tête; des taches ſcorbutiques avoient ſouvent paru pendant ce laps de temps, les foibleſſes & les ſyncopes étoient fréquentes; l'appétit étoit foible, les digeſtions pénibles; les vents la fatiguoient beaucoup, le ventre étoit très-ſerré. Depuis à peu près ſix mois, les extrémités inférieures étoient abſolument paralyſées; la vie ſembloit can-

tonnée dans les viſcères, & n'avoir que peu d'activité & de développement.

La malade étoit dans cet état, lorſque je fus appelé : depuis dix ans elle avoit pris des remèdes dépuratifs à-peu-près de toute eſpèce, & ſur-tout des anti-ſcorbutiques. Le peu de ſuccès que ces derniers avoient eu ne me découragea point, étant dans la certitude que le vice ſcorbutique avoit produit les déſordres nerveux & les autres ſymptômes. Je me décidai à l'uſage des mêmes moyens : je preſcrivis un régime végétal ; & pendant deux mois entiers, j'employai la plus grande partie des anti-ſcorbutiques, avec autant de ſoin & de combinaiſon qu'il me fut poſſible. J'eus la douleur de les voir échouer tous ; ils n'avoient pas même ſuſpendu le progrès de la maladie : je la crus alors au deſſus des reſſources de l'art ; cependant le deſir de ſoulager cette pauvre malade, plutôt que l'eſpoir de la guérir, m'empêcha de l'abandonner ; & ayant ſupprimé tous les remèdes ci-deſſus, dont je n'avois que trop reconnu l'inutilité, je lui recommandai de boire de

l'eau saturée d'air fixe : elle suivit mon conseil, & quelques jours après elle se sentit un peu mieux ; je l'engageai à continuer, & même à en prendre trois lavemens par jour ; le mieux se soutint, & s'accrut au point qu'en trois mois elle fut radicalement guérie.

Je lui fis continuer encore trois mois après être guérie, le même remède, & l'ai fort engagée à en prendre de temps en temps par reconnoissance.

IIIe. OBSERVATION.

Une Dame d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament flegmatique, ayant passé, depuis dix ou douze ans, le temps critique, étoit attaquée, depuis cette époque, d'une maladie cruelle, dont on étoit bien loin de soupçonner la cause.

Quelques mois après la suppression totale de ses règles, elle éprouva des difficultés d'uriner ; elle ressentoit des douleurs très-vives dans la région des reins ; elles se prolongeoient quelquefois dans différentes parties du bas-ventre, & s'étendoient jus-

ques dans les cuiſſes & les jambes. Les urines dépoſoient quelquefois un limon très-rouge, & alors les reins étoient brûlans comme du feu : d'autres fois elles dépoſoient une quantité conſidérable de glaires : les mouvemens, en marchant, étoient pénibles & ſouvent douloureux.

Tout le genre nerveux étoit d'une mobilité extrême ; les ſpaſmes, dans différentes parties, très-fréquens ; la plus légère cauſe, ou phyſique, ou morale, y donnoit lieu : l'ame éprouvoit le même ébranlement, & la plus légère ſenſation de peine ou de plaiſir, la livroit à des efforts qui lui étoient funeſtes.

Tous ces accidens n'étoient que le prélude d'accidens beaucoup plus graves, qui ſe renouveloient tous les trois ou quatre mois, depuis à-peu-près dix ans : quand ils arrivoient, la malade éprouvoit un feu dévorant dans les reins, une douleur déchirante dans le côté du ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces douleurs alloient toujours en croiſſant ; la première heure, elles étoient moins vives ; mais la ſeconde, elles

devenoient affreuſes, & finiſſoient par les convulſions. La ſeconde heure révolue, à la minute toutes les ſouffrances finiſſoient. La malade reſtoit deux heures entières ſans rien reſſentir qu'une très-grande foibleſſe : ces deux heures de calme écoulées, la même ſcène recommençoit, & ſe renouveloit ainſi ſucceſſivement pendant trois jours entiers ; le premier, les douleurs étoient moins fortes ; le ſecond, elles l'étoient davantage, & le troiſieme encore plus.

Après que ces trois journées s'étoient ainſi écoulées dans les douleurs & les ſouffrances, ſans qu'aucun ſecours pût les calmer, les ralentir ni changer leur marche, la malade reſtoit dans une foibleſſe exceſſive : les facultés de ſon ame étoient affoiblies pendant ces accès affreux. Les urines étoient fort claires avant l'attaque dont elles étoient le ſignal.

Ce fut après un de ces accès, dont je fus témoin, que je commençai le traitement : je vis, du premier coup-d'œil, que les accidens nerveux n'étoient que ſymp-

tomatiques : je vis que le principal ſiège de la maladie étoit dans les reins : j'y ſoupçonnois de la ſuppuration; les urines m'avoient ſemblé l'indiquer ; mais j'étois très-embarraſſé ſur la manière de traiter cette maladie.

Je me décidai pourtant, étant perſuadé qu'une dégénération muqueuſe du ſang, étoit la cauſe éloignée de la maladie, & que peut-être des graviers dans les reins en étoient la cauſe prochaine.

J'employai, en conſéquence, des fondans végétaux & minéraux, tels que le raifort, la ſaponaire, la ciguë, les baumes naturels, les préparations de fer, les purgatifs très-actifs. Arrivé à l'époque où l'accès avoit coutume de revenir, je fis prendre le quinquina à très-haute doſe, afin de rompre la chaîne des mouvemens qui ramenoient cette maladie.

Tous ces remèdes n'eurent qu'un ſuccès éphémère ; ils retardèrent l'accès de trois mois, mais il revint avec autant de force qu'avant. Pendant ce dernier accès, j'eſſayai toutes ſortes de remèdes calmans : ils n'eurent aucun ſuccès.

Dans

Dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux derniers accès, la malade n'ayant rendu ni pierre ni gravier, mais ayant évacué une quantité énorme de glaires par les ſelles & par les urines, pendant l'uſage des remèdes que j'avois employés, je me décidai à les continuer; mais, ſoupçonnant alors quelque vice caché dans la maſſe du ſang, je preſcrivis des bains tièdes; & les douleurs étant toujours auſſi cuiſantes dans la région des reins, je cherchai à faire révulſion du vice qui s'étoit fixé ſur ces organes.

Je fis faire en conſéquence des frictions ſur les cuiſſes avec la teinture de cantharides; elles produiſirent à-peu-près l'effet d'un véſicatoire: les petites véſicules auxquelles elles donnèrent lieu ſe terminèrent par des dartres.

Ayant fait cette découverte, je changeai le traitement: je continuai cependant les bains, prendre des bouillons compoſés avec les plantes dépuratives & les écreviſſes. Ces remèdes firent ſortir des dartres en abondance ſur les cuiſſes & les jambes.

J'employai une ample boiſſon d'infuſion de creſſon ; j'y joignis le jus de plantes dépuratives, & je purgeai très-ſouvent avec des pilules de Belloſte, ou la tiſane de vinache.

Ce traitement dura à-peu-près quatre ou cinq mois ; les dartres diſparurent, & avec elles tous les accidens auxquels elles avoient donné lieu : il y a quatre ans que ce traitement a été achevé, & la cure ne s'eſt pas démentie.

Les fleurs blanches ſont trop communes & influent trop puiſſamment ſur les maladies nerveuſes, pour n'en pas dire deux mots.

Leur cauſe eſt toujours une dégénération muqueuſe du ſang, avec relâchement dans les vaiſſeaux lymphatiques de la matrice, & inertie dans cet organe.

Les ſymptômes eſſentiels de cette maladie ſont les tiraillemens de l'eſtomac, les laſſitudes dans les bras, les jambes & les cuiſſes, & enfin, l'affoibliſſement de tout le corps.

Mais le premier & le plus particulier

ſymptôme de cette maladie, doit éclairer ſur le traitement; il indique que c'eſt ſur les digeſtions que les premiers moyens doivent porter. C'eſt en changeant leur nature qu'on parviendra à corriger celle du ſang, & à y rétablir l'équilibre néceſſaire.

Quoique ce moyen puiſſe être enviſagé comme général dans le traitement de toutes les maladies, cependant il eſt applicable plus immédiatement au traitement des fleurs blanches.

Il faut donc chercher les remèdes qui produiſent des digeſtions moins muqueuſes; rien ne m'a paru mieux opérer cet effet, qu'une combinaiſon de fiel de bœuf, de ſel eſſentiel de quinquina, & d'extrait de gentiane.

J'obſerverai, à l'égard du fiel de bœuf, que c'eſt le plus grand remède que l'on puiſſe mettre en uſage, toutes les fois que les ſucs digeſtifs ne peuvent plus produire de digeſtions, ou qu'ils en produiſent de mauvaiſes. Il a le double avantage de purger les premières voies des humeurs groſſières qui les fatiguent, & d'en détruire la

cauſe; en ſe mêlant à la maſſe du ſang, il y rétablit l'équilibre conſtitutif.

Ce médicament eſt trop peu connu, ou du moins trop peu uſité en France : les Allemands en font beaucoup de cas, & s'en ſervent tous les jours avec les plus grands ſuccès.

Son uſage eſt ſuſceptible de beaucoup d'extenſion, & ce remède peut devenir de la plus grande utilité entre les mains d'un Praticien ingénieux. Par exemple, dans les maladies chroniques; ſi des obſtructions ont détruit le jeu des viſcères du bas-ventre, & qu'il leur en reſte à peine aſſez pour qu'ils rempliſſent leurs fonctions, la vie du malade eſt alors réduite aux mouvemens pénibles de ces organes; & pour entretenir ce reſte de mouvement, il faut diriger tous les moyens vers l'eſtomac, afin que des digeſtions artificielles fourniſſent aux beſoins de la nature, qui ne peut plus ſe ſuffire. On entretiendra ainſi les différentes fonctions des viſcères; & en combinant ce médicament ſi propre à favoriſer les digeſtions, avec différens re-

mèdes appropriés à l'état des viſcères, on peut parvenir par degrés à leur rendre toute leur énergie, & à détruire des maladies que l'on regarde communément comme incurables.

Cependant il eſt difficile de décider juſqu'à quel point il eſt poſſible de pouſſer la cure de ces ſortes de maladies; mais ſi tous ceux qui pratiquent l'art de guérir uſoient de prévoyance, on ne verroit pas tant de victimes de l'hydropiſie, à la ſuite des obſtructions, lorſqu'il étoit poſſible d'étendre encore leur vie dans un aſſez long avenir, en empêchant les obſtructions de ſe multiplier & de s'accroître.

Les remèdes fondans & toniques conviennent dans le traitement de cette maladie; le raifort ſauvage, rapé & pris en guiſe de moutarde, aide à dépurer la maſſe du ſang, des parties muqueuſes qui détruiſent les forces toniques de la matrice.

Les remèdes externes, tels que les injections, les fumigations, peuvent être de quelque utilité. L'état de relâchement & d'inertie de la matrice, qui produit une

eſpèce de catarrhe ſur ce viſcère, indique ces moyens; mais il ne faut pas les employer comme remèdes curatifs : les fleurs blanches ne doivent pas ſe guérir trop promptement.

La tiſane que l'on doit employer conſtamment dans le traitement de cette maladie, c'eſt la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie, à laquelle on ajoute une petite doſe de ſel neutre quelconque, afin d'en obtenir plus de parties réſineuſes.

Ce remède eſt d'autant plus ſûr, qu'il a la propriété particulière de guérir un vice qui ſouvent ſe confond avec les fleurs blanches, & en impoſe aux gens de l'art.

Les pertes ſanguines tiennent de près aux cauſes qui produiſent les fleurs blanches ; mais leur traitement exige un détail trop long pour me permettre de m'y livrer.

Je me contenterai de dire que l'on guériroit beaucoup plus ſouvent ces maladies, à quelques époques que les femmes en ſoient tourmentées, ſi l'on comptoit moins ſur les ſaignées & les aſtringens, & ſi l'on s'attachoit davantage à détruire les humeurs

glaireuſes & flegmatiques qui dominent dans le ſang, & qui, ſe dépoſant continuellement ſur la matrice, détruiſent le ton néceſſaire à cet organe, & changent inſenſiblement ſa vitalité naturelle.

La ſaignée eſt d'autant plus dangereuſe dans le traitement de cette maladie, qu'elle eſt ſouvent la cauſe éloignée qui la produit.

Si la vertu des aſtringens ne ſe détruit pas dans les premières voies, elle ne peut qu'augmenter la cohéſion des fibres qui compoſent les vaiſſeaux de la matrice, & par cet effet, retarder quelquefois les pertes; mais leur action ne portant pas ſur la cauſe de cette maladie, ils ne la guériſſent jamais : ils peuvent même la rendre incurable, en donnant plus de conſiſtance aux humeurs glaireuſes, qui produiſent, avec le temps, des engorgemens, des ſkirres ou des polypes dans cet organe.

OBSERVATION.

Une femme de quarante-cinq ans, à l'époque du temps critique, qui avoit eu trois enfans, étoit d'un tempérament ſan-

guin-flegmatiqne ; elle avoit toujours été assez mal réglée, ce qui avoit depuis long-temps fait soupçonner une maladie de matrice. Les soupçons s'étoient fortifiés dans la suite, par les douleurs qui se firent ressentir dans ce viscère. Les fleurs blanches étoient habituelles ; assez souvent la malade avoit des pertes en rouge, & les douleurs alors étoient beaucoup plus considérables. Les reins souvent étoient douloureux, les urines très-pâles ; il y avoit de temps à autre des accès de fièvre qui duroient plusieurs jours, l'estomac faisoit mal ses fonctions, les glaires dont il étoit rempli les rendoit difficiles & de mauvaise nature ; les appétits étoient bisarres ; les coliques très-fréquentes ; le ventre étoit constamment resserré ; une foiblesse & une sorte de lassitude habituelle rendoient les mouvemens pénibles ; les nerfs étoient dans un mauvais état ; les spasmes & les convulsions les agitoient souvent, dans les intervalles où de plus fortes crises laissoient à la malade quelque tranquillité. Ces crises du genre nerveux se manifestoient par des contractions dans le

bas-ventre : bientôt après les convulſions devenoient générales ; le ſentiment ſe perdoit alors, ainſi que le mouvement, & cet état pénible duroit quelquefois pluſieurs heures.

On avoit dans le principe enviſagé cet état comme dépendant d'une irritation de la matrice : en conſéquence on avoit employé beaucoup de ſaignées, de bains, & des remèdes adouciſſans & calmans.

Dans la ſuite on avoit craint un ulcère. Enfin, après s'être aſſuré de l'état interne de la matrice, on avoit décidé unanimement qu'il exiſtoit un polype aſſez conſidérable : on preſcrivit en conſéquence les remedes préliminaires de l'opération que l'on avoit décidé de faire par la ligature. L'époque fixée pour la tenter étant arrivée, on employa toutes ſortes de moyens pour y réuſſir, mais ils furent tous vains.

Je fus conſulté quelque temps après ſur les ſymptômes nerveux qui exiſtoient toujours. J'annonçai que pour guérir les maux de nerfs, il falloit en détruire la cauſe qui étoit fixée dans la matrice.

J'ajoutai que je croyois qu'il exiſtoit une eſpèce de fongus ou empâtement glaireux qu'il ſeroit poſſible de détruire par les fondans, & qui ayant réuſſi, les ſymptômes nerveux ſe diſſiperoient ſans autre moyen.

Je calculai qu'il y avoit deux indications à remplir pour guérir radicalement cette maladie.

La première, de dénaturer abſolument les digeſtions qui étant toujours glaireuſes, entretenoient un germe de fermentation muqueuſe dans la maſſe du ſang, & ajoutoient chaque jour à la maladie qu'elles avoient produite dans la matrice.

La ſeconde, d'employer des moyens locaux, afin de fondre & diviſer les matières nuiſibles qui fatiguoient la matrice, & de rendre à cet organe le ton & la vie qu'elles lui avoient fait perdre.

Pour remplir la première indication, je commençai par l'uſage des jus d'herbes dépuratives ; j'y ajoutai dans la ſuite les herbes aromatiques, telles que le ſerpolet, la marjolaine.

J'employai des bouillons composés avec les écrevisses & le corbeau.

Je mis encore en usage le fiel de bœuf combiné avec un peu de sel de quinquina.

La boisson ordinaire de la malade étoit une décoction de racine de raifort sauvage; je lui en faisois prendre aussi de rapée, en guise de moutarde, à tous ses repas.

Pour satisfaire à la seconde indication, j'eus recours aux injections composées avec une légère dissolution de sublimé corrosif; quelquefois je me servois d'une injection d'eau de Barèges, de lavemens de café, quand les douleurs étoient trop fortes. J'appliquai sur le bas-ventre des cataplasmes anodins, ou je faisois donner des lavemens de lait avec les gouttes d'Hoffmann, quelquefois l'opium.

Le régime que j'ordonnai, étoit les viandes noires, les œufs, ayant soin d'en ôter le blanc; sur-tout le gibier, les fruits mûrs, le vin blanc, & du café à l'eau.

Je défendois sur-tout la soupe, les farineux, les viandes blanches, le poisson & les légumes.

Deux mois après l'uſage de ces moyens combinés, les accidens diminuèrent beaucoup; & quatre mois après les avoir commencés, la guériſon fut parfaite, les matières étrangères ayant été fondues ou entraînées par lambeaux par le moyen des injections.

Les accidens nerveux ne furent pas plus rebelles que les autres ſymptômes, ils cédèrent à proportion que la cauſe qui les produiſoit s'affoibliſſoit; & enfin la ſanté redevint auſſi floriſſante que jamais.

Pour détruire la tendance à la congeſtion des humeurs ſur le cerveau, ou la concentration des mouvemens nerveux ſur cet organe,

1°. Il faut modifier l'extrême ſenſibilité des nerfs du cerveau;

2°. Rétablir dans toute la conſtitution un degré conſtant de ſenſibilité & de mobilité moyenne;

3°. Faire révulſion de la direction, ſoit des humeurs, ſoit des mouvemens nerveux qui ſe portent ſur l'origine des nerfs.

I. Les remèdes antiſpaſmodiques ſont les

plus propres à modifier l'extrême ſenſibilité à l'origine des nerfs : & c'eſt par les plus doux médicamens de cette claſſe qu'il faut commencer leur uſage.

Les infuſions de feuilles de millefeuille, de fleurs de chèvre-feuille, de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger, ſont des remèdes très-appropriés dans ces cas.

Les eaux diſtillées de fleurs d'orange, de menthe, de méliſſe, de lis, les eaux ſpiritueuſes, &c.

Après ces remèdes, on peut en employer de plus énergiques ; tels ſont la valériane ſauvage, le camphre, le muſc, la rhue, l'aſſa-fœtida.

Les remèdes qui n'ont qu'une vertu antiſpaſmodique légère, changent doucement l'irritabilité des nerfs ; ils leur impriment un nouvel ordre de ſenſibilité, tandis que des remèdes plus actifs occaſionnoient des commotions auxquelles les nerfs ne ſont déja que trop accoutumés ; ils augmenteroient tous les déſordres nerveux, comme on le voit arriver lorſqu'on emploie les

eſſences, les eſprits, les ſels volatils, dans des cas de mobilité extrême.

Les fleurs de chèvre-feuille ſont de légers calmans qui conviennent dans les cas où l'on craint d'échauffer, & où il eſt important de calmer la trop grande irritabilité des nerfs.

Les feuilles d'oranger ont beaucoup plus de vertu; elles ont acquis une grande réputation depuis quelques années: MM. *Van-Swieten*, *Storck* & *de Haen* s'en ſont ſervis avec beaucoup de ſuccès, dans le traitement de toutes les maladies convulſives.

La valériane ſauvage a eu encore beaucoup plus d'éloges; elle a été regardée comme un véritable ſpécifique: elle raſſemble plus d'obſervations en ſa faveur, que tous les autres remèdes antiſpaſmodiques. MM. *Columna* & *Marchand* ont donné beaucoup de célébrité à ce remède.

Le camphre & le muſc ont une action bien connue ſur les nerfs; mais ils doivent être ſagement adminiſtrés.

Le caſtoreum eſt de tous les remèdes antiſpaſmodiques celui qui mérite le moins de confiance *.

L'aſſa-fœtida réuſſit très-bien quand il y a des vers dans les inteſtins, & ſur-tout ſi on l'aſſocie à la valériane ſauvage. Son uſage occaſionne quelquefois des bluettes devant les yeux.

Si ces remèdes ne ſont pas ſuivis d'un ſuccès complet, on emploiera des moyens qui puiſſent augmenter la ſenſibilité dans les organes qui jouiſſent d'une forte ſympathie avec le cerveau, afin d'obtenir la révulſion des mouvemens d'irritation fixés ſur ce viſcère. Rien n'eſt plus propre à produire cet heureux effet que des lavemens âcres, ou des frictions ſur les jambes avec la teinture des cantharides.

II. Pour rétablir dans toute la conſtitution un degré moyen de ſenſibilité & de mobilité, il faut employer une alternative aſſidue de bains tièdes & de bains froids,

---

* M. *Venel* prétendoit qu'il n'en avoit aucune.

de lavemens chauds & de lavemens à la glace, l'exercice à cheval ou en voiture, de longues courſes à pied, quand les forces le permettent, les frictions ſèches & le repos, les plaques d'aimant, l'électricité, &c. *

---

* L'examen de la méthode de M. Meſmer dans le traitement des maladies, ſemble annoncer qu'il emploie l'aimant, & l'aimant peut-être électriſé.

L'électricité & le magnétiſme ont été conſidérés comme des fluides analogues entre eux, & peut-être ſont-ils les mêmes : ils ont peut-être auſſi plus que de l'analogie avec le prétendu fluide nerveux ; il eſt poſſible que la même cauſe qui attire le fer, qui fait gronder la foudre, faſſe mouvoir & ſentir l'homme.

C'eſt ce qu'on avoit reconnu avant M. Meſmer. Si M. Sauvage avoit voulu envelopper ſes découvertes du voile du myſtère, elles auroient été jugées ſublimes & beaucoup plus étonnantes encore qu'elles n'ont paru lorſqu'il les a publiées : mais ce grand homme ne cherchoit à ſurprendre les ſecrets de la nature que pour les divulguer à l'univers : tel doit être la conduite d'un Médecin digne de l'art qu'il profeſſe.

M. Meſmer au contraire promène ſon ſecret de contrée en contrée, de ville en ville ; & en voyageant ainſi philoſophiquement, il ſemble s'être impoſé la loi de le garder par-tout. Il ſe plaint cependant qu'il

La chaîne des mouvemens qui perpétuent la ſenſibilité vicieuſe d'un organe, eſt toujours d'autant plus forte, que l'habitude de ces mêmes mouvemens eſt

---

lui a été dérobé tout récemment dans la capitale. Si cela eſt, nous préſumons qu'il ſera bientôt public (s'il mérite de l'être), puiſqu'il eſt au pouvoir d'un Médecin. Quoique la curioſité du Public ſoit fort ralentie à ce ſujet, les Médecins ne le recevront pas moins avec reconnoiſſance, s'il peut être de quelque utilité à leur art, & l'enrichir d'une découverte utile.

On avoit jadis employé l'aimant ordinaire, mais il n'avoit pas produit de grands effets. Le remède de M. Meſmer en produit, dit-on; mais ſa manière d'agir nous ſemble ſi peu ſûre, ſi peu fidèle, qu'il ne peut mériter à ſon Auteur qu'un ſuccès éphémère, équivoque, & clandeſtin.

1°. Il n'opère pas ſur tous les individus.

2°. Il agit ſur quelques-uns malheureuſement. Cela eſt prouvé par l'exemple d'un homme à demi ſourd, amené à M. Meſmer, qui, après avoir été touché à l'oreille, eſt devenu plus ſourd qu'auparavant, &c. &c.

3°. Ce remède ne peut agir que ſur les maux de nerfs, & ne guérit que quelques ſymptômes de ces maladies.

Mlle Ch*** attaquée d'une eſpèce de tympanite, après avoir employé pluſieurs remèdes inutilement, fut conſulter M. Meſmer, qui, en la touchant ſur le ventre, lui fit rendre beaucoup de vents, & la ſou-

plus conſtante; & les commotions qu'elle produira ſeront plus vives & plus rapprochées, ſuivant que la ſenſibilité & la mobilité s'éloigneront davantage de leur équilibre conſtitutif & inhérent à chaque organe.

Les mouvemens organiques ont beſoin d'un équilibre parfait pour conſerver l'intégrité de leurs fonctions, de même qu'il eſt indiſpenſable pour aſſurer la juſteſſe des opérations de l'ame; & quand cette harmonie eſt détruite, il en réſulte toujours des déſordres plus ou moins apparens, ſoit au phyſique, ſoit au moral.

Les remèdes que j'ai preſcrits ci-deſſus produiſent ſans doute d'heureux effets, en dirigeant la ſenſibilité dans des ſens oppo-

---

lagea; mais les vents étant reproduits bientôt après, elle eut recours une ſeconde fois à M. Meſmer, qui ne lui procura encore qu'un ſoulagement momentané, ſon remède ne pouvant agir ſur la cauſe de la maladie. Cette Demoiſelle s'eſt confiée depuis aux ſoins d'un Médecin, qui, ſans la toucher, l'a guérie, & délivrée pour toujours des attouchemens de M. Meſmer.

ſés; d'où il réſulte une nouvelle chaîne de mouvemens qui, ſans être ceux que la nature deſire, la ramènent pourtant à l'état qui lui eſt convenable.

III. On établira la révulſion des humeurs, ou la concentration des mouvemens nerveux qui ſe dirigent ſur l'origine des nerfs ou ſur d'autres organes, par les calmans, les rafraîchiſſans, les ſaignées, les ſangſues, les ſétons, les ſinapiſmes, les véſicatoires, les cautères, les ventouſes ſcarifiées, les bains de pieds, les lavemens âcres, & les demi-bains, &c.

Mais tous ces remèdes exigent beaucoup de ſagacité dans le choix, & d'intelligence dans l'adminiſtration.

La tendance des humeurs vers le cerveau, annonce une grande efferveſcence dans le ſang. Les délayans, les calmans, ſont les remèdes convenables dans ce cas.

Le nitre, les gommeux & le camphre, les lavemens rafraîchiſſans, calment la trop grande efferveſcence du ſang, & empêchent ſes *raptus* vers le cerveau. L'air

frais & libre, tel qu'on le respire à la campagne, est encore d'une grande ressource; il détend le spasme & l'érétisme de la peau, & facilite une circulation plus égale; il tempère la chaleur du sang, en se trouvant en contact avec ses molécules pendant le temps de l'inspiration; il se charge par ce moyen des vapeurs ignées qui l'agitent : effet que n'auroit pu produire un air déja chargé de parties hétérogènes, tel que celui qu'on respire dans les grandes villes.

Les sétons, les vésicatoires, les saignées, &c. conviennent dans un vice particulier des humeurs, où il est indispensable de faire révulsion de l'humeur qui se porte sur quelque organe intérieur essentiel à la vie. Ces remèdes ont le double avantage d'agir comme évacuans révulsifs, & comme irritans. Cette vertu irritante ne doit point effrayer, même dans les cas où il y a déja un érétisme fixé sur quelque partie. Le vésicatoire, en l'appliquant sur une partie éloignée de celle où l'irritation

eſt concentrée, agira comme révulſif de ces mouvemens d'irritation. L'irritabilité locale qu'il produira dans ſa ſphère d'action, attire, par l'analogie de ſes mouvemens, les mouvemens ſimilaires, & les augmente en raiſon inverſe de la diminution des premiers; & par ce moyen rétablit une eſpèce d'équilibre dans les mouvemens nerveux.

C'eſt là ſans doute la manière d'agir des lavemens âcres, & de l'émétique que l'on y ajoute à haute doſe, quand on adminiſtre ces remèdes dans les affections ſoporeuſes ou apoplectiques. Il m'a toujours réuſſi dans ces cas avec la même conſtance.

Et une preuve encore de cette théorie, c'eſt que ſi on donne l'émétique par le haut, dans ces ſortes de maladies, & que le malade n'ait pas l'eſtomac rempli d'alimens ou d'humeurs, on augmente tous les ſymptômes de l'apoplexie, parce que le cercle d'action de l'émétique s'étendant juſqu'au cerveau, par une forte ſympa-

thie, il donne une nouvelle force d'irritation aux mouvemens qui s'étoient concentrés ſur cet organe *.

Les bains de pieds, les demi-bains, peuvent faire révulſion, ſoit des mouvemens nerveux, ſoit des mouvemens des humeurs qui ſe portent vers la tête : ces moyens, en fixant une plus grande quantité de ſang dans les parties inférieures, diminuent ſa tendance vers la tête, & empêchent ces effets funeſtes.

---

* Ce remède peut produire encore un autre accident dans ces cas, c'eſt celui de porter le ſang à la tête ; mais on peut l'éviter en faiſant ouvrir la jugulaire pendant l'action du vomitif ; ou bien en appliquant des ſangſues ſur différentes parties de la tête & du cou.



SECTION QUATRIÈME.

Des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

Si les femmes doivent paroître intéreſſantes, c'eſt ſans doute dans l'inſtant où elles ſont prêtes de mettre au jour le dépôt précieux que la nature leur a confié pour ſe régénérer elles-mêmes, & donner aux hommes de nouveaux objets de tendreſſe & de plaiſir. Le doux ſentiment que les enfans inſpirent dans leurs premières années, ſe fait ſentir d'avance à l'aſpect d'une femme enceinte. Mais à combien de dangers, d'inquiétudes, de ſouffrances cette tendre mère n'eſt-elle pas expoſée ! combien ne voyons-nous pas tous les jours de ſuites funeſtes de ſon imprudence ou de ſa ſenſibilité ! Je l'ai déja dit, la mobilité des nerfs, & par conſéquent la ſenſibilité de ces organes, eſt infiniment plus grande dans les femmes que dans les hommes. Cette mo-

bilité, cette ſenſibilité s'augmente au plus haut degré pendant le cours de la groſſeſſe ; l'état de la matrice étant abſolument changé, influe puiſſamment ſur l'irritabilité générale du ſyſtême nerveux : c'eſt alors que les femmes ont beſoin de tous les ſoins, de toute l'attention de ceux dont elles partagent le ſort, & dont elles ſont deſtinées à faire le bonheur. Elles ne ſont plus, pour ainſi dire, maîtreſſes d'elles-mêmes ; elles ne s'appartiennent plus ; elles ſont toutes à la nature, qui a beſoin de toutes leurs facultés & de toute leur exiſtence. Quelle autre preuve faudroit-il de l'empire abſolu des ſens, & de la ſenſibilité nerveuſe ſur leur ame & ſur leur volonté, que ces larmes inquiètes & inattendues, ce deſir actif qui ne peut déterminer lui-même ſon objet, & ſe porte au hazard ſur les choſes les plus bizarres ; ce changement général qui ſurvient dans leurs habitudes, leurs appétits & leurs goûts? Dans cet état, elles exigent en même temps les ſecours d'une Médecine prévoyante, & les regards pénétrans d'un Phyſicien éclairé.

Quels accidens n'a-t-on pas vus résulter, dans la Capitale même, du défaut de conseils & de soins dans la grossesse des femmes ? On a vu se détruire ainsi les rejetons les plus précieux, & des familles distinguées s'éteindre par l'ignorance, les méprises & les négligences du vulgaire, qui ne s'accoutume pas à regarder l'état des femmes enceintes comme un état d'incertitude, qui, s'il n'est pas une maladie réelle, en exige du moins tous les ménagemens.

C'est particulièrement parmi les femmes qui jouissent des avantages de la fortune & du rang, que ces ménagemens sont indispensablement nécessaires. Accoutumées, par l'abus même des richesses, à des alimens agréables, mais souvent dangereux, toute leur organisation se ressent de cette manière de vivre; leur tempérament en est affoibli; & cette délicatesse de traits, & cette vivacité de physionomie que nous remarquons avec tant de plaisir, sont elles-mêmes les preuves d'une ténuité de fibres & des nerfs que l'on ne remarque point dans les femmes qui prennent une

nourriture commune, mais ſolide, & qui ſe livrent ſans ceſſe à des exercices groſſiers, ou aux devoirs humbles, mais fatigans du ménage. Il faut donc changer, pour ainſi dire, leur conſtitution dès le commencement de leur groſſeſſe, les ramener par degrés à une nourriture plus ſubſtantielle; & ſi l'erreur de notre imagination, le raffinement de notre luxe & de nos plaiſirs, ne nous permet pas de retourner à la vie ruſtique des nos aïeux, tâchons du moins que nos femmes, plus aimables que leurs mères, tranſmettent à leurs enfans, avec leurs agrémens, des organes ſains & bien conformés. Si, pendant la groſſeſſe, il ſurvient quelque dérangement qui provienne de la foible diſpoſition de la mère, employons tous nos ſoins pour que l'enfant qu'elle nourrit dans ſon ſein n'en ſoit nullement affecté.

Dans une telle circonſtance, une femme prudente doit recourir aux conſeils d'un Médecin attentif: c'eſt ſur-tout dans les criſes des nerfs qu'elle en aura beſoin. Si les commotions qu'elles donnent ébranlent

toute la conſtitution d'une femme, quelle impreſſion ne font-elles pas ſur un foible germe qui ne peut ſe développer que dans la plus grande tranquillité des parties qui le renferment ?

Après avoir ainſi démontré la grande utilité que les femmes des villes peuvent trouver dans un Médecin-obſervateur, je vais tâcher de faire connoître les ſecours qu'il peut leur donner, ſelon les différentes eſpèces de ſymptômes nerveux qui peuvent ſurvenir pendant la groſſeſſe.

Quand le ſyſtême particulier des viſcères qui recèlent le fœtus pendant la groſſeſſe éprouve quelque dérangement, il porte le trouble dans toutes les fonctions animales. Pour prévenir cet inconvénient, il faut employer plus de précautions que de remèdes; il ne faut pas tout-à-coup changer le régime auquel la femme eſt habituée, même en le reconnoiſſant nuiſible : il faut apporter, dans les gradations de ce changement, les lumières d'un Médecin exercé : il faut introduire peu-à-peu les alimens ſains, les farineux nutri-

tifs de facile digeſtion, afin qu'on les puiſſe ſubſtituer entièrement aux ragoûts & aux autres mets dangereux, vers le temps où l'enfant en prenant plus de force, aura beſoin d'une nourriture plus abondante, & que le tempérament délicat de ſa mère ne pourroit lui fournir ſans cette ſage prévoyance.

Il arrive ſouvent qu'en négligeant un moyen ſi facile & ſi naturel, les femmes groſſes éprouvent des langueurs d'eſtomac, de pénibles digeſtions qui cauſent de violens maux de tête, & un dérangement fâcheux dans les nerfs déja trop faciles à irriter. Souvent encore, dans cette ſituation, l'ignorance vient ajouter à la maladie ; on ſaigne imprudemment la femme ſouffrante, & on la prive d'une ſubſtance déja trop difficile à régénérer chez elle : l'enfant ayant beſoin d'une portion de ſang pour ſubvenir à ſa nourriture, on le prive d'une partie de ſa ſubſiſtance.

Les maux de nerfs, dont les femmes enceintes ſont attaquées, ſe rapprochent toujours de quelques-unes des eſpèces

dont j'ai parlé dans les sections précédentes. Mais, comme elles attaquent indistinctement un plus grand nombre de tempéramens, n'étant qu'accidentelles & dépendantes de l'état passager de la matrice, elles exigent des soins particuliers. Il sembleroit, au premier coup-d'œil, que les affections nerveuses des femmes enceintes devroient se rapprocher des vapeurs hystériques ; cependant elles sont d'une autre nature, & souvent même ces dernières sont guéries par la grossesse, ou au moins suspendues.

Les femmes, dans leurs grossesses, sont disposées, comme je l'ai dit, à des impressions fortes. On ne peut les tenir trop en garde contre l'essor de leurs passions ; les secousses qu'elles en ressentiroient leur seroient trop funestes. La nature médite ses travaux en silence ; & le calme est nécessaire aux ouvrages qui sortent de ses mains.

La génération est un mystère que des hommes de génie ont inutilement voulu pénétrer ; de nouvelles tentatives pour suprendre ce secret, ne présagent peut-être

que de nouvelles erreurs. L'électricité ouvre une vaste carrière aux Savans; il est à desirer que leurs efforts ne demeurent pas sans succès; les phénomènes de cet agent physique peuvent conduire par l'analogie à connoître quelques-uns des moyens que la nature emploie dans la génération, éclaircir nos doutes, & nous indiquer une meilleure route à tenir. On a déja soutenu qu'en électrisant davantage avant l'œuvre de la génération, deux individus destinés à y coopérer, ils sont par ce moyen mieux disposés à la fécondité *; & je ne suis pas éloigné de croire qu'en les électrisant sans commotion au moment même, on ne puisse détruire toutes les causes de stérilité qui ne proviennent pas du mécanisme des organes. Peut-être que l'électricité, en agissant au même instant sur deux individus en contact, y déve-

* M. l'abbé Bertholon, dans son Ouvrage sur l'Electricité, rapporte qu'un Médecin de Lyon, ayant fait électriser un mari & sa femme qui n'avoient pu avoir d'enfans, deux mois après l'usage journalier de l'électricité, la femme est devenue grosse. . . .

loppe à peu près au même degré la sensibilité & la vie ; & communiquant par son effet aux différens organes, un ressort indépendant de leur constitution, il en peut résulter une sorte d'équilibre dans les mouvemens de la nature, favorable à ses desseins. Mes idées sur cet objet sont d'autant moins à négliger, que, si elles ne peuvent être aussi avantageuses qu'il y a lieu de le croire, du moins ne sauroient-elles être nuisibles.

Il faut maintenir la sensibilité des femmes enceintes dans une espèce d'équilibre, en réglant leurs occupations & leurs plaisirs de manière à les tenir dans un aussi grand éloignement du tumulte que de l'ennui, éviter tout ce qui peut leur causer des mouvemens trop brusques, ou jeter leur ame dans une langueur à laquelle elle n'a que trop de penchant. Un exercice modéré, des jeux qui ne captivent point l'esprit, la musique sur-tout, leur sont absolument nécessaires. Ce qui les environne doit respirer une gaieté douce, & les disposer à des idées riantes. A quoi peut

ſervir la fortune, ſi ce n'eſt à adoucir les ſouffrances de la vie, à en écarter les maux & les dangers ?

Cauſes des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

LES cauſes éloignées de ces maladies, ſont, comme nous venons de le faire ſentir, un régime contraire au tempérament, une conſtitution affoiblie par la molleſſe, les veilles, le défaut d'exercice & l'abus des plaiſirs, les mauvaiſes digeſtions qui en réſultent, &c. &c.

Les cauſes occaſionnelles ſont l'extrême mobilité & l'irritabilité générale des nerfs, augmentée par la diſpoſition actuelle de la matrice.

La cauſe immédiate eſt l'action mécanique de la matrice ſur les autres viſcères du bas-ventre, dont la vie particulière eſt gênée par la grande extenſion de cet organe; enfin, le changement paſſager qui en réſulte dans le ſyſtême d'équilibre de toutes les parties qui aboutiſſent au centre de cet organe.

Symptômes

Symptômes des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

LES ſymptômes de ces ſortes de maladies ſe rapportent preſque tous au viſcère qui en eſt la cauſe immédiate.

L'enfant ſe trouve gêné dans ſon accroiſſement, & fait ſentir à la mère une ſorte d'angoiſſe, une anxiété profonde; une vive douleur des nerfs y ſuccède, & cauſe des tiraillemens qui ſe prolongent de la matrice juſques dans les cuiſſes; elles s'étendent juſqu'aux reins, & fatiguent par des ſouffrances qu'on auroit peine à décrire, juſqu'à la région du foie.

Tous les viſcères du bas-ventre éprouvent des déſordres plus ou moins marqués, en proportion de la ſympathie qu'ils ont avec la matrice *.

* Les anciens Médecins, & principalement Hippocrate & Arétée, ont parlé des déſordres qu'occaſionnoient les différens états de la matrice, dans les organes ſympathiques. Nous aurions pu accumuler des citations ſur cette matière; mais nous penſons qu'elles ſeroient inutiles pour les Médecins, & ennuyeuſes pour les gens du monde.

Alors l'eſtomac ne ſauroit être diſpoſé à recevoir des alimens ; les convulſions l'agitent & produiſent des vomiſſemens pénibles ; la poitrine éprouve des reſſerremens qui, pour n'être qu'inſtantanés, n'en ſont pas moins inſupportables.

La tête eſt lourde & peſante, les yeux perdent leur éclat, la voix change, le cœur eſt agité par les palpitations ; les extrémités s'affoibliſſent, elles éprouvent quelquefois de la douleur, & même des gonflemens : en un mot, les ſens ſont affaiſſés, & ſemblent avoir perdu leur énergie.

Dans ces ſortes de maladies, ſi les foibleſſes, les ſyncopes, les pâmoiſons, ſont plus fréquentes que les convulſions, c'eſt que la matrice fait contribuer les autres organes à ces nouveaux beſoins, & par-là diminue leur vitalité naturelle, & fait naître les différens accidens dont je viens de parler. Le ſyſtême général de leur conſtitution étant changé, non-ſeulement elle influe ſur tous les organes qui lui ſont ſympathiques, mais encore ſur les paſſions qui y correſpondent.

Traitement des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

LE traitement offre quatre indications: 1°. l'état d'irritabilité de la matrice; 2°. la diſpoſition trop mobile de tout le genre nerveux; 3°. les digeſtions fatiguantes auxquelles il eſt eſſentiel de remédier, afin de protéger l'ouvrage de la génération; 4°. les affections de l'ame qu'il faut modérer, & ramener la malade à une manière de vivre naturelle & ſubſtantielle.

§. I.

Il faut s'attacher à calmer l'irritabilité de la matrice, ſans toucher à ſa cauſe qui eſt trop connue pour ne pas exiger les plus grands ménagemens: on ne doit employer que les moyens les plus ſimples pour calmer ſon agitation, lorſqu'elle pourroit être funeſte à la vie du fœtus, par ſa violence, ou ſa durée.

Les anti-ſpaſmodiques légers ſuffiſent ordinairement; & s'ils ne produiſent pas aſſez d'effet, on peut y ajouter les bains

tièdes. Le ſyſtême nerveux, qui ne cherche qu'à rétablir la ſérie des mouvemens dont il a beſoin, ſeconde lui-même ces remèdes, ſur-tout dans les jeunes femmes.

Mais, ſi la nature ſe refuſe à ces premiers moyens, on doit ſoupçonner un vice caché antérieur à la groſſeſſe, & qu'il faut rechercher, en examinant ſoigneuſement le tempérament de la malade. C'eſt d'après cet examen que l'on doit établir une méthode de curation dont le plan ſera raiſonné ſur le genre de vice qui affecte la matrice.

La variété infinie qui ſe trouve entre les différentes affections nerveuſes qui proviennent de la matrice, exigeroit des détails qui ne peuvent trouver place dans cet ouvrage, & ſur leſquels il faut s'en rapporter à l'expérience & à la pratique. Mais voici une obſervation générale qu'il ne faut pas perdre de vue : les Praticiens accuſent trop ſouvent l'interruption des règles de tous les accidens qui arrivent dans les commencemens de la groſſeſſe ; ils ne veulent pas s'accoutumer à regarder

la grossesse comme un état naturel à la femme ; & parce qu'elle est enceinte, on est persuadé qu'on ne sauroit lui faire verser trop de sang ; tandis que les femmes de la campagne, celles qui vivent dans des climats où la médecine n'a point encore fait de progrès, jouissent d'une santé parfaite pendant la grossesse, & accouchent heureusement sans jamais être saignées.

Ce n'est point l'interruption des règles qui cause les accidens trop communs dans la grossesse des femmes de nos villes ; mais l'affoiblissement trop ordinaire de leur constitution : par conséquent, loin que la saignée puisse leur être utile, c'est peut-être un des plus grands fléaux qu'elles aient à redouter. Elles ont à peine assez de vie pour la partager avec la nouvelle créature qu'elles recèlent dans leur sein ; & on veut leur ôter la meilleure partie de ce qui leur en reste. Par cette erreur, les accidens redoublent & s'aggravent ; & on y ajoute encore tous ceux que la saignée peut produire. Ces derniers acci-

dens ſont ſans contredit les plus redoutables. Si la femme enceinte triomphe, par ſa jeuneſſe, des maux que la ſaignée peut produire dans les premiers mois de la groſſeſſe, il eſt rare qu'elle puiſſe éviter ceux qui ſurviennent vers la fin & après la couche. Les ſaignées diſpoſent la matrice aux évacuations ſanguines, & provoquent par cet effet les fauſſes-couches dans les premiers temps de la groſſeſſe. A une époque plus avancée, elles relâchent la matrice, & la diſpoſent mal aux fonctions qu'elle doit remplir. Dans tous les temps, elles épuiſent les forces des femmes; elles uſent leur vie, & leur cauſent une vieilleſſe prématurée.

Il eſt quelques tempéramens ſanguins auxquels ce genre de ſecours peut être néceſſaire pendant la groſſeſſe, comme dans les autres momens de la vie; mais elle eſt ſur-tout dangereuſe aux tempéramens bilieux & flegmatiques.

Il ne faut pas ſe méprendre aux gonflemens de quelques veines, qui ſembleroient prouver une difficulté dans la cir-

culation pendant la groſſeſſe *, ni à quelques ſymptômes qui ſemblent annoncer que le ſang eſt porté à la tête. A ce premier aſpect, tout Médecin ſemble devoir être diſpoſé à ordonner la ſaignée. Mais ſi l'on réfléchit que la cauſe de tous ces ſymptômes eſt purement mécanique, on trouvera plus convenable d'employer des moyens doux qui rétabliront l'égalité, autant qu'il eſt poſſible, dans la circulation, en attendant patiemment l'inſtant qui doit mettre fin à cet état pénible.

L'uſage du quinquina pris en petite doſe, & les infuſions légères de végétaux amers, ſont très-propres à établir l'équilibre de la circulation du ſang pendant la groſſeſſe, en même temps qu'ils facilitent les digeſtions, & font éviter aux femmes ces

* Rien de ſi commun que de voir ſurvenir l'hydropiſie dans ces cas; ou au moins l'infiltration du tiſſu cellulaire des parties inférieures, lorſque l'on emploie la ſaignée, parce que ces accidens proviennent de la preſſion de la matrice ſur les artères iliaques, & que la ſaignée ne ſauroit y remédier : mais, en affoibliſſant toute la conſtitution, elle diſpoſe à l'hydropiſie.

déréglemens d'appétit si souvent dangereux *.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-deux ans étoit grosse pour la quatrième fois ; ses trois premières grossesses avoient été pénibles ; son tempérament étoit bilieux-sanguin : elle digéroit mal ; & pour y remédier, on la saignoit tous les mois : loin qu'elle en fût soulagée, ses souffrances redoubloient ; elle étoit sans force, accablée de langueur ; elle vomissoit tous les jours : ses accouchemens avoient été faciles, mais suivis de pertes qui l'avoient laissée dans un état de foiblesse si grand, qu'on avoit craint pour sa vie.

La fièvre de lait avoit un caractère humoral ; elle avoit duré à-peu-près trois semaines, dans les trois premiers accou-

* Les Négresses dans nos Isles de l'Amérique, ont le plus grand soin de faire usage des végétaux amers, dont elles connoissent parfaitement la vertu ; par ce moyen elles ne vomissent jamais, ne sont jamais saignées, & accouchent heureusement.

chemens. Enfin, les forces revenoient si lentement, que sa santé restoit très-chancelante dans l'intervalle des grossesses. C'est ainsi que s'étoient écoulées les premières années de son mariage, & les plus belles de sa vie.

Ce ne fut qu'au commencement de sa quatrième grossesse que je fus appelé ; je lui prescrivis un régime fortifiant, un exercice suffisant & réglé, & je supprimai sur-tout les saignées : je la purgeois doucement tous les mois ; & remarquant que la bile étoit disposée à s'arrêter dans le foie, j'avois soin de la faire couler par l'usage des plantes nitreuses & amères. Vers le milieu de la grossesse, pour fortifier sa constitution, & appaiser les commotions nerveuses qui étoient fréquentes, je lui fis prendre quelques bains de rivière, qui réussirent parfaitement : tous les accidens cessèrent, l'accouchement fut heureux, le rétablissement très-prompt ; enfin l'enfant provenu de cette couche est le mieux constitué de sa petite famille. Le tempérament de la mère a repris sa pre-

mière vigueur ; & un cinquième accouchement a été encore plus heureux.

§. II.

On remédiera à la diſpoſition trop mobile de tout le genre nerveux, par l'uſage des antiſpaſmodiques que nous avons déja indiqués pour les circonſtances analogues, dans les ſections précédentes.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-ſix ans avoit déja fait quatre fauſſes couches ; & les précautions que l'on avoit employées pour l'en garantir avoient produit l'effet contraire : on avoit toujours inſiſté ſur la ſaignée, les délayans & autres moyens ſemblables.

Le deuxième mois de ſa cinquième groſſeſſe étoit écoulé, lorſque je fus appelé ; je reconnus bientôt qu'une ſenſibilité exceſſive de tout le genre nerveux avoit été la cauſe des fauſſes-couches. La malade étoit d'un tempérament ſanguin-flegmatique, ayant les ſolides très-lâches, les digeſtions difficiles, le ventre mal ré-

glé, les ſpaſmes & les convulſions fréquentes: le vomiſſement étoit habituel, les ſécrétions peu abondantes, le pouls ſerré & inégal.

Pour remédier à tous ces accidens, j'ordonnai la décoction des feuilles d'oranger, & quelques autres antiſpaſmodiques. Je lui fis garder la chambre, ne lui permettant que très-peu de mouvement de corps & d'eſprit : je lui fis prendre les bains dans l'eau preſque froide; je preſcrivis un régime fortifiant & adouciſſant, & je ne permettois de ſortir que dans un air ſec & frais : je la conduiſis par degrés à aller prendre les bains à la rivière, les interrompant quelquefois par des bains domeſtiques; & rétabliſſant ainſi ſes digeſtions avec la force de ſes nerfs, & ménageant ſon ſang, elle parvint heureuſement au terme qu'elle deſiroit d'atteindre.

§. III.

Les digeſtions devant fournir à une double exiſtence, le Médecin prudent doit avoir grand ſoin de les favoriſer.

Pour y parvenir, le moyen le plus efficace eſt ſans contredit l'uſage des amers; ſans eux il ſeroit difficile de preſcrire un régime ſalubre & nourriſſant, parce que les caprices de l'eſtomac ſeroient ſans nombre, & que les appétits déréglés dérangeroient ſes projets.

Il n'y a que les amers qui puiſſent prévenir les vomiſſemens que beaucoup de femmes éprouvent fréquemment pendant les groſſeſſes: quand les vomiſſemens ſurviennent, le Médecin eſt forcé d'abandonner le choix des alimens à l'inſtinct qui les fait deſirer, & les femmes ſe livrent alors ſans réſerve à ces goûts bizarres qui peuvent altérer leur ſanté pour le reſte de leur vie. Quel cas ne doit-on pas faire d'un remède auſſi utile que les amers, & pourtant auſſi ſouvent négligé?

Indépendamment du ſalut de la mère, les premiers élémens de la vie de l'enfant étant ſolidement combinés, contribuent à lui procurer la ſanté dans tous les âges.

§. IV.

Les femmes groſſes doivent être attentives à maintenir leur ame dans une douce paix ; le tumulte des paſſions détourne la nature de ſon travail, & elle ne ſauroit être diſtraite qu'aux dépens de ſon ouvrage. Les accens variés de la muſique ſont très-propres à amuſer l'eſprit des femmes enceintes, ſans leur donner une occupation pénible. Lorſqu'on eſt pénétré de chagrin, on ne ſauroit goûter les plaiſirs que la muſique procure. Lorſqu'on eſt troublé par les vives agitations de la joie & du plaiſir, on ne peut pas lui donner toute l'attention qu'elle exige, ni en bien ſentir l'avantage. Mais, dans les momens ſédentaires de la groſſeſſe, les femmes doivent en ſentir tout le prix & tous les attraits. Conſolatrice, elle les accompagne dans les momens de ſolitude ; elle fait encore leurs délices au milieu de la ſociété : elle peut enfin les empêcher de s'appercevoir des privations que leur état leur impoſe. Plus recueillies, plus ſenſibles que dans les au-

tres momens de la vie, quels agrémens ne doivent-elles pas retirer d'un art qui parle à la fois aux ſens & à la penſée; & qui, vif comme les premiers, & fugitif comme les derniers, prend ſucceſſivement les accens de tout ce qui reſpire, de toutes les paſſions & de tous les plaiſirs?

L'uſage de la muſique eſt infiniment préférable pour les femmes, pendant leur groſſeſſe, à celui de la lecture la plus amuſante, & même à l'agrément de la converſation. Elle réunit le double avantage d'intéreſſer, par le plaiſir qu'elle procure, & d'attendrir, en échauffant les ſentimens, mais ſans que l'ame ſoit agitée de ces commotions fortes & durables que produit le déchaînement des paſſions: la flexibilité de ſes mouvemens, l'harmonie de ſes accens, remuent doucement nos organes, & procurent à l'ame une alacrité bienfaiſante qui donne plus d'expanſion à la vie, ſans fatiguer ſon principe.

Les accidens nerveux qui peuvent être la ſuite des couches, ſont ſans nombre: le travail violent de la nature pendant

l'accouchement, laiſſe dans tout le genre nerveux un ébranlement qui doit exiger des ſoins dans la ſuite ; mais comme ils ſe rapportent aux différentes indications que nous avons parcourues dans le cours de cet ouvrage, cette matière n'exige plus aucun détail particulier. En finiſſant cette ſection, nous croyons devoir parler un moment de l'allaitement.

De grands hommes, des auteurs célèbres, obſervateurs attentifs de la nature, ſe ſont réunis pour engager les femmes à nourrir elles-mêmes leurs enfans : leurs conſeils étoient ſages, mais ils n'ont pas toujours produit l'effet qu'ils en avoient attendu. Sans doute une femme d'un tempérament robuſte & bien conſtitué, doit allaiter ſes enfans ; c'eſt une partie de ſes devoirs. A Dieu ne plaiſe que nous voulions la détourner d'un ſoin ſi précieux, ni l'approuver ſi elle tenoit une conduite contraire ! Mais il n'en eſt pas ainſi des femmes de la cour & de la ville : nées la plupart de mères auſſi débiles qu'elles, il ſemble qu'elles aient échangé toutes leurs

forces contre les agrémens & les grâces. Comment pourroient-elles nourrir leurs enfans, elles dont la constitution est si délicate, elles dont l'estomac est si foible, qu'il peut à peine suffire à leur existence? Elles ont pour la plupart une belle ame & de mauvais organes : c'est cette ame qui leur a fait accueillir avec enthousiasme les leçons des Philosophes; elles ont cru ajouter à leurs plaisirs, en étendant les devoirs de la maternité : ce sont ces organes affoiblis, qui ne leur ont pas permis d'atteindre le but qu'elles s'étoient proposé par dévouement maternel. Combien n'en voyons-nous pas, victimes de leur tendresse & de leur impuissance, cherchant en vain à retrancher de leur vie, pour étendre & perfectionner celle de leurs enfans! Elles ne doivent pas s'imposer des devoirs qu'elles ne peuvent remplir. Un enfant, sorti avec effort des entrailles d'une femme trop délicate, a besoin, en naissant, d'une nourriture saine, & dans la suite assez abondante pour qu'elle puisse corriger du moins la foiblesse de sa constitution; il la trouvera

auprès

auprès d'une nourrice étrangère, au milieu des campagnes, tandis que les ſoins attentifs de ſa mère, ne pouvant ſuppléer ni à l'abondance, ni à la qualité de ſon lait, ne ſerviroient qu'à le rendre plus débile.

Ne vous trompez donc plus, mères trop tendres; conſultez vos forces autant que vos devoirs; & puiſque vous ne ſauriez changer votre exiſtence, ni peut-être même renoncer à vos goûts, à votre luxe, ni à tout ce qui corrompt votre tempérament, n'en faites pas partager l'influence à vos jeunes enfans : en croyant leur donner des marques de tendreſſe, vous deviendriez leur ennemie.



RÉSUMÉ

DE TOUT CE QUI PRÉCÈDE.

Nous avons cherché à démontrer dans cet ouvrage, que les maladies nerveuſes tiroient le plus ſouvent leur origine des tempéramens affoiblis par des paſſions vives, une imagination active & des jouiſſances trop multipliées. Cette grande vérité a été démontrée par la comparaiſon que nous avons faite de la vie molle & voluptueuſe des habitans des villes avec celle des habitans des campagnes, & par les effets qui en réſultent.

Les fauſſes jouiſſances que l'art a inventées pour agrandir notre exiſtence, ne tendent qu'à la détruire; & les efforts qu'il en coûte à la nature pour ſoutenir des mouvemens ſi rapides, changent en maux tous les biens qu'elle nous avoit deſtinés.

Cependant les paſſions, les affections de l'ame ne ſont pas toujours la cauſe des maladies vaporeuſes; c'eſt quelquefois dans

le déſordre matériel qu'il faut la chercher.

Les hommes ſont auſſi tourmentés par les maux de nerfs ; mais ces maladies exercent de plus grands ravages chez les femmes. La nature, qui s'eſt ſurpaſſée en les comblant de ſes dons les plus agréables, n'a pu les garantir des maux qui correſpondent à cette conſtitution, qu'elle ſemble plutôt leur avoir donnée pour faire notre bonheur que pour aſſurer le leur.

Tout ce qui tient à la délicateſſe, à la ſenſibilité & au ſentiment, eſt dans un accord parfait chez les femmes; toujours vous les voyez prêtes à s'attendrir ſur nos maux, & empreſſées à les réparer : il ſemble que la nature ait placé en elles la ſource du ſentiment, comme celle de la vie & la conſervation de l'eſpèce humaine.

Cette expanſion de l'ame qui leur eſt ſi naturelle, eſt ſouvent funeſte à leur tranquillité. Pourquoi les jeux & les plaiſirs que nous cherchons auprès d'elles n'y fixent-ils pas leur bonheur ? Hélas ! elles ſemblent ne le connoître que pour le répandre ſur tout ce qui les environne.

Dans la foule des livres qui ont été faits ſur les maladies nerveuſes, il y en a peu de bons; les Auteurs de ce petit nombre d'ouvrages diſtingués connoiſſent les mœurs de leur ſiècle; & cette ſcience eſt abſolument néceſſaire pour calculer la marche, le développement, & ſur-tout le traitement de ces maladies. C'eſt après l'avoir étudiée, que j'ai entrepris cet ouvrage.

Je l'ai deſtiné à la portion la plus intéreſſante de l'humanité, & je deſire qu'il ſoit utile aux femmes, qu'il puiſſe affermir leur ſanté & prolonger leur vie.

La conſtitution phyſique des femmes offre toujours des indications particulières pour le traitement de toutes leurs maladies; & ce n'eſt que par une étude ſuivie, des réflexions approfondies, & une ſuite d'obſervations, que l'on peut s'inſtruire à fond du tempérament des femmes en général, & en particulier de ſon influence ſur les mouvemens de l'ame.

Ces connoiſſances apprendront les modifications différentes qui ſont utiles, ſoit au phyſique, ſoit au moral, & les moyens

de les donner dans le traitement de toutes leurs maladies.

Une pareille étude exige ſans doute toute l'application d'un Médecin, tous les momens de ſa vie ; mais quoi de plus ſatisfaiſant que de s'y livrer ? A combien de ſentimens ne ſacrifie-t-on pas à la fois ?

La nature, en ſuivant la même route dans la formation & le développement de tous les individus de notre eſpèce, a cependant ſignalé ſon pouvoir d'une manière mieux marquée dans la conſtitution intime des organes de la femme : leur extrême fineſſe, qui correſpond ſi bien avec la deſtination de leur vie, eſt ſupérieure aux dons que nous avons reçus de la nature ; mais c'eſt dans leur rapprochement que l'on voit le complément de ſon ouvrage & ſon plus rare chef-d'œuvre.

La Médecine de l'eſprit n'eſt point une chimère, & c'eſt ſur-tout chez les femmes qu'elle eſt utile. L'activité de leur imagination, contracte ſouvent des directions nuiſibles à l'économie de leur conſtitution ; & c'eſt au Médecin à en modérer les effets,

en même tems qu'il cherche à en détruire la caufe.

Un femblable travail eft bien digne d'occuper & fon efprit & fon cœur. Qu'il eft heureux de trouver dans fon art les moyens de rétablir l'équilibre entre l'exiftence phyfique & l'exiftence morale, & d'affurer par là des jours tranquilles à celles de qui dépend le bonheur des nôtres !

Les maladies nerveufes fe multipilent tous les jours dans les grandes villes; & les maladies aiguës, au contraire, diminuent: la raifon de ce changement eft plus morale que phyfique.

Si j'ofois me permettre de faire un reproche aux femmes, de la vie qu'elles mènent dans les grandes villes, je leur dirois que l'emploi qu'elles font du temps, eft prefque toujours une contradiction que la nature effuie.

Le jeu, les fpectacles, les bals, les fêtes, réuffiffent fouvent mal à les diftraire & les amufer : il n'y a de plaifir réel & fans danger, que lorfqu'il eft un befoin de la nature.

Que j'aimerois, pour les femmes, des ſpectacles propres à multiplier l'exercice du corps, en les appelant ſans ceſſe d'un lieu à l'autre, par l'attrait puiſſant de la diverſité ! Que j'aimerois un ſpectacle en plein air, dans des boſquets, ſous des ombrages, où les illuſions de la perſpective étendroient les idées riantes dont il ſeroit ſi utile de les occuper; où les bâtimens, enfin, ne ſeroient que des aſyles préparés contre l'orage !

Mais dans les ſalles de ſpectacles, où les femmes courent ſe renfermer, elles y reſpirent à peine; elles y déploient tous les reſſorts de leur ame, & la commotion qu'en reçoivent leurs organes, détruit profondément leur équilibre. La preuve en eſt dans les vapeurs dont elles ſont ſi ſouvent attaquées, même long-temps après la repréſentation de ces tragédies, dont les cataſtrophes ſont ſi terribles.

Le repos de l'ame & du corps eſt interrompu : le jour fuit, & la nuit s'écoule, ſans que ſon calme, qui ſe répand ſur toute la nature, ait étendu ſa douce in-

fluence ſur celles qui en avoient un beſoin ſi preſſant.

Les momens qui reſtent aux femmes, ſont ceux qu'elles dérobent au plaiſir. Elles les emploient par fois à la lecture; mais quelles lectures choiſiſſent-elles? Toujours celles qui, enflammant leur imagination, portent dans leurs ſens un feu qui les dévore & les conſume.

Si les paſſions s'allument dans de pareilles circonſtances, que leur développement eſt funeſte! La raiſon s'égare, le jugement ſe perd, les ſens ſont dans un déſordre affreux; les ſpaſmes, les convulſions ſurviennent: la nature eſt dans un trouble effrayant; elle ſe débat long-temps, mais en vain: elle ne peut ſortir de ces angoiſſes qu'après de longs combats. Si les ſens alors reprennent leur équilibre, s'il s'élève un rayon de lumière dans la raiſon, c'eſt pour éclairer l'accès qui vient de ſe calmer, pour montrer le danger des nouvelles tempêtes, & pour en nourrir les alarmes.

Voyez, femmes aimables & ſenſibles,

combien de maux vous menacent ! mais apprenez à les mépriſer, en faiſant uſage des moyens que nous vous avons propoſés; & en vous devenant utiles, ils nous rendront votre exiſtence plus chère.

Nous avons tâché de donner la définition des maladies nerveuſes ; mais cette tâche étoit trop difficile à remplir pour que nous puſſions nous flatter de n'avoir rien laiſſé à deſirer ſur cette matière. Les maux de nerfs ſe confondent avec preſque toutes les maladies ; & un Médecin éclairé ne reconnoîtra pas ſans peine, dans ſa pratique, leur influence, & l'eſpace qu'elles occupent dans les maladies avec leſquelles elles ſe compliquent : mais une ligne de démarcation ſeroit d'autant plus difficile à tracer, que les ſymptômes nerveux ſe multiplient toujours en raiſon du tempérament & des circonſtances morales dans leſquelles ſe trouve la malade. Il ne nous a donc été poſſible que de donner un plan général, c'eſt-à-dire, celui qui renferme le plus de cas particuliers.

Les cauſes qui portent le déſordre dans

les mouvemens nerveux ſont trop multipliées, & leur nature trop cachée, pour nous permettre d'entrer dans aucun détail ſur cette matière, mais on n'eſt pas réduit à la même obſcurité, pour calculer leurs effets : les différens ſymptômes qu'ils font naître, annoncent viſiblement le défaut d'équilibre dans la diſtribution de la ſenſibilité & de la mobilité : la foibleſſe marquée dans certains organes, & l'excès de vie dans d'autres, en ſont la preuve.

Les effets de la ſympathie nerveuſe ſont de même très-ſenſibles ; mais leur cauſe n'en eſt pas moins obſcure. Nous ne nous flattons point d'en avoir donné une explication bien lumineuſe ; & notre ſyſtême ſur cette matière, pour être plus probable que quelques autres, n'en eſt cependant pas plus facile à prouver : peut-être un jour quelque génie obſervatenr enrichira la Médecine de cette découverte, qui nous conduiroit à d'autres découvertes plus intéreſſantes encore.

La cauſe immédiate des maladies nerveuſes, par exemple, ſeroit une décou-

verte digne du plus grand génie. Pour nous, nous n'avons fixé nos regards que ſur les premiers produits de la cauſe immédiate des maux de nerfs ; nous avons cherché à donner l'explication de tous les ſymptômes nerveux; & la liaiſon intime du moyen que nous avons adopté, avec la cauſe dont il émane, nous a engagé à le mettre à la place de la cauſe elle-même, ne pouvant remonter juſqu'à elle.

Il nous a ſemblé que les maladies nerveuſes ne pouvoient être traitées avec ſuccès ſans être diviſées: cette diviſion ſans doute ſeroit immenſe, ſi l'on vouloit marquer toutes les nuances qui différencient ces maladies: mais nous avons cherché à connoître les différens caractères des maladies nerveuſes afin de fixer leur diviſion; & nous ne nous ſommes point arrêtés aux nuances qui multiplieroient cette diviſion à l'infini.

Quoique la nature ait affecté une bizarrerie & une inconſtance extrême dans la marche des maladies nerveuſes, cepen-

dant elle y laiſſe appercevoir des lignes de démarcation, où nous ſommes forcés d'appercevoir un caractère & des ſymptômes differens. C'eſt cette oppoſition dans les caractères des maladies nerveuſes, qui nous a engagé à les diviſer : elle eſt ſans doute occaſionnée par la différence des tempéramens. Si on étudioit à fond cette matière, nous penſons qu'elle fourniroit les connoiſſances les plus utiles à la Médecine ; elle pourroit inſtruire ſur le principe, le développement & la terminaiſon de ces maladies, & donner les moyens de les ſuivre avec plus de ſûreté, après avoir découvert leur germe dans le tempérament, & calculé d'avance la marche que ſon développement doit avoir. De telles connoiſſances agrandiroient ſans doute nos idées & nos moyens en Médecine ; & peut-être jetteroient-elles quelque clarté ſur la métaphyſique de l'ame, en laiſſant entrevoir le principe qui la dirige.

Nous avons donc diviſé les maladies nerveuſes en trois eſpèces dont le carac-

tère eſt aſſez diſtinct & ſéparé, pour être facilement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent.

Nous avons nommé la première eſpèce : *Maladie nerveuſe avec matière & léſion organique*. Ses cauſes ſont un tempérament bilieux-flegmatique, des amas d'humeurs, ou des léſions particulières dans les viſcères du bas-ventre. Son ſiège eſt conſtamment dans les premières voies ; tous les ſymptômes annoncent que ces organes ſont primitivement affectés. Le traitement doit être meſuré ſur la marche de cette maladie, dont le caractère indique la léſion primitive.

Dans la ſection qui traite de cette eſpèce de maladie nerveuſe, nous avons décompoſé ſes élémens ; & c'eſt d'après cette opération que nous avons établi le plan du traitement qui lui convient. C'eſt dans cette ſorte de maladie nerveuſe que l'imagination, les paſſions & les affections morales ont le moins d'empire. L'ame eſt quelquefois tourmentée ; mais c'eſt toujours le déſordre matériel qui la trouble.

Les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, rentrent dans cette eſpèce de maladie nerveuſe.

Nous avons appelé la ſeconde eſpèce: *Maladie nerveuſe hyſtérique.*

Les cauſes de cette maladie ſont un tempérament bilieux-mélancolique, des léſions particulières à la matrice, &c.

Cette eſpèce de maladie nerveuſe eſt abſolument différente des autres : la matrice eſt le ſeul organe primitivement affecté, & tous les ſymptômes qui ſe déclarent, attaquent ordinairement les organes dont la ſympathie avec la matrice eſt la mieux marquée : les paſſions correſpondantes à ce viſcère ont une marche très-rapide, & ſouvent funeſte aux femmes qui les éprouvent.

Le traitement, pour être heureux, doit avoir en vue de détruire le vice de la matrice, de changer la direction des humeurs qui ſe portent ſur cet organe : leur âcreté changeant ſa vitalité naturelle, imprime aux nerfs une irritabilité qui les éloigne de leur ſenſibilité conſtitutive.

Nous avons dénommé la troisième espèce : *Maladie nerveuse avec relâchement des solides, & dégénération des humeurs.*

Ses causes sont un tempérament sanguin-flegmatique, des passions malheureuses, &c. &c.

Les symptômes de cette maladie semblent affecter davantage le moral que le physique. L'ame est souvent tourmentée par des idées sombres & mélancoliques ; le pressentiment & la crainte la fatiguent quelquefois : il semble qu'elle cherche tout ce qui peut l'affliger, & qu'elle ne puisse se débarrasser d'un nuage sombre qui l'environne.

Le physique paroît affoibli ; toutes ses opérations sont mal prononcées ou mal achevées ; la langueur s'étend sur tous ses mouvemens, & porte son caractère dans tout ce qui arrive dans cette espèce de maladie nerveuse.

Son traitement est presque toujours moral ; c'est en rendant à l'ame la paix & la tranquillité, que l'on doit espérer de rétablir l'équilibre dans les mouvemens moraux.

J'ai cru devoir ajouter à ma ſeconde édition le traitement des maux de nerfs des femmes enceintes : l'intérêt qu'elles inſpirent dans cet état ſi reſpectable, a été le motif de mon travail.

La ſenſibilité des nerfs eſt augmentée au plus haut degré pendant la groſſeſſe : on pourroit même croire qu'elle eſt, pour ainſi dire, déroutée. C'eſt pourquoi les fantaiſies, les goûts & les deſirs ſe portent au haſard ſur toutes ſortes d'objets, ſans aucun motif raiſonné : c'eſt alors que les femmes ont beſoin de toute la tendreſſe qu'elles inſpirent. Combien de zèle & de ſoins ne doivent pas leur prodiguer ceux qui les entourent, pour écarter d'elles les accidens & les dangers qui les menacent !

C'eſt ſur-tout chez les femmes favoriſées de la fortune, que ces précautions ſont plus néceſſaires, pendant la groſſeſſe. Accoutumées à une vie douce & faciles, à des alimens recherchés, la jouiſſance prévient toujours le beſoin ; & ces ſortes d'alimens conviennent peu à leur tempérament, qui n'eſt fortifié par aucun exercice.

Leur

Leur imagination ſeule travaille, & nuit à des organes trop foibles pour ſupporter toute ſon activité. La nature ſemble en elles avoir payé un tribut à la délicateſſe & aux grâces.

Il faut, dès les premiers temps de la groſſeſſe, accoutumer les femmes par degrés à des nourritures plus convenables à leur état, afin de ſuppléer, autant qu'il eſt poſſible, à la foibleſſe de leur conſtitution, & en procurer une meilleure à leur enfant. Pour y parvenir, il eſt bien eſſentiel de garantir la mère des criſes de nerfs: les commotions qu'elles lui donneroient ſeroient funeſtes au germe qui ſe développe dans ſon ſein.

Les maladies nerveuſes dont les femmes ſont attaquées pendant la groſſeſſe, ſe rapprochent toujours de quelques-unes des eſpèces dont j'ai parlé dans les Sections précédentes; mais l'état paſſager de la matrice leur donne un caractère particulier qui doit les faire enviſager à part, ſoit pour le pronoſtic, ſoit pour le traitement.

Je ne me flatte pas d'avoir donné des

vûes bien lumineuſes ſur la génération ; il eſt réſervé aux hommes de génie de pénétrer dans le ſanctuaire de la nature, & d'éclaircir ce myſtère : ſi quelques jours l'électricité leur fraye une route nouvelle pour arriver juſqu'à la vérité ; ſi mes idées ſont expliquées, ſi mes conjectures ſe vérifient, je me croirai trop heureux.

Les femmes doivent paſſer le temps de leur groſſeſſe dans le calme & la tranquillité ; tous les excès leur ſont funeſtes : les agitations du plaiſir, les commotions que donnent les paſſions, l'ennui, la triſteſſe, le chagrin, ſont des écueils qu'il faut prévoir, & qu'on doit leur éviter.

Les cauſes des maladies nerveuſes qu'éprouvent les femmes pendant le temps de la groſſeſſe, ſont le défaut d'exercice, l'abus du plaiſir, une conſtitution affoiblie par la molleſſe, &c. &c.

Les ſymptômes ſont les réſultats des cauſes ci-deſſus ; & je les ai décrits, autant qu'il a été en moi, dans la Section qui traite de ce genre de maux de nerfs.

J'ai de même donné tous mes ſoins à

leur traitement ; & j'ai indiqué, autant qu'il m'a été poſſible, les précautions que cet état exige : elles ſont ſans nombre, & on ne ſauroit leur donner une trop grande attention, puiſqu'elles influent eſſentiellement ſur la vie.

J'ai fini cette Section, qui termine mon ouvrage, par un avis ſalutaire que je donne aux femmes: c'eſt de confier l'allaitement de leurs enfans à une femme robuſte, lorſqu'elles ne ſont pas en état de remplir ce devoir de la maternité. J'ai tâché de raſſurer leur tendreſſe contre cet abandon maternel : la nature a borné leurs devoirs, en même temps qu'elle a limité leurs forces ; mais, ainſi que leurs ſentimens, elles veulent trop loin les étendre ; & le nouvel objet qui vient de les partager en deviendroit bientôt la victime, ſi on ne leur faiſoit reconnoître leur impuiſſance.

En rempliſſant ce plan de la manière qui nous a paru la plus convenable au Public, qui craint l'obſcurité des définitions, & les obſervations diffuſes, voici le fruit que nous avons attendu de notre

Ouvrage: les hommes, en le lisant, prendront une idée claire & précise de ces maladies de nerfs, que la plupart regardent comme imaginaires dans les commencemens, & qui finissent presque toujours par troubler le bonheur de leur famille, en les allarmant sur les jours de leurs femmes. Les femmes, mieux instruites, seront plus attentives à prévenir les progrès de ce genre de maladies, & à en éviter les causes physiques & morales. Celles chez qui le désordre des nerfs se sera déclaré depuis long-temps, apprendront à reconnoître les symptômes progressifs de ces maladies dangereuses, à y appliquer un traitement simple & proportionné, qui, s'il n'est pas toujours d'une efficacité aussi prompte que nous l'aurions desiré, ne sera du moins ni dangereux ni contraire. Enfin, si les gens de l'Art n'ajoutent point à leurs lumières ni à leur expérience, en lisant mes observations & les méthodes que j'indique, ils ajouteront à l'instruction générale, par les réflexions qu'elles pourront occasionner, par les

nouvelles découvertes qu'ils pourront faire en vérifiant ce que j'annonce, & par leurs critiques même, que je recevrai avec reconnoiſſance, & dont j'eſpère que tout le monde pourra profiter : mais s'il s'en trouvoit de déraiſonnables & d'injuſtes, les ſoins que je dois à ma profeſſion ne me laiſſeroient pas le temps d'y répondre.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

F.

H.

M.

N.

P.

TABLE DU RÉSUMÉ.

Fin de la Table des Matières.

